Cand of v. 35 cts

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 1 1899

6e Année. N° 20. 15 Octobre 1899.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
André Chénier	*Œuvres inédites.* — I.	669
J.-H. Rosny	*Le Chemin d'Amour* (1re partie)	711
J. Charles-Roux	*Le Canal de Suez.* — II	759
Léonce de Joncières	*Tanagra*	798
Lieutenant X.	*Aux Philippines.* — *Le siège de Manille*	802
Comte d'Argout	*M. de Semonville et M. de Talleyrand*	833
Mary E. Wilkins	*Cœurs puritains* (2e partie)	839
Serge Dujour	*La Transportation en Sibérie*	879

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis
—
1899

LIVRES NOUVEAUX

UNE IMPASSE, par **Brada**.

Les personnages de ce roman sont de ceux que l'amour entraîne l'un vers l'autre, malgré tous les obstacles, et qui, s'adorant de toutes leurs forces, se voient cependant séparés par la vie. *Lui* est marié : il a pour sa femme une affection profonde; il aime ses enfants ; des années, il a vécu à peu près heureux, sans même se douter qu'il est capable d'une passion violente. *Elle* approche de la trentaine. Belle, mais sans fortune, elle n'a pas trouvé de mari : l'amour les domine, ils s'appartiennent ; mais pour vivre complètement l'un à l'autre, il faudrait briser toute une famille ; elle refuse de lui ce sacrifice, toutes ces douleurs étrangères; et la situation est sans issue. L'auteur s'en tire avec une promenade en bateau. La barque chavire, et la jeune fille se noie, et la femme légitime apprend tout. Mais elle pardonne, et, sans un mot de reproche, elle même s'incline sur le le front de la morte, et ce dénouement d'un livre émouvant et passionné est d'une belle noblesse douloureuse.

PARIS PENDANT LA RÉACTION THERMIDORIENNE ET SOUS LE DIRECTOIRE, documents recueillis par **A. Aulard**.

Nous avons déjà signalé cette remarquable publication. Ce troisième volume comprend la période du 1er ventôse an IV au 20 ventôse an V (20 février 1796 au 10 mars 1787). M. A. Aulard y a réuni la même abondance de renseignements. C'est toute la vie d'il y a un siècle, — avec les menus incidents quotidiens, tous les faits divers du jour et de la nuit, — qu'on trouve consignée dans ce volume : les rapports du bureau central, ceux de la police secrète, certains extraits des grands journaux nous tiennent au courant, heure par heure, de ce qui se passait dans le Paris d'alors, — tout cela très pittoresque et vivant, assemblé avec infiniment de clarté, de sûreté et de choix.

LES MILLIONS DE BARNUM, AMUSEUR DES PEUPLES, autobiographie adaptée de l'américain, par **Jehan Soudan**.

Ce livre est célèbre depuis plusieurs années en Amérique, et l'auteur s'enorgueillit en son avant-propos des sommes énormes qu'il lui a rapportées et qui sont venues grossir encore une fortune déjà ronde. L'adaptation de M. Jehan Soudan le fera connaître au public français. Le nom de Barnum est devenu proverbial : sur ses vieux jours, le célèbre montreur de Tom Pouce, l'ingénieux inventeur de la Réclame a voulu présenter à la foule un dernier spectacle de sa façon : la confession de Barnum. C'est toute l'histoire de sa vie qu'il nous raconte, c'est-à-dire l'histoire de ses millions. Le volume intéresse et amuse comme un boniment.

GEMÄLDE-SAMMLUNG DES VEREWIGTEN HERRN Dr MARTIN SCHUBART, mit dem Bilde und dem Vorwort des verstorbenen, sowie einer Einführung von **Dr H. Pullmann**.

Ce catalogue d'une vente qui aura lieu le 23 octobre à Munich par les soins de M. Hugo Helbing forme un magnifique volume, qu'il faut signaler aux amateurs. Les très belles reproductions de la maison Bruckmann nous permettent d'admirer la remarquable collection que le docteur Martin Schubart avait réunie de son vivant. Les écoles italienne, espagnole et française y sont à peine représentées; mais les vieilles écoles flamande, allemande et hollandaise figurent en ce catalogue avec des œuvres de tout premier ordre.

LA DAME AUX RUBANS ROUGES, par **Simon Boubée**.

Voici un de ces gros romans, fertiles en incidents variés, où l'intrigue se renouvelle à chaque page, où le dénouement toujours recule, pour le plus grand plaisir du lecteur. Alexandre Dumas père excellait à ces imaginations compliquées : M. Simon Boubée est de ceux qui ont repris le genre. Comme il a bien fait! On admirera dans ce nouveau roman de beaux coups de poing et de grands coups d'épée. Le héros est un fils naturel de Louis XV : c'est dire que le roi voluptueux et la belle marquise de Pompadour figurent dans la liste des personnages : on y trouvera aussi François-Robert Damiens, qui tenta d'assassiner Louis XV. M. Simon Boubée suppose que ce fut sur les instigations de la *Dame aux Rubans rouges*, une ancienne maîtresse délaissée par le roi. C'est son droit de romancier, d'autant qu'il a tiré de cette hypothèse un livre dramatique et attachant.

JOURNAL ET SOUVENIRS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE (1798-1801), mis en ordre et publiés par le **baron Marc de Villiers du Terrage**.

« Le titre de *Journal et Souvenirs* mis en tête de ce volume résulte de l'assemblage un peu complexe du manuscrit d'Édouard de Villiers, simple document qui, dans sa pensée, n'était nullement destiné à être un jour publié. » Élève de l'École polytechnique, Édouard de Villiers s'embarqua pour l'Égypte le 19 mai 1798 en qualité d'attaché à la commission scientifique qui faisait partie de l'état-major. La direction du génie le chargea de lever divers plans : et il eut ainsi l'occasion, avec un ami, M. Jollois, de découvrir le tombeau d'Aménophis III. Il rentra en France, passionné d'égyptologie, et en collaboration avec M. Jollois publia un grand nombre de mémoires. Son petit-fils nous donne aujourd'hui le carnet de voyage que l'auteur avait rédigé à son retour en France : il y a intercalé un certain nombre de lettres intéressantes.

ŒUVRES INÉDITES

D'ANDRÉ CHÉNIER

— AVANT-PROPOS —

Le 10 mai 1892, fut déposé à la Bibliothèque nationale un carton dont l'entrée dans les collections fut enregistrée de la manière suivante :

« Carton renfermant les manuscrits d'André Chénier tels que les a publiés son neveu Gabriel de Chénier. Les manuscrits inédits sont également renfermés dans ce même carton. Ni les uns ni les autres ne devront être dérangés de la place qu'ils y occupent. On ne brisera pas les cachets pour en faire l'inventaire ; je ne le veux point. Le directeur de la Bibliothèque nationale, à qui ce carton sera remis tel qu'on le trouvera après ma mort, aura seul le droit de l'ouvrir et d'en briser les cachets. Telle est ma volonté. » *Signé :* « ÉLISA, Veuve DE CHÉNIER. »

« M. l'Administrateur général a transmis ce carton, aujourd'hui 10 mai 1892, au département des manuscrits, avec cette mention : *Papiers de Chénier*. A ne pas communiquer pendant sept ans. »

Ces simples lignes contenaient l'épilogue d'une étrange querelle, commencée il y a plus de quatre-vingts ans, et dont les manuscrits d'André Chénier fournirent l'inépuisable matière. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la longue et curieuse histoire de ce débat, qui restera mémorable dans les fastes de la république des lettres, quelques piquants détails qu'elle dût présenter. On pourrait caractériser d'un mot le destin de ces précieux feuillets en disant qu'ils ont éprouvé, dans une certaine mesure, le contre-coup de la fin tragique de leur auteur. C'est, pour ainsi dire, fragment par fragment que l'œuvre du

noble et charmant poète, enlevé à trente et un ans aux lettres françaises, est sortie des portefeuilles où elle reposait, pieusement et jalousement gardée par la famille, depuis le 7 thermidor an II. Certes, les concours enthousiastes ne firent point défaut, depuis ceux de Chateaubriand, de Chênedollé, de Daunou, de Sainte-Beuve, du bibliophile Jacob, jusqu'à ceux de Boissonade, de Charles Labitte, d'Egger, de Guillaume Guizot et de Louis Moland; à partir de 1819, les éditions se succédèrent, nombreuses et savantes, préparées avec un soin et une méthode vraiment admirables, et ce ne fut pas en vain que les Latouche et les Becq de Fouquières, pour ne citer que les deux noms d'éditeurs auxquels les amis de la gloire d'André Chénier sont le plus redevables, mirent au service de cette grande mémoire une activité aussi éclairée qu'infatigable. Toutefois, lorsque M. Gabriel de Chénier, détenteur, par droit d'héritage, du principal groupe des manuscrits, se décida, en 1874, à publier les œuvres poétiques de son oncle, le monde des lettrés put constater, avec autant de surprise que de joie, que l'œuvre de l'auteur de l'*Hermès* se révélait encore plus riche, plus variée, plus grande, qu'on ne l'eût jamais imaginée.

Si l'apparition de ces trois volumes, trop longtemps attendus, fut saluée avec reconnaissance par tous les fervents des lettres, elle donna d'autre part, le signal des plus vives critiques dirigées contre l'auteur de l'édition et son inexpérience dans ce genre de travail. De nombreuses erreurs, surtout dans le classement des pièces et des fragments, tâche délicate entre toutes, et parfois aussi dans l'établissement du texte, furent relevées par le docte Becq de Fouquières, dont les éditions antérieures (1862 et 1872), quoique naturellement moins complètes, n'en demeuraient pas moins, au point de vue de l'érudition et de la rigueur scientifique, comme des modèles que l'édition de M. Gabriel de Chénier ne pouvait prétendre ni remplacer ni faire oublier, quelques nouveaux trésors qu'elle apportât. Deux volumes successifs furent consacrés par Becq de Fouquières à l'étude approfondie des morceaux inédits révélés en 1874 et à la critique du texte donné par le neveu du poète. Après comme avant cette date, il n'y eut entre ces deux hommes ni rapprochement ni entente. Observons toutefois qu'on ne saurait mettre tous les torts du même côté, puisque Becq de Fouquières, lui aussi, dont on pouvait comprendre en principe la légitime irritation, se laissa aller à faire preuve d'une acrimonie parfois injuste. La querelle, tant s'en faut, ne demeura donc point courtoise. Après toutes ces critiques, en grande partie justifiées, je le répète, M. de Chénier se refusa constamment, et avec une obstination plus irréductible que jamais, à communiquer à son pénétrant contradicteur, aussi bien qu'à tout autre, les manuscrits autographes, qui seuls eussent permis aux érudits les vérifications et les contrôles reconnus nécessaires. Nombre de questions contestées restèrent

ainsi sans solution possible. Le fils de Sauveur Chénier eut grand tort en cela : car, comme il m'a été donné de le constater sur les manuscrits si longtemps tenus cachés, plusieurs de ces vérifications, et non des moins importantes, eussent tourné avec éclat à son avantage. Devant le refus absolu de son adversaire d'entr'ouvrir, ne fût-ce qu'une seule fois, son trésor mystérieux, M. Becq de Fouquières crut devoir l'adjurer, dans la conclusion de son *Examen critique*, paru en 1875, de se résigner à faire à la Bibliothèque nationale le dépôt de tous les manuscrits qu'il possédait.

M. Gabriel de Chénier, né avec le siècle, mourut au commencement de 1880. Son contradicteur le suivit quelques années plus tard, en 1887, après avoir donné, en manière de testament littéraire, une dernière édition du poète aimé, dégagée de tout savant appareil, chef-d'œuvre amoureusement élaboré de correction et d'arrangement ; il ne se doutait guère, probablement, que son vœu le plus cher n'allait pas tarder à être réalisé. En effet, la veuve de M. Gabriel de Chénier, s'inspirant, selon toute évidence, des intentions de son mari, prit les dispositions testamentaires citées plus haut, et c'est ainsi que la Bibliothèque nationale entra en possession, au mois de mai 1892, de tous les manuscrits d'André, — et de son frère Marie-Joseph, — conservés depuis l'an II dans la famille de Chénier.

Le délai de sept années spécifié pour la communication des manuscrits expirait il y a quelques mois. Une bienveillante indication de l'éminent administrateur du Collège de France, M. Gaston Paris, m'avait appris, dès l'année dernière, que le moment n'était pas éloigné où les scellés du précieux carton pourraient être brisés. Je me présentais alors, en mai 1898, au département des manuscrits ; j'y appris que la réserve stipulée par la testatrice restait en vigueur jusqu'à l'année suivante. Dès que les sept ans furent révolus, le carton fut ouvert à ma demande : il contenait cinq liasses, composées de feuillets séparés, soigneusement numérotés. Chacune des trois premières correspondait exactement aux trois volumes de l'édition des *Œuvres poétiques* donnée en 1874 par Gabriel de Chénier ; la quatrième liasse renfermait, dans ses 379 feuillets, la totalité des pièces et ouvrages inédits d'André Chénier, tous autographes, — formant la partie la plus considérable de ce groupe — et, accessoirement, les manuscrits originaux de divers ouvrages politiques publiés par le poète lui-même, au cours de la Révolution, notamment dans le *Journal de Paris* et dans le *Mercure français*, puis quelques morceaux poétiques de sa jeunesse insérés dans l'introduction de l'édition de 1874 ; enfin, divers fragments littéraires ou politiques, publiés en 1840 par Paul Lacroix, grâce à une communication exceptionnelle faite par la famille. La cinquième liasse, moins importante, était réservée exclusivement aux papiers de Marie-Joseph Chénier.

Le département des manuscrits a, comme il convenait, respecté l'ordre établi, et les cinq liasses ont été reliées aussitôt avec le plus grand soin. Elles forment aujourd'hui cinq volumes du *Fonds français*, — *Nouvelles acquisitions*. — J'ai pu étudier à loisir tous les volumes et transcrire intégralement les œuvres inédites contenues dans le quatrième. Ces dernières forment un ensemble considérable, et de plus complètement inconnu. Je compte publier prochainement, dans une édition spéciale, toutes ces pages nouvelles, dont j'ai achevé le classement, avec un examen détaillé des œuvres qu'elles permettent de reconstituer. Ce volume comprendra également les observations nombreuses auxquelles donne lieu l'examen des autographes contenus dans les trois premiers volumes de poésies, si jalousement cachés à tous les yeux par leur dernier possesseur. Grâce à cette étude, plus d'un problème posé par Becq de Fouquières ou par tel autre érudit sagace a pu être complètement résolu. Mais on ne saurait entrer ici dans cet ordre de questions. Il vaut mieux laisser, le plus tôt possible, la parole à l'écrivain exquis qu'on a pu appeler, à juste raison, le dernier des grands classiques.

Parmi les œuvres inédites, il faut signaler, en première ligne, le groupe à la fois nombreux et bien délimité des fragments en prose destinés à une histoire générale des littératures. Chénier, on l'entrevoit par plusieurs passages, attachait une extrême importance à la réalisation de cette entreprise ; il en avait pendant longtemps caressé le projet avec une prédilection toute particulière. La presque totalité des feuillets relatifs à cet ouvrage se trouve marquée du signe ω. On sait que le poète avait pour habitude de distinguer par une lettre ou par un mot grec (ϑ pour *l'Hermès*; βουκ. pour les *Bucoliques*; ελεγ. pour les *Élégies*, etc.) les pages qu'il écrivait chaque jour au gré des fantaisies de son inspiration, et parfois sous le coup d'une impression ou d'une réflexion fugitive. Ces signes nous fournissent aujourd'hui de précieux et sûrs points de repère. La plupart des morceaux préparés en vue de ce travail ont été recopiés avec le plus grand soin par l'auteur lui-même, sans ratures ni lacunes ; on peut donc en inférer que la rédaction de ces pages offre un caractère définitif et que beaucoup d'entre elles auraient figuré sous cette forme dans le livre, s'il avait été donné à Chénier de le conduire à complet achèvement.

Le poète observe quelque part, sur un feuillet inédit marqué de l'ω (manuscrits, tome IV, folio 172) : « Tout cela peut être traité, soit en prose, soit en vers, dans cette espèce de roman sur la perfection des arts. » C'est là probablement le titre, ou à peu près, qu'il comptait donner à son ouvrage. Ailleurs, dans un morceau assez étendu publié par Latouche, en 1819, et que j'ai toute raison de considérer comme faisant partie de l'œuvre qui nous occupe ici, l'auteur des

Iambes a écrit ceci : « Ainsi, même dans les chaleurs de l'âge et des passions, et même dans les instants où la dure nécessité a interrompu mon indépendance, toujours occupé de ces idées favorites, et, chez moi, en voyage, le long des rues, dans les promenades, méditant toujours sur l'espoir, peut-être insensé, de voir renaître les bonnes disciplines, et cherchant, à la fois, dans les histoires et dans la nature des choses, *les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres*, j'ai cru qu'il serait bien de resserrer, en un livre simple et persuasif, ce que nombre d'années m'ont fait mûrir de réflexions sur ces matières. »

Le livre, fruit de tant de méditations, d'observations et de lectures, qu'on pouvait croire perdu, est maintenant retrouvé. J'ai pu, non sans un travail délicat, parvenir à en reconstituer le plan et l'ordonnance générale. Il n'est certes pas impossible que certains fragments susceptibles de s'y rattacher aient été égarés, — Chénier ayant toujours écrit sur des feuilles volantes, de format et d'aspect variables, — mais il y a tout lieu de croire que nous possédons, en somme, les parties essentielles de l'œuvre. Chose singulière, dans le morceau si curieux consacré par Chénier à ses relations littéraires avec Alfiéri, morceau qu'on lira plus loin, l'auteur semble présenter son ouvrage sur l'histoire des littératures comme entièrement terminé. Mais si l'on songe que le poète a risqué, ou peu s'en faut, la même déclaration prématurée dans l'épilogue de l'*Hermès*, on s'abstiendra de prendre à la lettre cette formule exagérée, que Chénier n'a sans doute employée que pour se donner une nouvelle raison de hâter l'achèvement de son travail. La matière de cette histoire peut se répartir en trois grandes divisions : les vues générales, les morceaux relatifs à l'antiquité, ceux qui traitent des temps modernes et de l'époque contemporaine de l'auteur. On trouvera plus loin d'importants extraits de cet ouvrage, empruntés à chacune de ses trois parties.

On donnerait, je crois, une idée assez exacte de cette œuvre en disant que Chénier, fortement épris des formules de Montesquieu, a tenté de faire une application originale des théories de *l'Esprit des lois*, en les transportant du domaine de la politique et de la philosophie sociale dans celui de l'histoire de l'art et de la littérature. C'était là une entreprise qui devait ouvrir à ces études si considérables des horizons magnifiques et inattendus. En cela, comme en bien d'autres choses, du reste, le poète devançait audacieusement, et par une intuition extraordinaire, quelques-uns des penseurs les plus caractéristiques de notre temps, c'est-à-dire l'auteur de *l'Histoire du Christianisme* et celui de *l'Histoire de la littérature anglaise*, tous deux intimement pénétrés, comme le fut Chénier, du goût et de la connaissance de la culture hellénique. Cet ouvrage,

mieux que tout autre peut-être, permet de saisir les divers aspects de Chénier. C'est un homme du XVIIIe siècle, et c'est un nourrisson de la Grèce antique: si profondément que diffère son âme de l'esprit voltairien, il n'aime la théologie ni hébraïque ni chrétienne, ni les rois ni leur cour (Voltaire à l'occasion leur serait plus indulgent), ni la barbarie «gothique» ni Shakespeare.

Les feuillets inédits, au nombre de plusieurs centaines, sont tous autographes, je le répète. Ils avaient été rangés par la famille du poète dans un ordre très défectueux. J'ai dû en refaire complètement le classement, et l'on pourra se rendre compte que ce travail, sûrement fort attrayant, présentait de sérieuses difficultés.

Les manuscrits de Chénier offrent, en général, une écriture ferme et régulière. Si, par suite de corrections ultérieures, ou en raison des exigences de l'inspiration comme de l'idée soudaine qu'un auteur craint de voir s'évanouir, certaines pages imposent un déchiffrement pénible, il en est d'autres, en grand nombre, écrites avec un soin minutieux. Des morceaux entiers sont même absolument calligraphiés. Tels fragments d'auteurs anciens, surtout de poètes, transcrits avec amour sur de jolis petits feuillets de carnet, en lettres capitales imitées d'inscriptions antiques, semblent l'avoir accompagné dans ses promenades et ses voyages. Partout, on retrouve à travers ces feuillets vénérables, la trace d'un esprit harmonieux, méthodique, ami de l'ordre et de la beauté. Quelques pièces figurent au dos d'adresses de lettres envoyées au poète à Londres et à Paris[1]. Entre toutes les poésies autographes contenues dans les trois premiers volumes, il faut signaler les célèbres feuillets, si minces qu'ils en sont presque transparents, où l'immortelle victime écrivit ses derniers *Iambes* dont on a pu dire récemment qu'ils sont le plus sublime cri d'indignation, d'ironie, de colère et de pitié qu'ait poussé la poésie française :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour...

. . . . . .

Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,

1. Voici deux de ces adresses: *A Monsieur, Monsieur Chenié de St André, rue Culture Ste-Catherine, au Marais.* — *A Monsieur, Monsieur de St André, Portman Square (à Londres).* — Une rose des vents de l'antiquité a été dessinée par André sur un feuillet où il a noté l'adresse de M. Charles Curtis, Clarendon street, no 8, Oxford. Des vers grecs et latins de « André le Français Byzantin » datés de Londres, le 31 janvier 1789, sont transcrits sur une vieille page de livre,— une feuille de garde.

Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats
Emplissant de mon nom ces longs corridors sombres,
. . . . . .
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime.

Ces feuillets, au nombre de trois, d'une écriture microscopique mais cependant très lisible, furent envoyés par André à son père, de la prison de Saint-Lazare, dissimulés dans un paquet de linge sale, peu d'heures avant l'exécution... Il est peu de reliques au monde qui puissent éveiller plus d'émotion, de tristesse et de regrets.

ABEL LEFRANC

SUR LA PERFECTION DES ARTS

Homo sum : voilà le principe, le but, l'objet de tous les arts... Et lorsque des préjugés, des institutions fausses ont écarté de là..., on n'a point vu les vrais rapports des choses, on en a trouvé d'imaginaires... on a tiré des conséquences fausses... on a fait des crimes des choses qui sont dans la nature et qu'elle prescrit... Les auteurs qui ont eu le malheur d'écrire d'après ces fausses notions passent, parce que la nature et la vérité sont seules éternelles... C'est [ce] qui a perdu beaucoup de beaux génies qu'on ne peut plus lire que pour admirer leurs talents, leurs belles expressions et déplorer leur sagacité à chercher des sophismes pour prouver des absurdités... Pascal, Bossuet... (développer *tout cela*).. suite du même principe.

Quel est l'homme un peu familier avec les écrits polémiques des missionnaires du christianisme, qui nie que tel est toujours le ton et la manière d'argumenter et d'Augustin et d'Hiéronyme, et surtout de ce véhément Tertullien? Et

pour citer de plus illustres exemples, quel lecteur judicieux et vrai méconnaîtra dans ce tableau cet écrivain de parti qu'un chef-d'œuvre de style et de plaisanterie rendit formidable aux ennemis du Port-Royal ; ce Pascal qui depuis employa beaucoup de talents et de génie à maudire le bon sens qui examine, et à se révolter contre le doute ; homme arrogant et orgueilleux sous les formules de l'humilité, indigné qu'aucun mortel se crût permis de secouer un joug qu'il voulait porter lui-même ; homme né pour la gloire et l'utilité de son siècle, s'il ne se fût étudié à perdre sa vie dans des minuties tristes et sauvages, et s'il n'eût préféré au sage honneur de perfectionner les lettres et les sciences le dur plaisir d'humilier l'espèce humaine devant les chimères qu'elle-même inventa dans son délire ; et d'insulter ou par la pitié, ou par les injures, ou par des menaces célestes, quiconque oserait aimer mieux des raisons que des sophismes et des preuves que des assertions !

C'est dans cet esprit que sont faits presque tous les morceaux qui composent le recueil des *Pensées* de Pascal. Ceux qui ne peuvent se résoudre à penser, et qui croient et répètent sans examen ce qu'ils ont jadis ouï dire, nous les vantent sans cesse comme un livre admirable. Il y a en effet des endroits éloquents, mais combien c'est peu de chose que de l'éloquence employée à soutenir du ton le plus arrogant les plus impitoyables sophismes !

***

Il ne suffit pas dans les arts de ne jamais s'écarter grossièrement de la vérité ; il faut être vrai avec force et précision, c'est-à-dire être naïf. Quoique plusieurs auteurs estimés aient donné des notions excellentes et écrit les choses les plus sensées sur cette matière, cependant les personnes qui y ont moins réfléchi semblent n'entendre par naïveté qu'une franchise innocente et presque enfantine à dire de petites choses. Ce n'est pas assez à beaucoup près : la naïveté est le point de perfection de tous les arts et de chaque genre dans tous les arts. Vous pouvez avoir un beau choix de mots, des

phrases bien arrondies, des périodes sonores et harmonieuses; si vous n'êtes point naïf, vous ne toucherez point. L'oreille retiendra vos sons, l'âme ne retiendra point vos pensées; elles n'iront pas jusqu'à l'âme, elles se perdront dans l'oreille. Vous serez comme le poète Rousseau, toujours pompeux et jamais sublime... Un sentiment noble n'est sublime que par naïveté; un sentiment tendre, c'est par la naïveté qu'il vous remplit les yeux de larmes; la naïveté d'une plainte la rend déchirante et nous fait souffrir à l'entendre, et souffrir avec délices lorsque nous pouvons l'apaiser. C'est donc la naïveté seule qui produit en nous des émotions vives, profondes et rapides. Un peintre, un auteur seulement pompeux et noble sera copié par tout le monde; celui qui est naïf est à jamais inimitable : sa naïveté est le sceau qu'il imprime à toutes ses pensées, à toutes ses expressions, qui fait que son ouvrage est le sien et ne saurait être celui d'un autre. Vingt autres peuvent être aussi naïfs, aussi excellents que lui : ils ne le seront pas comme lui; ce seront de nouveaux originaux...

Qu'est-ce qui rend si beau le morceau du comte Ugolin? C'est la naïveté sublime, c'est ce malheureux père qui, entendant murer la tour, regarde ses quatre enfants sans dire un seul mot; c'est son expression : « *Sì dentro impietrai* »; c'est l'étonnement de ces quatre enfants qui ignorent la cause de ce regard effaré : « *Tu guardi sì, padre: che hai?* » C'est le désespoir avec lequel il se mord les mains; c'est le cri déchirant de Gaddo qui expire de faim à ses pieds : « *Padre mio, chè non m' aiuti?* » Voilà des traits pour lesquels on pardonne des volumes d'absurdités. Sont-ce de beaux discours qui vous touchent dans *Zaïre* et dans *Mérope*, ou si c'est la naïveté aimable de cette jeune fille séduite et la naïveté plus touchante et plus auguste de cette mère prête à tuer son fils? Est-ce la scène de Ptolémée et de ses confidents, ou les vers enflés qui ouvrent le chef-d'œuvre de *Cinna*, qui ont fait de Corneille le grand Corneille? Non : ce sont les cris et les sublimes naïvetés de tout genre dont le *Cid* est rempli, dont *Héraclius* et *Rodogune* fourmillent; c'est Polyeucte disant : « Je suis chrétien »; c'est : « Qu'il mourût »; c'est : « Rome eût été du moins un peu plus tard sujette »; c'est : « Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays! »

c'est : « Mais quoi ! toujours du sang et toujours des supplices ! », et mille autres passages d'une grandeur à laquelle nul poète moderne n'atteignit jamais. Et Roxane et Andromaque, Hermione, Agrippine, Esther, Athalie, Phèdre : n'est-ce pas leur exquise naïveté à exprimer tous les sentiments dont elles sont occupées qui fait leur sublime perfection ? Bérénice est-elle jamais plus intéressante que dans ce morceau :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur...

où son cœur plein de Titus se déborde en un bavardage amoureux au-dessus de l'éloge et au-dessus de l'imitation ? Et la seconde idylle de Théocrite et la dixième de Virgile, et vingt morceaux des *Géorgiques*, et Didon s'écriant :

Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles...

Malheur au cœur de pierre qui ne préfère point cela à vingt volumes de belles phrases ! Et que serait-ce (car je ne veux point entasser des noms et des passages), si j'allais vous chercher Hector et Andromaque, et Ajax défiant Jupiter, et Diomède pleurant en voyant tomber son fouet, et toute l'*Odyssée*, et le *Philoctète*, et l'*Œdipe à Colone*, et les naïvetés héroïques d'Étéocle dans les *Sept Chefs devant Thèbes*, dans la scène du courrier, et la tragédie des *Perses*, et les naïvetés aimables de Térence, et les naïvetés républicaines du grand Tacite, et notre divin La Fontaine, et Montaigne, et Jean-Jacques Rousseau, et Montesquieu montrant la vérité pour la prouver, Montesquieu qui força des mots usés et rebattus à dire des choses nouvelles, qui, en s'exprimant comme nous, nous fit croire que nous pouvions penser comme lui, qui nous frappa d'étonnement, en nous faisant voir les expressions qui nous sortent chaque jour de la bouche, dans les conversations les plus vulgaires, employées à dire de si grandes choses et à les dire si bien... (Ensuite la naïveté dans les détails du style).

*
* *

...Tout dans la nature l'inspire et lui donne à rêver : toute la nature lui appartient... Il voit tout, il sent tout, il peint

tout... depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Il n'est aucun objet si méconnu, si abandonné, qui ne lui fournisse quelque image nouvelle, quelque expression vivante, quelque allusion délicate, quelque emblème ingénieux... Il veut connaître la nature humaine... il se tâte, il s'étudie dans tous les sens... il veut que chaque homme, à tout âge, dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les circonstances possibles, puisse en le lisant se retrouver dans quelque endroit de ses ouvrages, s'en appliquer quelque morceau, se dire à lui-même : « Je ne suis pas seul au monde et cet auteur a pensé à moi. »

Qu'un auteur, dans son cabinet, s'étudie à disposer magnifiquement d'harmonieuses périodes, c'est bien : on admire le beau diseur, on achève son livre, on le loue, on se vante de l'avoir lu, mais on ne le relit guère. L'auteur qui demeure éternellement, l'auteur qui fait l'étude et les délices de tous les âges, c'est Virgile, c'est Horace, c'est La Fontaine, c'est Montaigne, c'est enfin (car je ne veux pas entasser des noms) quiconque, sans apprêt, dit à mesure qu'il pense, écrit comme malgré lui, et pressé de l'abondance de ses idées semble contraint de leur ouvrir une issue et de les répandre dans un ouvrage ; quiconque enfin, dans la moindre chose qu'il dit, montre une vaste connaissance, une infaillible érudition de la nature, une profonde et naïve expérience du cœur humain. Quel lecteur peut quitter un livre où il se retrouve partout, un livre qu'il lui semble avoir fait lui-même, où il dit à chaque page : *J'ai éprouvé cela... J'avais pensé cela mille fois...* ou bien : *Oh que cela est vrai ! J'aurais dû le trouver !* Il y a des sentiments si purs, si simples, des pensées si éternelles, si humaines, si nôtres, si profondément innées dans l'âme, que les âmes de tous les lecteurs les reconnaissent à l'instant ; elles se réunissent à celle de l'auteur, elles semblent se reconnaître toutes et se souvenir qu'elles ont une origine commune.

(Le poète homme d'esprit mais sans génie, et sans cette cette vraie philosophie fondée sur la connaissance du cœur humain :)

... Il est accablé sous le poids du beau sujet qu'il a choisi ; il se perd dans la foule des caractères qu'il a inventés ou qu'il trouve dans l'histoire ; il ne peut plus s'entendre à travers le bruit qu'ils font autour de lui ; il ne reconnaît plus personne ; il ne peut plus les suivre ni les guider ; il les perd de vue à chaque pas ; il les laisse arriver comme ils pourront ; il oublie ce qu'il doit leur faire dire ; il les laisse muets pour parler et déclamer lui-même, pour s'égarer dans des amplifications vagues et inutiles...

(Au lieu que l'autre :)

Il a un regard sûr et vaste ; tout est lumineux et clair autour de lui ; il dispose sa matière à volonté ; il choisit ses campements ; il arrange son armée, la réunit, la divise, la ralentit, l'accélère à son gré ; il n'oublie aucun de ses acteurs ; il les place chacun dans le poste qui leur convient le mieux ; il les fait parler quand et comme ils doivent ; il change de style en changeant de personnage ; il a toujours l'œil sur chacun et sur tous ; soit qu'il resserre ses forces, soit qu'il les étende, il les fait toujours avancer ensemble. Il est vrai, sûr, infaillible comme la nature ; il crée, il imite en tout l'ouvrage de Dieu. Comme un philosophe se vantait de le pouvoir, avec de la matière et du mouvement, il fait un monde.

*
* *

Si chacun avait pu s'observer, dès l'enfance, assez pour se souvenir de lui tout entier, pour n'avoir rien fait qui ne fût une expérience, pour se rappeler sur quoi ses premières idées étaient fondées, d'où naquirent ses premiers jugements, ses premières opinions, comment et pourquoi il en a changé, de quelles manières les nouvelles opinions qu'il a adoptées se sont développées dans son cerveau, quelle et combien forte a été la première impression des objets sur lui : je tiens que cette histoire ne serait pas moins importante qu'une autre à étudier, ni moins efficace à nous enseigner l'art de douter, de tolérer, de ne point nous presser d'assigner à tout les premières causes venues, pour peu qu'elles semblent vraisemblables, de ne point être si prompts à siffler des actions d'au-

trui qui ne semblent guère raisonnables, à la vérité, mais qui peuvent partir d'un principe qui n'est pas aussi absurde.

Je me souviens qu'étant à Montigny, à l'âge de quatorze ou quinze ans, la veille de notre départ, je trouvai sous ma main les *Lettres persanes*. Je me mets à lire ; à la fin de la première lettre, arrivant à cette phrase : *Sois sûr qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle*, j'en fus ému et frappé fortement, et j'aurais donné tout au monde pour avoir un ami Rustan dont il fallût me séparer, afin de la lui répéter. Il y avait là un bon et honnête curé qui me voulait beaucoup de bien, mais qui, sûrement, n'avait jamais trouvé sous sa main les *Lettres persanes*. Au moment que je montais en voiture, il arrive pour m'embrasser et me souhaiter bon voyage. Je me retourne, je l'embrasse et, lui serrant la main, je lui récite d'un ton sublime et pathétique la phrase de Montesquieu, et je pars [1].

Quand j'étais bien enfant, je faisais de belles chapelles... beaucoup de bougies... Je furetais partout pour m'emparer de quelques petits morceaux de satin, rouges, bleus, pour en faire une belle chasuble galonnée de papier doré. Je chantais la messe, je prêchais, on m'écoutait, on se signait ; et, quand, le soir, au salut, à la lueur de cent petites bougies, après bien des génuflexions et des antiennes, j'élevais un petit Saint-Sacrement de plomb, mon vieux père nourricier, ôtant son chapeau, et ma tante Juliette et ses amis se mettaient à genoux. Je croyais qu'à un certain âge on ne faisait plus de chapelles... mais... je vis... Partout ce que je voyais faire me rappelait ma petite chapelle... : un orateur au barreau... faisait des pathos (exemple)... et alors je me rappelais mon sermon... et les vieux magistrats le trouvaient sublime... et alors mon vieux père nourricier ôtait son chapeau... et les femmes le cajolaient et l'admiraient... et alors ma tante Juliette me revenait en mémoire. Cette chapelle m'ennuya bientôt... un guerrier... un prêtre... mais celui-là, je ne l'examinais guère, il faisait la même chapelle que j'avais faite autrefois... un mi-

1. Ce passage — depuis les mots : « étant à Montigny », jusqu'à la fin du paragraphe — a été déjà publié par Gabriel de Chénier (*Œuvres poétiques* d'André Chénier, t. I, p. VIII.)

nistre dans sa maison... « J'ai beaucoup d'affaires ; il faut que j'aille au conseil ». O la belle chasuble! « L'intention du roi... » O le joli morceau de satin! « La confiance dont le roi m'honore... » O le beau galon de papier doré! « ... Le bonheur d'une nation entière remis entre nos mains... » Je l'écoutais, j'ouvrais la bouche, je le regardais élever son petit Saint-Sacrement de plomb ; et alors chacun autour de lui : « Oh! oui, monseigneur, quel travail! Accablé d'affaires, vous êtes bien à plaindre! le bienfaiteur de l'humanité... » Et bon, et bon, me disais-je, toujours ma tante Juliette qui se met à genoux... Un poète... Une acad[émie]... O la ridicule chapelle!

. . . . . .

Les hommes qui devraient être sages et qui... imaginent de faire la roue et d'aller à cheval sur un bâton.

*
* *

Les ouvrages ont une physionomie ; ils font connaître non seulement les humeurs et le caractère, mais même la figure. Je suis sûr de connaître des hommes morts depuis des siècles, comme si j'avais vécu avec eux ; s'ils renaissaient, je les reconnaîtrais dans la rue. Je suis sûr que Platon, Cicéron, Montesquieu se promenaient souvent à grands pas, l'âme et le front toujours occupés de quelque grande pensée. Je sais bien aussi que Virgile, Tibulle, La Fontaine aimaient à vagabonder çà et là lentement, l'œil doucement mélancolique, la tête penchée sur l'épaule, rêvant à tout et ne pensant à rien. Ils haïssaient les scélérats par l'amour et la pitié que leur inspiraient les gens de bien qu'ils oppriment. Lucrèce les haïssait parce qu'ils troublent l'ordre. Je ne veux pas dire par là que celui-ci n'avait point d'entrailles, ni les autres d'amour pour l'ordre : je dis seulement que l'on peut voir dans leurs écrits quel sentiment dominait sur leur visage et dans leur caractère. Car, enfin, avouez-moi que de certains écrits excluent dans l'auteur telle ou telle physionomie, telle ou telle figure, et n'admettent que telle ou telle autre. Avouez-moi qu'il est impossible que ce Lucrèce eût une figure de fantaisie et fût un petit maître. Convenez que Plutarque n'était pas un joli homme, ni Pline l'Ancien non plus. Con-

venez que Newton n'avait pas un nez obtus et de grosses lèvres ; que Voltaire ne pouvait avoir que des traits étincelants et fins ; Malebranche, Locke, le poète Pope, que des traits grands et forts ; qu'un front épais, un gros nez, de grosses joues, une grosse bouche n'ont point dicté les écrits de Sterne, de Lucien, de Cervantès, de l'Arioste, de Molière ; que rien de commun, de bas ni d'impudent n'était sur le visage de Corneille ou de Milton. Qu'on vous dise que Racine, dont les vers sont si beaux, si parfaits, si achevés, portait un visage tronqué, des traits mal assortis, ou à demi formés : le croirez-vous? Qu'un homme vienne me dire qu'il a vu Tacite et que Tacite avait des yeux ronds et éveillés, un nez retroussé, de grosses lèvres rouges, je lui dirai qu'il n'a point vu Tacite, et que le bon Cagliostro, en évoquant cette ombre des enfers pour la leur faire voir, aura pris un mort pour un autre... Je vois bien que Bayle avait une figure noble, humaine, pleine de calme et de sérénité, mais je suis bien sûr qu'elle n'avait pas cette philanthropie active et tendre qui brillait sans doute sur celle de Montaigne et devait lui donner une attraction irrésistible. D'autres écrits montrent de mauvaises figures... l'orgueil hébété... la bonne opinion... D'autres montrent une physionomie vague et nulle ; par exemple... mais ici je ne veux nommer personne.

*
* *

Puisqu'il est certain que beaucoup d'objets de la nature physique et même morale n'ont pas été traités par nos grands poètes, et que, d'ailleurs, tous les hommes de génie ne saisissent pas toutes choses de la même manière et ne les envisagent pas sous les mêmes rapports, il est certain aussi qu'il y a encore à trouver une infinité d'images nouvelles et de nouvelles combinaisons de mots ; et non seulement la langue française en est susceptible, mais la langue la plus barbare devient nécessairement éloquente et énergique dans la bouche d'un homme éloquent et passionné. Il faut donc, pour les trouver, avoir une imagination pénétrante et vive, de la netteté et de la précision dans l'esprit et une profonde étude de la langue et de ses principes, être remonté à sa

source, l'avoir vue naître. C'est alors qu'on la possède tout entière, que l'on connaît son génie, ses humeurs et quelles richesses lui sont propres, comment il faut lui présenter des richesses nouvelles pour qu'elle les accepte et se les rende propres, et comment aussi, quelquefois, mais très rarement, il faut savoir lui faire une heureuse violence pour qu'elle s'attache après une langue étrangère, et lui ravisse quelque tournure forte et originale qui l'effarouche d'abord, mais que l'habitude lui fera bientôt aimer.

Un homme sans génie, sans imagination, sans justesse d'esprit, se met à lire les grands poètes, et son oreille en est charmée ; il ne voit en eux ni la force ni la finesse des pensées, ni la variété des images, ni l'abondance, la vérité, la clarté des expressions, ni le fil d'une logique exacte et facile qui unit et enchaîne le tout ; non, rien de tout cela. C'est un vain bruit, c'est le nombre, la cadence, le rythme qui plaît à son oreille. Des mots pris au hasard et arrangés harmonieusement sur les mêmes mesures, sans produire aucun sens, lui feraient le même plaisir. Il lit ces beaux vers, il les retient, il les récite ; il faut qu'il en fasse aussi. La même envie ne lui est jamais venue en lisant de la prose ; d'autant que la prose lui est familière, et que, d'ailleurs, pour écrire en prose, il faut penser, au lieu qu'en vers il n'en voit pas la nécessité. Il commence donc : les mots lui arrivent en foule, car en ayant surchargé sa tête et n'ayant pourtant aucune idée, il n'y a point de raison pour que tout un dictionnaire ne lui vienne pas à la bouche ; puis il apprend que les grands poètes ont toujours une harmonie imitative qui peint à l'oreille tous les objets dont ils parlent, et il veut l'avoir aussi ; et il la cherche, ignorant que ceux qui la trouvent ne l'ont pas cherchée ; et il entasse des mots qui lui semblent représenter par les sons la chose qu'il veut peindre, et il croit avoir peint quelque chose, et il se dit qu'il est bien beau d'être poète ; ou, s'il est vain et entreprenant, il annonce qu'il a fait de grandes découvertes en poésie, il lasse la renommée, il prône l'ouvrage qu'il va faire. Il paraît enfin, cet ouvrage, et alors la renommée se tait : on trouve son livre monotone et trivial, ou grimacier et sautillant, ou gigantesque, bouffi de descriptions monstrueuses et fausses,

écrit en style brutal et amphigourique, en vers barbares, coupés gauchement, pendants tout de travers, disloqués en césures incohérentes; et, après nous avoir fatigué la bouche à prononcer tout cela, à grimper d'hémistiche dur en hémistiche plus dur, à gravir sur un tas de consonnes bien âpres et bien escarpées, il nous fait admirer dans la note combien tout cela est beau. Et si on le siffle, il se plaint, il dit que c'est notre faute, la faute de la langue française qui n'admet rien de grand, rien de neuf. Si fait, si fait; elle admet tout, mais elle refuse les présents de ceux qu'elle ne connaît point et qui la maltraitent. Jetez dans son moule les richesses étrangères que vous lui offrez, pour qu'elle leur donne sa forme et qu'elle leur imprime son cachet. Faites-lui concevoir ce que vous voulez lui faire enfanter. Mais si vous nous donnez vos vers épais et difformes pour de la poésie riche et facile et achevée, nous vous dirons : « Vous vous moquez de nous; c'est un fœtus à peine né, c'est une masse lourde ; reprenez votre marteau et remettez-la sur l'enclume. Peut-être tirerez-vous de là une belle statue, mais jusqu'ici ce n'est qu'un bloc énorme que le sculpteur a livré à ses écoliers pour le tailler grossièrement et à peu près en une espèce de figure humaine. »

*
* *

(En parlant de l'imitation :) Mais ici je ne veux point passer outre sans mentionner et montrer combien est vaine et insensée l'idée de plusieurs qui, dès qu'ils rencontrent dans un livre des pensées ou des expressions semblables à d'autres qu'ils ont déjà rencontrées dans d'autres livres, crient aussitôt au pillage et au plagiat. Et d'abord je demanderai s'il n'y a pas un grand nombre de pensées fécondes et universelles qui, étant liées par leurs rapports à une multitude de choses, étant la suite, l'origine ou le nœud d'une multitude de notions, doivent entrer nécessairement dans beaucoup de matières diverses, et par conséquent se trouver sur le droit chemin de tous les divers auteurs qui les traitent, si ces auteurs ont un esprit exact et un discernement juste. Or, je dis que s'éloigner de ces pensées lorsqu'on y est précipité

par la pente de son sujet, sur cette seule raison qu'un autre auteur, en écrivant d'autre chose, aurait dû les avoir aussi et les aurait employées, serait puéril et contre le bon sens : car elles sont nécessaires au fil du discours et la conséquence de ce qui a été dit, et le passage à des conséquences ultérieures ; et il est clair que leur absence laisserait dans l'enchaînement des idées une interruption impossible à bien remplir. Quant aux expressions, comme c'est surtout alors qu'elles naissent avec la pensée, et plus vives, plus vraies, plus naïves, plus exclusives, il est clair que la même ou presque la même peut naître séparément dans plusieurs têtes fortes.

Celui qui n'ayant point de but, de plan, de série d'idées qui le conduise, d'impulsion secrète qui le domine, n'écrit que pour tenir une plume, et va cherchant de côté et d'autre quelques perles incohérentes et parasites, quelques riches lambeaux, pour les coudre à sa robe qui les ternit et n'en paraît que plus pauvre, celui-là est un plagiaire ou au plus un compilateur. Mais celui qui embrasse un projet étendu, le poursuit, avance dans son vaste plan, ne perd de vue aucune partie et, recueillant dans ses souvenirs et dans ses lectures quelques beautés qui se trouvent devant lui, grossit son fleuve déjà grand, et mêle de l'or avec de l'or, celui-là ne mérite pas les mêmes noms. Car l'un ne fait que transposer des mots d'un papier sur un autre ; il emprunte sans devenir riche ; et les bonnes choses qu'il rencontre ne font que passer sur ses lèvres et le laissent maigre et décharné ; tandis que l'autre les goûte, les savoure, les digère et leur suc devient sa propre substance. Et comme il est certain que tous les hommes reçoivent toutes leurs idées par les sens, et ensuite par la mémoire et le raisonnement les combinent, les rapprochent, les divisent et se composent chacun un cercle qui lui appartient de notions plus ou moins générales, d'expériences plus ou moins étendues, suivant son plus ou moins de force et de capacité d'esprit ; ainsi peut-on dire que les penseurs lettrés ont en plus grand nombre que les autres hommes des sens ouverts à toutes les impressions étrangères, qui, réunies à ce que leur nature leur avait donné, leur forment une habitude de penser, de sentir et de s'exprimer, qui est leur,

quoique en partie de sources empruntées. D'où l'on peut assez conclure, ce me semble, que cette plainte si fréquente chez plusieurs auteurs, même anciens, que tout a été dit et qu'on ne peut plus écrire rien de nouveau, est moins fondée sur la vérité et sur la nature des choses que sur la stérilité des écrivains.

J'avoue que, plusieurs choses simples et bonnes à dire en commençant ayant été bannies pour leur trivialité, l'art d'écrire est plus difficile ; mais cet amas d'idées et d'affections primitives et vraies, et leurs conséquences, et ce long enchaînement de pensées morales, dont la base est la connaissance de l'homme, agrandi de siècle en siècle et qu'on peut appeler le patrimoine de toutes les générations et de toute l'espèce humaine, ne mourra qu'avec elle, et s'alimente de lui-même; les objets qui le composent se travaillent et se grossissent dans chaque cerveau où ils passent. Les mœurs et l'esprit général indiquent ce qu'il est plus à propos de développer dans un temps que dans un autre ; les mêmes choses transmises, autrement présentées sous un nouveau jour, finissent par frapper les hommes, qui ont besoin d'être imbibés lentement. Ainsi cette filiation de bons ouvrages, quoiqu'elle rende le talent plus épineux, bien loin d'en tarir la source, l'entretient et la reproduit, puisque les formes des esprits humains sont aussi variées et inépuisables que celles des visages ; et de fait, parmi nous, au milieu de ces plaintes que *tout est dit*, il a paru plusieurs écrits pleins de choses grandes et neuves.

Et toujours cette sorte d'imitation inventrice dont j'ai parlé enrichit les auteurs les plus justement renommés pour leur originalité. Certes, qui sera familier avec Démosthène et Thucydide reconnaîtra combien véritablement Quintilien a dit que le plus souvent Salluste traduit du grec ; et cependant il n'a pas si fort épuisé cette mine que l'imitation de ces deux auteurs et de Salluste lui-même ne brille plus d'une fois dans les sublimes pages de Tacite : et moi, pour oser aussi parler de moi, l'on me surprendra souvent à me nourrir chez tous les quatre et chez Tite Live, Cicéron et d'autres encore. Et quand on verra étinceler chez moi quelqu'un de leurs traits, ou de Montaigne ou de Montesquieu,

qu'on juge que j'aurais pu les créer moi-même, ou que je les dois seulement à mon commerce avec ces hommes divins, il ne m'importe, si pourtant je pouvais mériter qu'on dît que mes pensées et mes expressions entrelacées avec les leurs ne déshonorent pas un si noble voisinage. Je veux de plus que l'on sache qu'avant que cet ouvrage entièrement fait fût entièrement écrit, Vittorio Alfieri d'Asti, qui dans ses tragédies et dans tous ses vers et sa prose a ressuscité l'énergie de la langue toscane et la noblesse et majesté de la pensée romaine, me lut ses trois livres du *Prince et des Lettres* qui n'étaient pas encore imprimés. Comme l'unanimité de sentiments et d'opinions avait été la première cause qui nous lia d'amitié, je ne fus pas si étonné que flatté de voir souvent une honorable ressemblance entre ce qu'il avait écrit et ce que j'écrivais. Je l'interrompis quelquefois pour en faire la remarque, mais comme je n'ai terminé cet écrit que depuis cette excellente lecture, il est possible qu'elle eût laissé dans mon esprit des traces assez profondes pour que, sans le vouloir et sans le savoir, je tienne de lui plus d'un passage éclatant. Je déclare donc avec joie que l'on pourra retrouver ici plusieurs choses déjà lues chez lui, soit que notre conformité de principes me les eût dictées sans lui, soit qu'une utile réminiscence les ait fait couler de ma plume.

Les objets auxquels on est familiarisé frappent l'esprit et le dirigent de telle et telle manière, ce qui n'empêche pas que chaque génie ne digère cela à sa façon et n'en fasse sa nourriture propre... Ainsi, il y a un peu d'oriental dans les hymnes grecs..., puis les Attiques n'eurent rien de pareil... Chez nous, les peuples de la religion réformée eurent la Bible en langue vulgaire... leurs poètes en prirent un peu le ton, témoin le grand Milton. Un poète qui vient après, qui les connaît tous et sait les sentir tous, peut... se composer une manière d'après toutes celles-là, une manière à lui... Ils l'ont aidé à se faire sa manière qui n'est celle d'aucun d'eux, qui est aussi, tout comme la leur, celle de la nature, originale comme la leur, puisqu'elle est vraie, pittoresque, facile, imprévue, et difficile à imiter.

*
* *

Bien des gens s'imaginent, à tort, qu'en attaquant non la mythologie elle-même, mais l'abus de la mythologie, — par exemple un poète qui suivrait la *Théogonie* d'Hésiode pour son unique système, — on veut proscrire aussi les allégories antiques... L'allégorie est la langue de l'esprit... il faut encore en inventer de nouvelles... La poésie donne un corps, un visage à tous les vices, à toutes les vertus, aux passions... elle transporte sur le visage même qu'elle leur donne les traits, les marques, les signes par où elles se manifestent sur les visages des hommes... par exemple, Cybèle n'est que la Terre, Cérès est le nom du blé; Mars, Bellone, Erinnys ne sont que des noms de la guerre; Neptune, Amphitrite sont des synonymes de la mer; Vénus est le besoin de jouir, Apollon, les Muses désignent le penchant et le goût de la poésie...

Tout cela peut être traité soit en prose, soit en vers, dans cette espèce de Roman sur la perfection des arts.

*
* *

Ce recueil (la Bible) renferme les ouvrages d'un grand nombre de poètes qui, tous, avaient leur génie particulier... digne d'être connu... Ces monuments ont un ton... qui montre leur antiquité... (Détailler leurs différentes vertus.)

Ces ouvrages n'ont jamais été connus ni envisagés sous leur véritable point de vue... Déjà, très anciennement, les Hébreux, ayant perdu dans leurs longues captivités, etc... jusqu'aux traces du génie de ces auteurs, ne faisaient plus que les adorer sans même oser songer à les imiter... Ils en avaient perdu et dédaigné la simple intelligence ; ils les ont expliqués de siècle en siècle par des allégories stupides, des fables grossières et dégoûtantes; et tout ce que l'Évangile ou le Coran ont inspiré de folles rêveries aux théologiens chrétiens ou musulmans n'égale peut-être pas l'absurdité de ce que les rabbins ont écrit sur les livres antiques de leur nation. Ensuite, lorsque le christianisme, s'appuyant de ces mêmes livres et faisant des progrès dans l'Empire, les offrit

aux regards des hommes..., les travaux déjà anciens des septante vieillards et ensuite d'Origène, de Symmaque, d'Hiéronyme, etc... qui auraient pu être utiles... comme ces livres étaient dans les mains de tous les néophytes, comme chacun les étudiait sans les examiner, sans les entendre, comme le sacerdoce en donnait et la garde et l'intelligence, on vit paraître des foules de docteurs qui, sans avoir aucune connaissance des langues, des mœurs, du génie des peuples orientaux, expliquaient..., tordaient le sens et les paroles..., pour les citer et donner par là de l'autorité à leurs propres opinions... Tout fut altéré, perverti ; confusion, etc... Bientôt les passions et les intérêts particuliers... Ces livres servirent à tout... et devinrent le seul code du genre humain. Les faits contenus dans ces histoires furent des exemples et des règles de la vie ; les exagérations des poètes, des..., les emportements féroces d'une populace ou d'une armée, des règles de conduite et des sentences de morale. L'ignorance, l'avarice, l'ambition monacales et royales les firent servir de texte aux plus ridicules visions et d'excuse à la rapine, au parjure, au meurtre, à la tyrannie, à tous les crimes ; et l'on peut dire que pendant plusieurs siècles, ils ont été l'arme des méchants et de la misère publique. Ce n'est pas alors qu'on les aurait examinés d'un œil critique, puisque la plus grande partie du genre humain tremblait à leur nom seulement, etc..., et que l'autre y avait intérêt... et se prosternait peut-être aussi devant l'idole qu'elle avait formée...

Puis, quand les lettres renaissantes tournèrent les esprits vers des études, etc..., ce livre ne fit plus l'unique occupation des hommes, mais il perdit peu de son crédit et de son autorité... Il est vrai qu'il fut négligé, car la littérature, voyant que la dévotion s'en était emparée, le lui laissa et crut qu'il n'était bon que pour elle. Les prêtres crièrent, le public regarda les lettrés comme des novateurs dangereux... La plupart ne lisaient pas la Bible... parmi ceux qui la lisaient, ceux qui la méprisaient n'osaient pas le dire... les autres, gens de goût qui l'auraient admirée comme poésie, n'osaient pas même se familiariser jusqu'à l'admirer... ils tremblaient devant chaque syllabe... Ainsi, toujours adorée ou négligée, jamais pesée, jamais lue, le res-

pect qu'elle inspirait nuisit à son juste et véritable succès, et l'asseyait sur un trône usurpé qu'elle devait bientôt perdre et qui l'éloignerait même de celui qui lui était dû... Car aujourd'hui que l'on a scruté et examiné toutes les questions aux yeux de la raison... Voltaire, soit, comme je l'ai pensé, qu'il n'aimât ni ne connût la poésie haute et sublime, soit qu'il eût des préventions qui venaient de l'horreur pour les atrocités dont ces livres avaient été la cause, l'excuse ou le prétexte, les couvrit de mépris et de ridicule, les fit passer pour détestables; peut-être eût-il mieux valu... et éclairer ses nombreux lecteurs... peut-être aussi cela est-il impossible; peut-être est-il impossible que lorsqu'on pousse fortement le genre humain égaré pour le remettre dans la voie, il ne la franchisse pas pour s'égarer du côté opposé : une fois ébranlé, il faut qu'il chancelle et vacille longtemps de droite à gauche avant de s'asseoir sur sa base et de trouver l'équilibre. Quoi qu'il en soit, tous les rieurs ont été du parti de Voltaire... et ces livres, dont le destin était de n'être jamais jugés que sur parole et de n'inspirer jamais qu'une crédulité quelconque, ont été tour à tour l'objet d'une risée ou d'une idolâtrie également insensées...

Maintenant qu'aucune de ces opinions n'a pour nous l'amorce de la nouveauté... et que nous pouvons un peu revenir de ce flux et reflux..., je pense qu'il serait bon qu'un littérateur profond, qui serait familier aussi avec les langues orientales..., sans discussions théologiques, etc..., en critique et géographe, nous reproduisît ces livres tels qu'ils sont... Beaucoup de gens qui les ont beaucoup lus pendant que c'étaient des livres saints, et qui croient les connaître, seraient bien étonnés... Les doctes et respectables travaux de plusieurs savants de toutes les nations de l'Europe, et, entre autres, de Schultens, et l'ouvrage sur la poésie sacrée des Hébreux éloquemment écrit en latin par un évêque anglais [1], ont beaucoup facilité cette entreprise qui rendrait à la littérature plusieurs écrits précieux que de longues superstitions lui avaient enlevés.

1. Il s'agit de l'ouvrage de R. Lowth, *De Sacra poesi Hebræorum*, 1753, et 1770.

J'ai peur que nous ne jugions les anciens ouvrages des Orientaux avec notre justesse d'esprit et notre imagination septentrionale... De tout temps et encore aujourd'hui, les Orientaux ont mêlé dans leurs histoires les fables les plus ridicules... ils ont toujours eu un amas de miracles et de sortilèges dont ils ont embelli la vie de Moïse, de Zoroastre, de Brame, de Salomon, et, jusqu'à nos jours, de tous ceux qui se sont distingués dans les sciences... Je sais bien qu'il y a de certaines traditions qui, répandues chez tous les peuples et se montrant sous mille formes différentes, doivent, bien que mêlées de fables, être fondées sur la vérité, comme le déluge, les premières émigrations venues du Nord... mais, d'un tas de contes de magie, qui ne sont fondés sans doute que sur l'envie qu'ont toujours eue les hommes d'opérer des prodiges, de connaître l'avenir, les secrets de la nature, le langage des animaux..., et sur leur amour pour les merveilles..., de ces contes-là, dis-je, vouloir retirer des traces des sciences occultes des anciens, c'est se livrer, ce me semble, à des conjectures très hasardées, soutenues avec plus ou moins d'esprit et d'érudition... Quelques personnes d'esprit et de savoir m'ont dit avoir trouvé dans les livres hébreux que les anciens connaissaient l'électricité; elles allèguent pour témoignage Coré, Dathan et Abiron renversés devant l'arche, ainsi que les dieux des Philistins, et aussi les roues de verre d'Ézéchiel. C'est, selon moi, comme si l'on voulait extraire la physique des Orientaux des prodiges attribués à Avicenne et à l'anneau de Salomon dans les contes persans et arabes... Tout ce que j'y vois c'est qu'il y a eu beaucoup de justesse et de vivacité d'esprit à appliquer si exactement les passages des historiens et du poète hébreu aux découvertes de nos physiciens. Je ne puis y voir que cette application allégorique; mais, sans vouloir les offenser par cette comparaison, Rabelais applique tout aussi justement des morceaux d'un psaume aux pèlerins mangés en salade...

*
* *

Remarquez combien la diversité de fortune présente les mêmes hommes sous des points de vue différents; Guys et

d'autres voyageurs ont remarqué que le caractère des Grecs n'a pas beaucoup changé. On les regardait jadis comme fourbes, mais adroits politiques ; on ne leur trouve aujourd'hui qu'une astuce méprisable et petite, dénuée de courage, et qui les fait juger dignes du joug affreux qui les opprime et qu'ils semblent révérer.

Quand on songe cependant à la fertilité de ce pays, je veux dire les îles, le Péloponnèse et l'Atttique, aux grands génies, aux sages qu'il a produits, car il a été le foyer d'où la lumière s'est répandue dans tout l'Occident, on ne saurait s'empêcher de gémir de leur esclavage. Les barbares ont éteint le flambeau, la nature même y semble écrasée, anéantie sous leurs chaînes; ce sol autrefois si riche suffit à peine pour entretenir la misère de ses habitants :

O ubi campi
Spercheosque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta !

...Lorsque les Romains et les Carthaginois, encore dans leur berceau et mutuellement inconnus, ne songeaient point encore à lutter pour l'empire du monde et [à] écraser dans leur choc toutes les nations qui se trouveraient entre eux, une multitude de peuplades grecques se partageaient paisiblement la Sicile et le midi de l'Italie. Tout ce que l'imagination humaine a de brillant, tout ce que le travail a de durable, le commerce, l'agriculture, les arts, la philosophie, les lois, choses fécondes en plaisirs et en vertu, vinrent offrir à l'envie et à l'admiration des hommes la prospérité de ces délicieuses contrées, douées d'un sol inépuisable, favorisées par le ciel et par la mer, et par le nombre et par le génie des habitants, partout couvertes de moissons et de fruits, partout de cités et de temples; et qui ne s'attendaient pas à revoir un jour des déserts abandonnés aux voleurs, aux seigneurs suzerains et aux moines, gens plus propres que le volcan de l'Etna à dépeupler et dévaster un pays...

...Les langues premières, et parlées par des peuples sous un beau ciel et entourés d'une nature vivante et forte, sont plus

pittoresques, plus pleines d'onomatopées que les autres; parce que l'imagination tendre de ceux qui les créent... Ensuite elles passent dans l'alambic; on défigure les mots; ils ne peignent plus rien, mais on les garde traditionnellement.

Langue grecque... beaucoup d'épithètes y sont des tableaux tout entiers comme αιγιλιπην[1], ηλιβατον[2].

Faire entièrement, avec soin, toute l'histoire de la littérature grecque, surtout poétique... Faire observer par quelles nuances elle passa, tous les tons qu'elle prit, depuis la noble, majestueuse, attachante, naïve simplicité d'Homère, d'Hésiode, d'Orphée, Mimnerme... puis le ton des poètes lyriques les plus vieux... Alcmane..., Stésichore..., Alcée..., Sapho,... Anacréon..., puis les poètes attiques..., puis le ton laborieux et savant et pénible des poètes d'Alexandrie..., jusqu'à l'emphase, au mauvais style, aux sentences de Nonnus... Parler des poésies chrétiennes..., un mot de Musée..., un mot de Denys... et d'Oppien qui, sous les Antonins, a écrit sur la pêche et sur la chasse des tableaux pleins d'images et de verve, et excellents pour le style dans un temps où on n'en faisait plus même de médiocres... Ne pas oublier l'histoire des quatre anthologies, d'après la préface de Brunck.

*
* *

... Chez les anciens, l'homme n'étant point habitué, façonné à une multitude d'institutions arbitraires et absolument éloignées de la nature, était plus... lui-même... plus nu.

(A l'endroit des ouvrages des anciens.)

(Morceau long et détaillé.) Les anciens étaient nus... leur âme était nue... Pour nous, c'est tout le contraire... Dès l'enfance, nous emmaillotons notre esprit; nous retenons notre imagination par des lisières; des manchettes et des

1. Inaccessible même aux chèvres.

2. Impossible à escalader.

jarretières gênent les articulations et les mouvements de nos idées (et notre âme est emprisonnée dans des culottes.)

Beaucoup de choses chez les anciens, soit dans les arts, soit dans les sciences (et il faut en faire l'énumération), nous sont absolument inconnues; leurs ouvrages nous font voir qu'elles existaient, mais ne nous expliquent ni pourquoi ni comment... Ce sont d'anciens aqueducs encore entiers, mais où il n'y a plus d'eau et nous ignorons d'où on la faisait venir.

(Un morceau est beau dans un auteur, on ne cite que ce morceau tout seul... Voltaire, d'autres apprennent cette manière commode de juger... qui plaît beaucoup aux gens qui veulent juger de tout sans rien lire... On dit : « Le quatrième livre de l'*Énéide* est admirable... » mais on devrait remarquer que les anciens écrivent tout comme il convient, changent de ton, etc...) (Détailler tout cela.)

Dans les tragédies grecques, tout intéressait les Grecs... une épithète flatteuse donnée à une ville, le seul nom de cette ville, faisait venir les larmes aux yeux de celui qui y était né ou qui y avait été élevé, ou qui y avait aimé. Qu'est-ce que l'aimable Trézène pour un Français? (Allonger cela.)

...Ainsi, je rends justice aux travaux de Caro, de Marchetti et surtout de Pope, mais, d'après ce qui a été établi ci-dessus, je crois pouvoir dire que les poèmes anciens dans ces excellentes traductions ressemblent à ce vin qu'Ulysse donne au Cyclope, dont une mesure mêlée dans vingt mesures d'eau parfumait encore la bouche; mais ceux qui lisent les originaux boivent le vin pur.

(En parlant du naturel des anciens, qui n'inspiraient point d'intérêt pour des sentiments factices et hors de la nature.)

Ce n'est pas eux qui ont imaginé les combinaisons absurdes dont tant de ridicules auteurs ont rempli de ridicules romans qui ont fait longtemps les délices de la France... ces..., ces...,

ces princes déguisés sous les apparences d'une naissance obscure, mais reconnus bientôt à leurs vertus, à leurs belles actions, à la noblesse de leur âme et de leur figure, car c'est toujours à cela qu'on reconnaît les rois, et les grandes vertus ne naissent jamais que chez eux : pensée inhumaine et lâche, bien digne d'être née chez des esclaves, contraire au bon sens et à la nature, outrageante pour tous les hommes, inventée au milieu des cours par quelques lettrés parasites, démentie par l'amas de bassesses, de crimes, d'infamies, de vices dégoûtants et ignobles, dont se sont noircis une foule de membres des familles royales depuis qu'il en existe sur la terre, démentie même par le soin petit et puéril que les rois chez qui elle s'est produite ont pris sans doute de la payer.

Des ouvrages pleins de ces inepties naissaient de tous les côtés. Ils devaient leur naissance aux mœurs insensées de leur temps et contribuaient à les maintenir. Plus on en avait fait, plus on en avait à faire encore, et alors des hommes d'un vrai génie, de grands hommes, se laissant aller à l'usage, séduits peut-être eux-mêmes par des traits de grandeur factice et exagérée, dont des auteurs ingénieux savaient parsemer ces sortes d'écrits, jaloux d'ailleurs de plaire à la plus belle part de leurs lecteurs qui faisaient leurs délices de ces gothiques lectures, employaient un temps qu'ils auraient pu illustrer de chefs-d'œuvre à rhabiller ces pensées empruntées et méprisables, et que leur belle âme ne leur eût jamais suggérées.

Il y a un fond de sensibilité dans le cœur des hommes : l'égarer vers des intérêts factices et vains, c'est l'épuiser ; il n'en reste plus pour goûter les vrais sentiments de la nature. De là sur la scène cet amas d'intrigues, de galanterie, tandis que la liberté, le patriotisme, l'amitié, passions grandes, fortes, sublimes, osaient à peine s'y présenter. S'ils y paraissaient, le mauvais goût des poètes, d'accord avec le mauvais goût des spectateurs, avilissait la majesté de ces sujets saints et terribles par des fadeurs amoureuses, qui rendaient ces ouvrages encore plus ridicules que les autres.

Les premiers anciens inventaient, nos grands hommes

étaient obligés de réparer. Les uns n'avaient qu'à copier la nature encore toute nue, les autres étaient contraints de la déterrer avec effort sous le poids de vêtements bizarres et faux ; les uns n'avaient qu'à élever, les autres devaient commencer par détruire ; les uns, pour être vrais, n'avaient qu'à dire ce que chacun pensait et sentait, les autres avaient toujours à contredire, toujours à se retirer, eux et leurs lecteurs, de la plus épaisse et de la plus ignorante barbarie.

... Les Grecs furent nés pour les beaux-arts plus que nul peuple du monde. Eux seuls, dans les égarements de l'enthousiasme, suivaient toujours la nature et la vérité... eux seuls ont bien su connaître les limites souvent imperceptibles qui séparent tous les genres, et n'ont jamais donné dans ces disparates bizarres, dans ces incohérences sauvages qui ne brillent aux yeux qu'en les aveuglant. Mais pour ne point sortir du sujet qui nous occupait, voyez-les dans leurs écrits s'entretenir des pensées de la mort : c'est avec une sensibilité intéressante et douce qui vous émeut, qui vous pénètre. Leurs larmes sur les pertes qu'ils ont faites, sur les malheurs de ceux qui leur sont chers, le doux souvenir de leurs amis, tout cela vous touche parce qu'ils étaient eux-mêmes touchés. Une mélancolie profonde et lente vous gagne insensiblement : votre cœur en est trempé. Leurs expressions sont vraies, humaines, nées dans l'homme et doivent toucher tous les hommes. Ce ne sont pas là de ces convulsions barbares de Shakespeare, de ces expressions monstrueuses et tirées on ne sait d'où, de ces idées énormes et gigantesques qui, dans les poètes du Nord, fatiguent et rembrunissent l'âme sans la toucher, sans l'intéresser le moins du monde...

Ce n'est pas qu'Young n'ait souvent parlé le vrai langage de la passion, et que tout lecteur qui n'est pas de pierre ne pleure avec lui sur le tombeau de sa fille ; mais la plupart de ces poètes du Nord, surtout Anglais, se tourmentent toujours et en toute occasion ; leur douleur est un désespoir frénétique ; leurs plaintes, des hurlements ; leurs images n'ont point de modèle dans la nature ; leur expression est démesurée ; ou si quelquefois ils veulent envisager

d'un œil insouciant et philosophique les objets de la terreur du vulgaire, alors autre excès : ils en parlent avec un rire grimaçant et triste ; ils revêtent ces idées de mort d'une gaîté bizarre et farouche, plus effrayante que l'objet même ; tandis que ces bons Grecs et ceux qui ont écrit comme eux, parce qu'ils avaient une âme tendre et flexible et vive comme eux, savent plaire et intéresser, et égayer doucement, dans leurs ingénieuses folies. Ils attendent la mort couronnés de roses, sans se travailler pour lui rire au nez. Leurs amis sont morts ; la vie est courte : eh bien ! il faut qu'elle s'écoule mollement, sans y penser, parmi les jeux, les danses, les festins ; cueillons les fleurs quand elles sont fraîches... et tous les autres conseils d'un épicuréisme aimable exprimés en vers délicieux que vous connaissez tous mieux que moi.

***

Ce ne sont point des conventions arbitraires et servilement adoptées, des habitudes aveugles et moutonnières, de froides et inintelligentes routines d'école qui ont guidé le ciseau de ces anciens artistes. A ces exercices de la main, à ces essais longs et assidus qui leur donnaient la facilité de saisir avec une promptitude infaillible toutes les formes de la nature, ils joignaient les études de l'esprit, plus profondes et plus importantes, la réflexion taciturne, la sublime méditation, la connaissance des mœurs de l'homme, — qui ont un rapport si intime avec la forme et l'expression de ses membres et de son visage, — la vue et l'expérience des passions naïves et libres. L'imagination des poètes enflammait et éclairait leur génie. En suivant la route de la nature même, ils arrivaient, ils s'élançaient jusqu'à la beauté parfaite, que la nature indique mais n'exécute que rarement. Au travers de nos corps dégradés, fatigués souvent par les travaux, par l'âge, par les infirmités, par l'empreinte des vices, des chagrins, ils savaient retrouver et rendre cette forme céleste et primitive ; ils faisaient l'homme à l'image de Dieu. De là cette foule de chefs-d'œuvre dont rien depuis n'a approché, même de loin, si beaux qu'ils n'inspirent point

d'admiration au plus grand nombre des artistes, incapables même de les regarder et trop au-dessous de l'idée qui les a fait produire pour pouvoir les admirer ; ces chefs-d'œuvre qu'on sent, qu'on admire plus à mesure qu'on s'en éloigne moins, et qui semblent n'être venus jusqu'à nous que pour nous montrer ce que c'est que l'art et jusqu'où il peut atteindre. Certes, il ne faut point s'étonner que, par des routes si différentes, les sculpteurs anciens et les sculpteurs modernes soient parvenus à produire des ouvrages si différents... A voir le feu, l'enthousiasme avec lequel les anciens s'expriment, et la froideur géométrique de ceux-ci, on ne croirait pas qu'ils parlent du même art...

Artiste ignorant et timide, les routes de ces anciens modèles sont-elles fermées? Que ne les cherches-tu? Que ne t'y enfonces-tu avec eux? Pense, médite comme eux. Élance-toi comme eux pour atteindre où ils ont atteint ; marche sur le même sol pour t'élever à leur hauteur. Bon Dieu ! que m'as-tu fait là? Ces pieds, ces mains sont fidèlement rendus, ces cheveux sont mollement tournés : c'est bien. Il faut cela aussi. Mais crois-tu que cela suffise? Quelle est cette expression? Quelle est cette attitude? Je vois là une pierre taillée en figure humaine, mais est-ce que cela vit, est-ce que cela parle, est-ce que cela pense? Je veux voir la beauté, et tu crois me satisfaire en me montrant, au hasard, des yeux, un nez, une bouche. Je te demande Achille ou Apollon, et, en copiant servilement le premier beau portefaix qui s'est montré devant toi, tu crois me montrer des héros et des dieux. Ce n'est point là qu'ils sont ; c'est dans l'imagination brûlante, c'est dans la sublime pensée. Phidias n'a point ôté d'Homère, avec mille autres, le Jupiter olympien. Cherche : il y est encore. Il y fait encore un signe de ses noirs sourcils, ses cheveux d'ambroisie s'agitent sur sa tête immortelle, et il ébranle le vaste Olympe. Quoi ! tu ne sais rien y voir ! Tu ne lis point les poètes. Tu n'as pas tant de temps à perdre. Il faut que tu travailles. Repasser dans ta tête les sublimes peintures d'Homère, de Virgile, de Racine, du Tasse, ce n'est point travailler, selon toi. Tu ne sais travailler qu'avec la main. Va, crois-moi : laisse là ton ciseau, prends un autre métier, fais-toi tailleur de pierres ou maçon. Mais toi, jeune

élève, si les chefs-d'œuvre antiques, chaque jour contemplés, baignent ton front de sueur, enflamment ton courage et laissent dans ton cœur un long aiguillon d'émulation et de gloire; si la vue ou l'idée de la beauté allume tes sens et te met hors de toi ; si tu aimes à t'enfoncer dans les bois, seul, errant comme un insensé, et ruminant dans ton cerveau les brûlants tableaux des poètes et répétant les vers où respirent, où se meuvent les héros, les géants, les dieux ; si tu frappes du pied, de dépit, en trouvant toujours ton exécution au-dessous de ta pensée ; si, toujours mécontent de ce que tu viens de faire, une ardente inquiétude te fait toujours chercher quelque chose au delà, viens, viens, travaille ; c'est toi qui feras des chefs-d'œuvre ; c'est toi qui ressusciteras ce bel art, cet art divin, si mal connu parmi nous.

Eh bien donc, prends-moi ce ciseau, amollis-moi ce bloc de marbre, fais-moi des héros, fais-moi un dieu, étends-moi les voûtes de ce front où le monde a été conçu ; creuse-moi la vaste place de ces yeux qui lancent l'éclair ; ouvre-moi cette bouche éloquente où résident la justice et la vérité. Élance-moi ce corps divin, incorruptible, nourri d'ambroisie, ce corps tout d'esprit et de flamme. Laisse là ces rides, ces sillons, ces plis de la peau, vestiges profonds des maladies et de la décrépitude, avant-coureuses de la mort. Fais-moi un corps qui n'ait éprouvé, qui ne craigne nul changement, nul outrage des années. A travers cette chair transparente, montre-moi des nerfs, des muscles harmonieusement unis, que nul effort n'ait fatigués, pleins de cette vigueur tranquille, de ce calme inséparable de celui qui peut tout ce qu'il veut. Que j'y voie couler, non du sang, mais cette liqueur divine, cet *ichôr*, dont parle Homère, qui coule dans les veines des dieux immortels.

(Parler au long du défaut de donner la même figure à une déesse ou à une belle paysanne, à l'Hercule ou à Pâris, à une Lacédémonienne ou à une courtisane...) (Détailler les fautes de l'Hercule du Puget.)

(D'où naît le goût? Quels en sont les principes? L'envisager soit dans le rapport qu'il a avec l'artiste qui travaille ou avec le connaisseur qui juge.)

*
* *

On sait que Platon brûla ses vers en relisant ceux d'Homère... Porphyre, qui fait mention de ce fait, nous apprend quel est l'endroit d'Homère qui lui fit faire ce sacrifice; et il dit aussi que Solon brûla de même ses poésies en lisant ce même endroit, c'est à savoir une comparaison magnifique, renfermée en trois vers, pleins de vie, de grandeur et d'harmonie imitative. (Ιλ. ρ. v. 263.)

En parlant de la manière dont les écrits d'Homère ont été recueillis et publiés, ajouter qu'il est évident d'après cela que tous les écrits qui portent le nom d'Homère ne sauraient être de la même main... qu'Homère n'était pas le seul poète de son temps... Outre l'invraisemblance qu'il y aurait à le supposer, les traditions grecques nous ont conservé le nom de plusieurs chanteurs qui ont vécu avant lui, ou qui l'ont précédé ou suivi de fort près... Il est clair que dans un temps où l'on n'écrivait pas et où les poèmes ne passaient à la postérité que de bouche en bouche, la réputation d'Homère ayant éclipsé celle de tous les autres, bientôt les Rapsodes, les Homérides, doivent lui avoir attribué tous les anciens poèmes qu'ils chantaient... Quand Lycurgue à Lacédémone, Pisistrate à Athènes, les ont recueillis et publiés, on aura rassemblé et recousu le tout. Le plan de ces poèmes et leur suite étant simple, on n'a pas été embarrassé de les mettre à leur place..., mais on en a nécessairement interpolé d'étrangers... Ainsi, les savants qui donnent une édition d'Homère augmentée de plusieurs morceaux trouvés dans des manuscrits, rendent sans doute aux lettrés le service de leur faire connaître de nouveaux et précieux monuments de cette antique et délicieuse simplicité de la Grèce encore naissante; mais ils croiraient vainement rendre à Homère des ouvrages qui probablement ne lui ont jamais appartenu... Les anciens ont pensé ainsi... Aristarque et d'autres critiques, guidés seulement par le goût et par la critique, avaient marqué comme ajoutés plusieurs vers cités avant et après eux comme d'Homère... C'est pour-

quoi quelques auteurs anciens citent des vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qui n'y sont pas...

Enfin Archiloque ne fut pas seulement un satirique, amer et ingénieux; peut-être cette sorte d'esprit n'est-elle pas incompatible avec une âme ignoble et dépravée; mais il fut de plus un poète d'un goût pur et austère, fécond et varié dans les pensées, fier et vrai dans l'expression, grave et élevé dans le style. Ainsi nous le montrent les témoignages des anciens.

Callimaque avait écrit en vers dans toute sorte de mètres, et en prose sur tous les sujets. Tous les lecteurs qui font cas d'une élocution élégante et pure, et de la grâce et du goût dans la composition, doivent regretter la perte de ses *Élégies*, qui ont principalement servi de modèle à Properce, poète plus grec que latin.

*
* *

Après les siècles du génie..., la Grèce devenue esclave des Macédoniens... et ensuite des Romains, ne produisit plus de ces esprits mâles et inventeurs... l'érudition prit la place du génie... Il y eut encore longtemps après, des poètes qui écrivirent très purement de petites poésies pleines de grâce et d'esprit... mais... les grammairiens devinrent les hommes les plus distingués de la littérature... On sentit qu'on ne pouvait plus atteindre les beaux ouvrages... on se contenta de les expliquer, de les commenter... ce fut l'objet des assemblées des savants. Dans le musée d'Alexandrie on proposait des questions sur les endroits difficiles d'Homère et on écrivait les solutions. (V. Porphyre)... Callimaque, Aristophane, Apollonius, Zénodote se distinguèrent par leurs notes critiques sur Homère et d'autres anciens... Plusieurs littérateurs [1] laborieux composèrent des dictionnaires pour les tragiques, pour les comiques, pour les orateurs... Tous ces ouvrages, refondus

1. Variante *grammairiens*.

par des savants de Constantinople en d'autres dictionnaires qui sont parvenus jusqu'à nous, ont beaucoup aidé les critiques modernes à retrouver la pureté de la langue grecque. D'autres avaient composé des dictionnaires, sinon pour tous les dialectes les moins connus, au moins pour toutes les expressions employées par des poètes ou d'autres auteurs qui avaient écrit dans ces dialectes... Cela, éparpillé dans ces compilations, a servi à nos savants à retrouver jusqu'à un certain point les innombrables rameaux de cette langue immense (il faut avoir dit plus haut que les Grecs n'avaient pas seulement quatre dialectes, mais beaucoup d'autres..., qui tous avaient leurs grâces particulières..., et tous avaient eu des auteurs distingués). Homère seul a occupé les veilles de plus de deux cents critiques avant la renaissance des lettres...

Puis ils en faisaient des métaphrases ou traductions en prose, en peignant ce troupeau de sots commentateurs fanatiques qui s'attachent à un auteur..., et en sifflant les bêtises sans nombre que beaucoup de critiques anglais ont dites sur Shakespeare.

Il ne faut pas oublier de rappeler et de berner Dorothée l'Ascalonite qui, selon Porphyre, passa toute sa vie à examiner un seul vers d'Homère. (C'est le 207e du dernier chant de *l'Odyssée*.)

Les Grecs toujours portés à la subtilité d'esprit, dès qu'ils eurent perdu leur génie, n'ayant point perdu leur activité d'esprit, ne furent plus que de pointilleux sophistes... Les subtilités de la religion chrétienne furent accueillies par ces gens-là avec fureur et les entretinrent dans cette disposition... Depuis, au lieu de continuer à copier les anciens chefs-d'œuvre, ils ne copient que des homélies... Wheler et Spon et les voyageurs plus modernes n'ont pas trouvé autre chose dans les bibliothèques des moines, les seules gens qui aient encore des bibliothèques...

Au lieu de faire eux-mêmes des ouvrages, ils se bornaient à faire l'extrait de ceux qu'ils avaient lus, comme l'impératrice Eudoxie et le patriarche Photius, en quoi ils sont très louables et on leur a obligation, puisqu'ils ne pouvaient rien faire de mieux.

... On se perdit dans des subtilités de sophistes... cette union des deux natures devenue sacrée et incontestable depuis les révélations chrétiennes, et qui longtemps avant J.-C. n'avait pas été inconnue aux anciens. Car, pour ne remonter qu'aux Grecs, c'est là ce qu'ils entendaient par le nom de héros.

— Qu'est-ce qu'un héros? car je l'ignore — demande Ménippe à Trophonius, dans les *Dialogues des morts* du sage Lucien.

— C'est, répond Trophonius, un composé de dieu et d'homme.

— Ce qui n'est ni homme ni dieu, reprend Ménippe, et qui est à la fois l'un et l'autre? Et maintenant, cette moitié de Dieu qui était en toi, qu'est-elle devenue?

— Elle rend, ô Ménippe, des oracles en Béotie,

— Je ne sais guère, ô Trophonius, ce que tu veux dire. Ce que je vois clairement, c'est que tu es bien mort tout entier.

*
* *

La précision mâle et pittoresque de ce profond écrivain[1] semble être l'éloquence qui se rapportait le plus au caractère des Romains. Aussi fut-il le père d'une très nombreuse école. Mais, de tous les historiens qui se formèrent sur lui, il faut surtout regretter Arruntius, homme jugé digne de l'Empire par Auguste mourant, offert à nos respects par l'estime de Sénèque et de Tacite et par la haine de Tibère et de ses bourreaux, dont il confondit les accusations avant de se donner la mort, car il ne voulut pas attendre la fin prochaine du tyran auquel Caligula devait succéder. Cet éloquent et vertueux sénateur avait, dans l'histoire des guerres puniques, copié même avec un peu d'affectation, comme font les imitateurs, le ton, les formes et l'élocution de Salluste, plus constant que son modèle à retracer, non seulement dans son style, mais aussi dans sa vie et dans ses mœurs, la frugale austérité de ces siècles antiques dont il aimait le langage.

1. Salluste.

Catilina et *Jugurtha*, ouvrages... où l'on ne trouve pas une ligne qui n'inspire et qui ne mérite de profondes réflexions.

Trogue-Pompée fit vanter son éloquence, mais l'abrégé de son histoire universelle, fait par Justin, ne nous le montre ni judicieux ni sage.

... Et puisque nous voici à Cicéron et que la gloire de ce père et de cet enfant des lettres les intéresse elles-mêmes personnellement, mon sujet m'avertit que je ne pécherai point contre ma loi de brièveté si je m'étends ici un peu plus que je n'ai coutume, et si je donne un peu plus de paroles à l'examen de quelques accusations antiques, répétées de nos jours, contre la mémoire de ce plébéien consulaire : car la jalousie patricienne survit et se transmet dans les générations à toutes ces familles nobles qui, bien que divisées de siècle et de pays, toutefois, tant elles eurent toujours les mêmes prétentions, le même esprit, le même langage, semblent n'avoir jamais fait qu'un seul corps qui s'élève ensemble sur la tête des autres hommes et se soutient, à main forte, toujours avide d'empire et de pouvoirs exclusifs. Que si quelquefois le péril pressant de la chose publique, et le besoin qu'elle a de talents et de vertus, la fait se livrer à un homme nouveau et ferme la bouche à l'orgueil et à l'envie, ils reprennent la parole quand le danger est passé ; et alors ils rencontrent avec dégoût dans l'histoire ces plébéiens renommés; ils dénigrent leurs travaux et réclament contre le jugement des contemporains.

D'autre part, entre les écrivains, les uns par adulation pour cette hauteur patricienne, ou par une conscience présomptueuse, qui ne leur laisse pas croire qu'un autre puisse ce qu'ils sentent ne pas pouvoir eux-mêmes, sont convenus que les lettres rendent inhabiles aux affaires d'État ; les autres, ou par envie, ou par la puérile ambition de paraître des esprits inébranlables et stoïques, ont triomphé presque avec insulte et mépris des erreurs et des faiblesses dont Cicéron ne fut pas plus exempt que les autres hommes. C'est ainsi que, sans examiner si les fastes romains se souviennent d'une administration sage, utile, glorieuse plus que la sienne, et si Rome ne dut pas à son consulat d'être libre un peu plus longtemps,

il s'est trouvé parmi les modernes nombre de censeurs amers, dont, à la vérité, la plupart semblent l'avoir connu bien peu; mais je pense que les lecteurs qui le connaissent et à qui les talents et la vertu sont chers, et qui se plaisent surtout à les voir sortir de l'obscurité et croître d'eux-mêmes en honneurs et en gloire, souffrent impatiemment qu'on outrage l'auteur de tant d'actions et d'écrits admirables, qui n'eut pour ennemis que des citoyens décriés et qui ne suivit pas l'usage commun en abandonnant les études auxquelles il devait sa grandeur, pour se livrer à l'oisiveté et à la mollesse; mais, au contraire, toujours dans une activité laborieuse et bienfaisante, au sénat, au camp, chez lui, protégeant les bons, poursuivant les méchants, repoussant les Parthes, développant à ses lecteurs l'art de bien parler qu'il pouvait regarder comme sien, ou embellissant les préceptes de la sagesse de cette éloquence divine qui était sa langue naturelle, il ne cessa pas un seul instant de rendre service à la patrie, à la vertu, au genre humain, et de bien mériter des lettres qui avaient si bien mérité de lui. Car elles seules l'avaient élevé à cette gloire qui rejaillissait sur elles: et c'est ici que son exemple est surtout mémorable comme un fort aiguillon à bien faire, et comme un grand encouragement aux talents et à la probité sans naissance.

C'est que, plébéien sans fortune, inconnu, ambitieux d'être grand et illustre dans une république alors très factieuse et très corrompue, il ne se fit jamais ni le sectateur, ni le chef d'aucun autre parti que le bien public. Il ne chercha que des amitiés et des inimitiés vertueuses; il attendit de son travail et de sa bonne conduite des dignités légitimes, et ne voulut point devoir ses honneurs à des protecteurs que leur naissance, leur richesse et leur mauvaise ambition rendaient plus puissants qu'un homme de bien ne doit l'être dans un état libre. Ce furent les lettres saintement cultivées qui le firent consul et général. Ce fut l'étude et la vertu qui, d'homme nouveau qu'il était, le firent l'arbitre, le libérateur et le père de la plus noble patrie qui fut jamais.

Et plût au ciel, pour l'honneur des lettres et pour l'exemple de la postérité, que ces grands conjurés des ides de Mars, qui sortirent en agitant leur fer sanglant, et criant le nom

de Cicéron, et le félicitant le premier de la liberté recouvrée, et le désignant pour leur défenseur et leur appui, comme il le fut en effet, l'eussent encore appelé à la participation de leur beau dessein : car le vertueux oppresseur de Clodius et de Catilina était digne de mettre la main au châtiment de César. Mais ils craignirent, et, malgré ses regrets de n'avoir pas été invité, dit-il, à ce beau festin (lettre à Trebonius ; *Famil*, X, 28), ils craignirent, avec raison peut-être, que son esprit refroidi et intimidé par l'âge, plus frappé des hasards et des suites de ce projet, ne penchât vers ces prévoyantes lenteurs qui nuisent toujours à ces sortes d'entreprises, auxquelles, à la vérité, la vieillesse est moins propre.

Sa mort fut d'un citoyen comme sa vie. Car, las de disputer ses derniers jours et de survivre à la liberté, il empêcha ses esclaves de défendre sa tête contre l'ingratitude d'un assassin qui lui devait tout.

Il fut trop confiant dans la prospérité, trop méfiant dans l'adversité, quelquefois timide et irrésolu, trop aveugle sur ceux qui feignaient de l'admirer et dont il fut le jouet. Brutus lui fait ces reproches, il a raison ; mais je dirai que, si à son immense capacité et à ses autres dons il eût joint la fermeté inébranlable et plus qu'humaine de Caton et de Brutus, l'histoire du monde ne ferait mention d'aucun homme que l'on pût lui comparer. Il aima trop la louange, quoique sans vouloir l'usurper. Il ne connut, pour l'obtenir, d'autre voie que de la mériter. Mais, comme sa conscience avait droit de lui dire que la louange ne lui manquerait jamais tant qu'il y aurait sur la terre de justes estimateurs des actions des hommes, il n'eût point dû se la prodiguer lui-même. Et, toutefois, il faut se souvenir que ses plus pompeux accès d'amour-propre ne lui ont fait rien dire de lui qui n'ait été confirmé par les historiens, et plus encore par les larmes de tous les ordres de citoyens à l'aspect de sa tête et de ses mains suspendues dans la place publique.

Salluste, que nous savons et que nous voyons ne lui avoir pas été ami, avoue cependant que ce fut la crainte universelle des dangers prochains qui tourna tous les esprits vers lui. Car auparavant, dit ce grave et prudent écrivain, la

noblesse croyait le consulat souillé par un homme nouveau, quelque hors du commun qu'il pût être. Pollion, à qui un désir infructueux de l'égaler dans l'art oratoire, et l'amitié des deux triumvirs, et peut-être quelque honte secrète de n'être pas mort comme lui dans le parti républicain, inspiraient un peu de malignité chagrine contre lui, ne lui avait cependant pas refusé dans ses *Histoires* un éloge funéraire, où il observe sagement que, nul mortel n'ayant été doué d'une vertu parfaite, c'est sur la plus grande partie de sa vie et de ses travaux que tout homme doit être jugé. C'est en compensant ainsi le mal par le bien que Tite-Live, historien qui ne s'est pas plus ennobli par son beau génie que par sa candeur à apprécier les hommes célèbres, après l'avoir jugé sévèrement, finit cependant par cette belle pensée que pour le louer dignement il faudrait un autre Cicéron. Et certes, sans dire avec un ancien rhéteur que Rome n'a produit que ce génie qui fût égal à elle, qui pèsera d'un côté ses fautes et ses faiblesses et, de l'autre, tant de véritable gloire, tant de dignités honnêtement acquises et maintenues, tant de sueurs littéraires, civiles et même militaires, tous les travaux et tous les loisirs consacrés à la République, toutes les bonnes études approfondies, accrues, propagées, et toute une vie employée à la vertu, et perdue par une proscription dans une patrie plus d'une fois sauvée, — il aura en éternelle vénération la mémoire de ce grand personnage, de tous les hommes celui qui a le plus honoré les lettres et que les lettres ont le plus honoré.

(En parlant des *Églogues* de Virgile imitées de Théocrite, et que les poésies bucoliques ne sont originairement que des scènes de comédie, et que *versibus alternis opprobria rustica fudit* fut l'origine. de la comédie ; et la poésie pastorale et la comédie viennent d'une même source, et, depuis, Théocrite imita Sophron...)

Ainsi les Italiens qui, lors de la Renaissance des lettres, firent de ces *favole boschereccie*, tant imitées dans les romans et pastorales et bergeries françaises, n'auraient pas dû s'en faire honneur comme d'une innovation. A moins qu'ils n'aient regardé comme une invention merveilleuse ces intrigues con-

fuses, ces méprises, ces reconnaissances, dont encore ils doivent l'idée aux romans grecs qui les avaient tirées des auteurs de la comédie nouvelle, et ces sentiments affectés, ce style recherché, ces dissertations subtiles, et ces amours... qui font de leurs bergers des êtres purement conventionnels, et qui ont rendu la poésie pastorale très ridicule aux yeux de ceux qui ont cru que c'était la poésie pastorale, laquelle n'a pas été mieux connue de beaucoup d'auteurs qui ont mis en tête de leurs bergeries des discours sur ce genre de poésie dont ils n'ont pas même soupçonné la nature ; et leur théorie et leur pratique sont faites l'une pour l'autre.

Les élégiaques anciens, simples, naturels, passionnés, d'une nudité décente... comparés à ces fades et énigmatiques subtilités appelées galanteries, qui rendent la plupart de nos écrivains érotiques si fastidieux pour tous les lecteurs qui joignent à un esprit droit et juste une sensibilité vraie et une âme ouverte à tout ce que les passions ont de doux ou d'orageux. (Hercule Strozzi).

*
* *

Les Mahométans ont causé un dommage irréparable aux lettres en brûlant la bibliothèque d'Alexandrie... mais il ne paraît pas que le temps eût laissé rien à faire à ces barbares, quand ils arrivèrent à Constantinople... Je crois que les Lascaris et les auteurs grecs qui passèrent en Italie emportèrent tout ce qui existait alors... Je fonde cette conjecture sur ce que Eustathe, archevêque de Thessalonique, qui écrivait au XIIe siècle, ne semble pas avoir lu aucun ouvrage qui ait péri aujourd'hui, à la réserve de quelques grammaires de peu d'importance. Lorsqu'il cite ou des tragédies ou des comédies qui n'existent plus, il n'en cite juste que les fragments qui sont cités par d'autres grammairiens plus vieux que lui, et notamment par Athénée... Cette observation, qui m'a semblé frappante, est due au docte Walckenaer.

Si les livres trouvés à Herculanum renfermaient ces ouvrages que nous regrettons, on pourrait dire que le Vésuve

ne les a ensevelis dans ses cendres et sous terre que pour nous les garder et les cacher au temps et à la main des barbares...

In the british γεωπονικ, description de l'invasion des barbares qui ruinèrent l'empire romain; misères qui suivent : les terres sans culture, point de commerce; on ressuscite : commerce de Venise, Italie, Marseille, villes de France, villes hanséatiques; et alors naquit l'agriculture, et le soc apprit à retourner cet immense amas de cendres gauloises, romaines, saxonnes et danoises.

ANDRÉ CHÉNIER

(*A suivre.*)

LE CHEMIN D'AMOUR

I

C'était le jour encore, un crépuscule de février grave et triste, une lumière affaiblie par cent nuages, mourante au profond couchant comme la frêle lueur d'un cierge dans une cathédrale.

Marie Gerfault contemplait la nuit croissante avec horreur. Il lui semblait que sa vie s'écoulait dans les ténèbres. Un livre était tombé à ses pieds. Elle entendait battre son cœur ardent et faible. Sa pensée roulait comme un torrent.

Une femme de chambre, silencieuse, apporta des lampes. Marie lui fit signe de la laisser seule. Et sa détresse devint plus insupportable. Elle souffrit toutes les lâchetés du compagnon de sa vie, ses trahisons toujours plus basses et moins secrètes. Faite pour la vie loyale et le grand amour, entrée au mariage pour le mieux et pour le pire, pour la joie et pour la douleur, pour soutenir et pour consoler, elle s'était, au fond de l'âme, offerte entière à l'époux et à sa descendance... Et l'adultère, dans sa forme si laide, si piteuse, avait été une « fin du monde »...

« Et si inconcevable ! » songea-t-elle, tandis qu'elle revoyait le spectacle honteux du matin, — les lèvres jointes de son mari et de son amie, le sourire convulsif de l'homme surpris, le tremblement de sa complice.

Pourquoi, élégant et plein de séduction, avait-il, après

tant de brillantes aventures, voulu cette figure argileuse, ces yeux de brebis, cette bouche aux dents bleues, sinon par le goût forcené du mensonge?

Sa robe de faille frémit dans le silence. Marie se redressa. Un flot de haine amère lui envahit l'âme. Elle rêva la fuite au hasard, dans le vent, dans le noir, vers des eaux meurtrières ou des gouffres. Elle aima la mort. Il lui fut doux de voir son cadavre étendu sur une berge, voguant au gré d'un fleuve, déchiré sur des pierres, ou descendu dans la profondeur des océans. Et, comme l'Ecclésiaste, elle trouvait heureux ceux qui s'évanouissent dans l'éternité, plus heureux ceux qui trépassent au ventre de leur mère.

Sa demeure lui devint odieuse. Elle sonna sa chambrière, se coiffa en hâte d'une capote, prit un manteau et s'enfuit.

La nuit s'agitait, aigre et tourbillonnante; la poussière montait en spirale; les nuages palpitaient comme des vagues livides, dans une lueur de catacombe, et la lampe confuse de la lune oscillait sur le zénith. Platanes, lanternes, enseignes, lumières et robes empruntaient aux éléments une vie sournoise et frénétique. Les crinières des chevaux se levaient comme de grandes chevelures.

Marie ne détesta pas cette fièvre. Elle s'accordait à son impétuosité, à la colère de sa douleur, à son goût pour les froids brusques et cinglants. Et, dans une sorte d'ivresse chagrine, elle se hâtait par l'avenue de l'Opéra, la rue de Rivoli, le pont au Change. Mais elle était très lasse; elle s'en aperçut devant le Palais de Justice. Ses jambes temblèrent; son cœur se mit à battre en détresse; elle eut une sensation d'étouffement qui l'épouvantait. Comme entourée d'une atmosphère maladive, la vaste cour, les marches du temple, le cadran immense de l'horloge, accroissaient son vertige. Elle sentit elle-même ses grands yeux devenir étrangement fixes, sa figure mortellement pâle; elle se pâmait :

— De l'éther! de l'éther! se dit-elle.

Sa petite main impatiente fouillait ses jupes, s'égarait dans les plis, le mouchoir, le porte-cartes. Elle ramena enfin le flacon à l'odeur pénétrante : il lui semblait respirer de l'énergie, de la force fraîche, douce, allègre.

— C'est fini!

Après l'évanouissement, elle considérait les alentours d'une manière égarée, avec la peur qu'un passant ne l'eût vue et ne s'avisât de lui porter secours. Cette peur lui rendit ses jambes : elle traversa vite la chaussée, atteignit la station de voitures.

Dès qu'elle fut assise dans la petite chambre mobile, elle se sentit chez elle, séparée de la rue, des passants, comme par une muraille. Elle jeta son adresse, et, d'une aspiration dernière à la fiole odorante, reprit son sang-froid. Alors, il lui fut intolérable de retrouver le foyer menteur, les meubles de la trahison, la figure sacrilège de l'époux. Mais comment s'oublier, se dérober au rongement de sa peine?

Elle n'avait qu'une seule manière de se fuir, — la même depuis l'enfance : chercher un malheur, une misère, et les secourir. Hésitante, elle passa en revue ses pauvres, se rappela une adresse reçue le matin même et cria au cocher :

— Faubourg Saint-Jacques!... Mais nous passerons devant une fleuriste... près du musée de Cluny...

Le fiacre s'arrêta près de l'hôpital et du jardin de l'Observatoire : l'un, avec son triple corps de bâtiment jaunâtre, ses deux petites cours garnies de grilles, ses fenêtres éclairées d'une lumière où se volatilise de la mort et s'agitent des microbes, son odeur d'iodoforme, d'acides et de caustiques; l'autre avec ses hautes murailles, d'où les peupliers s'élancent parmi les étoiles, asile de rêves infinis où l'homme s'exalte vers le ciel.

Marie franchit une cour. Elle monta rapidement deux étages, avec cet élan qu'elle ne pouvait maîtriser. Une palpitation l'arrêta au troisième étage. C'était une odieuse maison pleine d'une senteur ammoniacale et moisie. Elle gravit jusqu'au cinquième, pénétra dans un couloir et frappa au numéro 4.

Dans la chambre basse, irrégulière, mansardée, longue et très étroite, meublée à peu près comme une cabane lacustre, une femme gisait sous des couvertures ruineuses, jeune encore, le visage attrayant. La lueur d'une petite lampe sans abat-jour éclairait la souffrance sur les yeux glauques, sur la

bouche amère et plaintive. Les mains sorties des draps, petites mais noueuses, montraient l'injure du travail, taches, cicatrices, et l'espèce de tatouage de l'aiguille.

Il faisait froid : le feu s'éteignait dans le poêle de fonte. Une fillette, assise sur un coffre, les jambes serrées dans ses bras, grelottait.

Marie s'émut à cette scène qui lui était familière. Elle reconnaissait l'odeur triste de la pauvreté, son atmosphère, où semblent flotter des douleurs anciennes, des soupirs figés. Elle tendait sa sensibilité de chasseresse de misère. Une petite joie passait, vive et fraîche, à travers sa mélancolie et celle des pauvres gens : elle imaginait d'un élan la scène qui allait suivre, scène très chère à son cœur et à son souvenir, comme un beau conte à l'âme d'un enfant et la vue du gîte au voyageur recru de fatigue.

A l'entrée de Marie, la malade et l'enfant se troublèrent. La visiteuse charmante, ses yeux magnifiés par la fatigue, son beau teint pâle, ces tissus délicats qu'elle portait avec une majesté élégante, intimidaient les malheureux.

— Madame? murmura la malade d'une voix creuse.

La jeune femme fit un pas; elle mit la main sur la tête de la petite fille. L'enfant leva les yeux ; et Marie vit avec plaisir que ces yeux étaient expressifs, doux et timides.

— Je viens vous aider, fit-elle.

Elle parlait du ton cordial dont elle rassurait les craintifs.

— Vous avez dîné, madame?

La femme répondit à voix basse :

— Nous n'avons plus d'argent!

— Écoute, dit Marie à l'enfant. Tu vas descendre. Tu feras monter la concierge ou une femme de ménage... Tu pourras faire cela?

— Oui, madame!

L'enfant secoua sa petite robe misérable, éleva encore un regard vers la dame et disparut.

Les deux femmes écoutèrent son pas décroître, puis Marie demanda doucement :

— Elle n'est pas malade?

— Non, madame, répondit la mère. Elle est bien consti-

tuée... et faite pour être forte. Elle a bon caractère. Elle serait heureuse, si je pouvais travailler...

Dans l'accent de la malade, triste sans amertume, perçait une résignation ancienne, des années de faim, d'âpre travail, d'incertitude. Et Marie se demandait si cette femme avait aimé, si elle avait souffert aussi de l'âme, d'un vague idéal brisé, de rêves aussi vite morts que conçus. Elle avait pu être jolie. Ses traits n'étaient point grossiers, ses paupières étaient fines, bien cillées, sur des yeux tendres.

— Votre mari vous a abandonnée, n'est-ce pas? fit doucement la visiteuse.

— Oui, madame, mais ce n'est pas là mon malheur : depuis longtemps il n'était plus qu'un étranger cruel... A peine s'il donnait quelque argent pour sa propre nourriture. Il m'a fait trop de mal pour que je le regrette. Il faudrait pouvoir travailler, et aussi trouver de l'ouvrage!... Je peux faire beaucoup de choses — écrire, traduire de l'allemand, broder, coudre... Je peux même enseigner : j'ai mes brevets. Mais je suis très faible.

Elle poussa un soupir. La souffrance assombrit son visage et le convulsa. Un peu de sueur parut à ses tempes :

— La poitrine! murmura-t-elle.

Ses mâchoires saillirent; ses yeux brillèrent de fièvre. Marie lui essuya le front et, délicatement, elle faisait bouffer les cheveux, du geste fin, vif, gracieux dont elle savait calmer les malades.

— Oh! madame... oh! madame, chuchotait l'autre.

Un plaisir mêlé de confusion la pénétrait au contact de ces mains charmantes, à la vue de ce visage étincelant. Et Marie en aimait mieux son rôle. Elle préférait ces misères craintives à qui l'on apporte mieux qu'un soulagement matériel.

— Pauvre âme! reprit la visiteuse... Il faut espérer, et ne pas songer au lendemain, nous l'assurerons...

Son enchantement agissait plus fort et plus doux. La malade dit tout bas, avec un sourire rajeuni :

— Vous me guérissez, madame!...

L'enfant reparut, accompagnée de la concierge, que madame Gerfault attira dans le couloir.

— Vous trouverez des violettes et des mimosas dans la voiture... lanterne bleue... Allez chercher du poulet, du consommé, du pain... ah! des oranges, du raisin... une charge de bois... Vite! faites-vous aider. Voici de l'argent.

Elle rentra, jeta son manteau sur une chaise, et se mit à causer avec la mère et l'enfant. Peu à peu les âmes s'ouvrirent; une grâce plana sur l'abandon et le chagrin. Ce grand naturel qui était en Marie, la chaleur, la vivacité, la sincérité, transfigurèrent le taudis. Quelque chose des temps où l'homme sentira toute l'humanité protégeant sa personne envahit la misérable : elle reprit espoir ; son affreuse résignation dégela. Elle se blottit en quelque sorte dans cette élégance charmante, qui venait faire le miracle.

Et Marie, comme elle en avait eu si longtemps l'habitude avant son amour, s'oubliait à faire fleurir la joie dans la souffrance. Elle retrouvait son art si doux, — les petites paroles simples, d'une justesse pénétrante, jaillies de l'instinct le plus sûr, les beaux regards câlins ou émus, et ce sourire à qui personne encore n'avait résisté. Son gentil pouvoir lui était consolateur. Elle n'était plus abandonnée, parce qu'elle était venue aux abandonnées. Elle prenait sa force dans la faiblesse secourue, comme un mélancolique artiste dans l'œuvre née de sa fièvre...

La concierge revint bientôt suivie d'un charbonnier. Alors Marie s'empara des fleurs, les disposa à travers la chambrette, pendant que l'enfant allumait du feu, mettait le couvert. Une lumière vive égayant les pauvres meubles, acheva l'œuvre de charité. L'enfant, devenue joyeuse, avait les yeux pleins de sourires et de sensualité gourmande...

« Maintenant, elles seront mieux seules », pensa la jeune femme.

Et, tirant sa montre, d'une voix tendre :

— Il faut que je m'en aille... je reviendrai. Et pas de méchants soucis, madame!... je veillerai sur vous et la petite.

Elle laissa de l'argent, elle partit vite, comme elle était venue. La mère et l'enfant écoutaient s'affaiblir le joli friselis de ses jupes.

II

Marie demeura longtemps penchée sur son bras, sanglotante. La petite provision de courage prise au contact des pauvres gens n'avait pas duré. Sa nuit avait été dure, coupée d'éveils sinistres et de rêves pesants. Et elle se plaignait, au matin, mi-vêtue, les cheveux croulés en herbes farouches, inconsolable.

Quand elle se leva, pâle, les yeux battus, plus séduisante pour avoir pleuré, elle dit avec désespoir :

— Je ne veux pas mourir ainsi... Je veux...

Elle chercha quelque force dans la contemplation de sa beauté. Il n'en exista jamais de plus vivante. Son teint passait par les plus étonnantes métamorphoses. Diaphane ou d'une blancheur lactée, soudain couvert comme un ciel d'orage, puis lumineux, couleur de nacre, puis rose comme un très lointain crépuscule, et gris aussi, d'un gris voluptueux et charmant, d'une douceur touchante. Les yeux encore plus extraordinaires, emplis de tout l'éclat des océans, des fleuves et des ciels. Glauques ou couleur d'émeraude, ardoise ou améthyste, on y voyait les agitations de l'âme la plus mobile et la plus sensitive. Ils palpitaient comme des flots, ou, immobiles, regardaient fixement d'une façon étrange, lointaine et presque épouvantée. Cent lumières s'y mariaient, comme des étoiles parmi les nuées, et l'on souffrait de les voir, tellement ils figuraient de joies impossibles, d'aventures prodigieuses, de splendeurs fugitives.

— Je veux !... répéta-t-elle.

Elle se vit aux profondeurs de la glace. D'un geste agile elle rejeta la traîne de son peignoir, en un mouvement sauvage, puis tout son corps frémit de langueur élégante.

Mais ce qu'elle voulait, elle savait combien c'était difficile, et qu'il ne suffisait pas d'être belle, alors qu'on prétend choisir : elle connaissait l'isolement au sein de la multitude ! Arrêtée devant la glace, elle se méfia de son visage chagrin, qui peut-être lui portait malheur... Mais non ! sa volonté seule

la séparait des hommes; elle le voyait trop bien à leurs regards.

« Pourquoi? »

Elle savait mal si c'était pudeur, orgueil ou timidité. Elle eut le sentiment confus que nous ne sommes pas plus sûrs de nous-mêmes que des autres êtres — avec une peur excessive du lendemain, comme si elle allait mourir sans avoir réussi à se convertir elle-même au bonheur...

Ainsi s'attardait-elle, les yeux grands ouverts, dans un rêve vague, craintif, douloureux.

La portière s'agita, elle aperçut le visage de son mari. Qu'elle avait aimé ce brun visage, ces yeux conquérants, ce joli sourire clair, sans effort, même lorsqu'il était feint, ce corps un peu faible, mais prompt et gai!... Vivement dressée à son approche, elle l'accueillit sans douceur :

— Qu'est-ce tu veux? Je suis à ma toilette...

— Tu as défendu ta porte hier... dit-il : je suis inquiet.

Le charme triste de sa femme, la séduisante meurtrissure de son regard, l'enflammèrent du désir d'étreindre ce chagrin voluptueux :

— Marie! fit-il tout bas...

Et elle, encore si proche de leurs caresses, frémit, faiblissante. Mais elle eut trop le sentiment d'être la victime auprès du bourreau :

— Non!

— Sois bonne!

— Je souffre!

— Tu n'en souffriras pas davantage... Pardon! — fit-il avec le ton humble du désir.

— J'ai tant pardonné! Ma force est à bout. Ton incurie et ton égoïsme ont enfin tué notre amour.

— Je t'ai toujours aimée!

— Possible! Mais mieux valait m'épargner la honte et ne m'aimer point... Je ne te reproche pas tes trahisons, ni même de n'avoir pas su les cacher. Je t'accuse d'avoir agi avec bassesse, alors que je ne pouvais détourner la tête; je t'accuse d'avoir forcé tes maîtresses à se rire de moi. Le mensonge absolu était facile avec une femme incapable d'espionnage. Il fallait user de ce mensonge.

— Les choses finissent toujours par se découvrir. M'aurais-tu alors gardé ton amour?

— Non, mais je n'aurais pas cette horreur de ta personne.

— Je veux ton amour!

Elle dit, véhémente :

— Le voudras-tu, si je prends un amant?

Pâle et féroce, avec sa lèvre retroussée, ses yeux devenus obliques, ses petits poings tendus, il cria :

— Un amant!... Ah! si jamais...

Elle se mit à rire :

— Tu dois le savoir, pourtant, que je veux désormais être ton égale.

— Tu ne crois à rien! fit-il niaisement.

— Je ne crois qu'à la liberté individuelle. Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant ta trahison, ta première trahison, j'ai cru à l'amour qui lie deux êtres pour la vie. Et il m'eût été doux de rester à jamais ton esclave. Tu as bien su me faire comprendre que chacun doit être libre.

Il l'écoutait avec une inquiétude croissante. Il ne répondit pas directement :

— Tu as eu bien tort de tant souffrir! Je t'aime cent fois mieux que ces femmes...

— Oui, l'ancien marché barbare!... une tendresse de dupe et de victime. Je veux que la fidélité de l'homme réponde à celle de la femme!

— La nature...

Elle l'interrompit :

— Les femmes ne sont plus vos esclaves ; pourquoi leur réclameriez-vous une vertu que vous n'avez pas vous-mêmes? Elles sont aussi des êtres palpitants. Si vous ne voulez pas vous passer de maîtresses, elles ne se passeront pas d'amants. Pourquoi vieillirions-nous dans un mariage devenu affreux, arrêtées par des scrupules que vous raillez chez vous et chez les femmes des autres?

— La fierté d'être une honnête femme...

— Ce qui fait l'honnête femme fait l'honnête homme!

— Pourquoi t'es-tu mariée?

— J'avais dix-huit ans. Je t'aimais. J'ai cru t'aimer toujours. Maintenant...

Elle s'interrompit, émue au souvenir merveilleux de son passé. Et lui, troublé de jalousie par ces regards lointains, avec un accent de haine et de crainte :

— En aimes-tu un autre ?

— Cela ne te regarde pas... du moins, pas encore. Mes sentiments sont à moi seule, tant que je respecte ta *propriété !*

Le cœur de l'homme s'enflait, amer. Il ressentait toute la détresse d'une victime. Il épiait sa jolie compagne avec un désir vindicatif et une indignation bourgeoise, car il était de ceux qui trahissent, mais gardent un idéal du mariage. — Menteurs qui n'en veulent pas croire leur propre mensonge, égoïstes qui refusent la leçon de leur égoïsme. Il dit platement :

— Tu n'as pas de principes !

Elle éclata d'un rire triste ; puis, pensive :

— Je ne sais. Je suis misérable ; je voudrais être loyale et que les autres le fussent, quitte à souffrir autant de cette manière qu'autrement.

— L'impossible !... On ne peut faire un pas sans rencontrer le mensonge. Le plus sûr est, pour une femme, d'accomplir le devoir accepté.

— Le plus sûr est de mourir ! Pour vivre, un espoir est nécessaire...

— Il y a les enfants...

Des larmes emplirent les yeux de Marie :

— Le nôtre est mort !... Et le bonheur de l'enfant ne se fait pas avec le malheur de la mère. Il n'y a qu'à regarder autour de soi ! Les enfants des femmes adultères valent les autres...

Il s'écria d'une voix plaintive :

— Jamais je ne t'aurais crue si perverse !

L'accent la troubla. Elle s'inclinait, immobile, silencieuse, inquiète. Et lui, sentant son avantage, reprit avec supplication :

— Toi, si honnête et si fière, comment ces idées ont-elles pu te venir ?

— Par tes actes ! As-tu hésité devant ma tristesse ? M'as-tu ménagée ? As-tu ménagé tes amis les plus proches ? De quel droit me ferais-tu de la morale ? La liberté que je réclame, les

autres la pratiquent dans le mensonge; et moi, libre de préjugés, je n'ai pas eu le courage de prendre un amant.

— Ne te calomnie pas. C'est ta conscience...

— C'est mon orgueil! Personne encore ne m'a tentée...

Il la regarda dans les yeux. Un frisson d'espérance le traversa. Il repartit, bien bas :

— Si je voulais t'être fidèle?

— Trop tard! Tu m'as désappris de t'aimer... Et puis, ce n'est là qu'un leurre : tu es incapable de fidélité; le mensonge t'est aussi naturel que la vie!

— Marie, quand tu connaîtras mieux les hommes...

— Je te connais.

Il haussa les épaules, confondu et furieux, inerte entre les contradictions, comme un mobile entre des forces égales.

Elle eut quelque pitié vague, aussitôt évanouie, trop sûre que cet homme ne saurait qu'abuser de la pitié comme il avait abusé de l'amour. Et se levant, pleine d'ennui et de lassitude :

— Laisse-moi... Cette dispute est aussi vaine qu'humiliante.

Elle acheva sa toilette et fit effort pour lire des romans et des revues. Mais son chagrin brisait le sens des phrases. Et elle s'abandonna à elle-même. Elle eut encore envie de mourir. Elle se disait :

— Ma vie pouvait être belle. Il n'y fallait qu'un cœur loyal.

Elle ne se trompait point sur elle-même. Elle avait un instinct croyant, avec une intelligence sceptique, ce qui est un terrain admirable pour les grands désespoirs. Nul travail, nulle œuvre n'étaient capables de l'absorber. Car, outre un penchant à croire qu'il n'y a que trop d'ambitieuses en France, elle ne se reconnaissait aucun pouvoir de créer, même de toutes petites choses. Quant aux travaux ordinaires, ils lui répugnaient : une femme riche ne peut rien faire qui ne semble une concurrence presque méchante. Elle n'eût d'ailleurs pu s'y oublier ni, par suite, y trouver le repos.

Elle avait jadis aimé la lecture, mais elle n'y goûtait plus

de joie *vivante*. Les anciens sont capables seulement de charmer un artiste érudit. Les modernes sentent trop l'effort ou le commerce pour une âme affinée : les plus sincères ne savent que donner l'envie de mourir. Ainsi tout recours lui était refusé hors la vie : — l'amour, la lecture, la fréquentation du monde... Mais si peu à peu la fréquentation du monde lui était devenue un besoin, impérieux, continu, c'est une jouissance grise, à peine un dérivatif à l'ennui. Et elle désespérait de l'amour.

Elle se trouvait ainsi singulièrement désarmée. L'avenir ne lui offrait qu'une image rapide et cruelle : — la chute à la vieillesse ou à la mort.

Elle demeura presque tout le jour dans une sorte d'épouvante. Sa rêverie sans ordre était d'autant plus propice aux impressions vives. Car la multitude des pensées et des images tombait sur sa douleur, comme mille sources dans une terre approfondie. Elle revoyait ces pauvres choses auxquelles l'âme s'est attachée et qui flottent ainsi que des toiles d'araignées détruites. Non qu'elle en dédaignât aucune : elle savait, au contraire, qu'elles avaient été réellement exquises, — mais il était atroce de voir qu'aucune n'avait eu de suite, que toutes avaient péri, à peine touchées, et que ce serait ainsi, toujours...

Cependant, après une longue prostration, elle se leva pour revoir son seul viatique, — sa beauté. Elle la contemplait avec attendrissement, si fugitive, si fragile :

« C'est tout ce que j'ai! Le reste n'a point d'existence! Rien que cette pauvre chose, et chaque jour l'effacera!... Ah! un peu d'amour en échange! »

Mais elle sentait l'amour sans prix si elle devait *offrir;* elle sentait que ce serait n'avoir pas été aimée que de l'avoir été sans résistance :

— Qui prendra ma pauvre âme? murmura-t-elle.

Une figure monta en elle, bientôt plus précise : une silhouette de jeune homme, fine, timide, deux beaux yeux sincères. Ses joues rougirent. Elle s'abandonna au rêve, les seins gonflés d'un vœu charmant. Et le regret de ne vivre pour la joie de personne prenait une forme nette. Puis, un frisson, une

crainte rapide. L'amour lui parut sournois et redoutable. Elle ne put réussir à l'espérer. Mille obstacles la séparaient du jeune homme.

Ce fut un moment d'obscurité affreuse où elle regretta de n'avoir pas, comme les autres femmes, cru à l'amour en le trahissant, à la vertu en se complaisant dans le vice, à l'idéal en se traînant dans une sale réalité. Mais ne croire à rien, et avoir cependant un cœur fidèle, être douée d'un caractère naïf et d'un cerveau indifférent à toute morale, n'avoir d'autre ambition que de goûter la vie et ne pouvoir mentir, c'est ne posséder d'arme que contre soi-même.

« Je suis perdue! » se dit-elle.

Et une voix pourtant, tout au fond, offrait encore la richesse abandonnée :

« Qui prendra ma pauvre âme? »

III

C'était, chez des gens luxueux, intelligents et lourds, une table immense, ombragée de palmiers, semée d'îles fleuries. Des lumières électriques étaient dissimulées dans les feuillages; des bougies jetaient une lueur délicate sur une nappe étincelante. Parfois les fleurs, trop hautes, cachaient des convives.

Marie dînait entre Farniès, qui professait l'histoire, et Verteil, qui ne professait que l'amour. Farniès était laid de cette façon morose qui déplaît à toutes les femmes. Il ne leur faisait pas la cour; il leur parlait d'une voix agressive : il en avait peur. Verteil, joli homme élevé par une mère amoureuse, réunissait les talents qui magnétisent l'être féminin. Il avait eu tant de maîtresses, parmi les plus délicates et les plus fières, qu'il aurait dû être rassasié jusqu'au dégoût. Mais il se lassait d'autant moins de la femme qu'il passait plus vite de l'une à l'autre. Parfaitement féroce, il tuait les âmes comme un chasseur tire sur la bête inoffensive.

Marie se pencha vers Farniès pour demander :

— Vos duchesses de la Ligue étaient-elles vraiment mieux habillées que mademoiselle Chesneux ou madame Barge?

Farniès, considérant les dames dont elle parlait, répondit :

— Non. Dans aucun temps il n'exista un luxe plus joli que celui de nos contemporaines, plus de soins du corps, visibles à cent détails, une plus sûre élégance. Les parfums sont irréprochables, comme la nourriture. La beauté est mise en valeur avec une délicatesse infinie et jamais les robes n'ont eu plus de variété, d'éclat et de nuances.

Marie se tourna, surprise de la vivacité de l'historien. Elle vit une face froide, presque dure, une bouche contractée, et pensa qu'il venait de lui resservir quelque phrase de conférence.

Alors, son autre voisin, d'une voix légère, enveloppante, tout habituée à une discipline de caresse :

— Monsieur Farniès a raison... et cela devrait ravir tous ces hommes... mais ils sont glacés.

— Non ! reprit sèchement Farniès. Ils ne sont que las, ou ennuyés, infirmes, sourds, préoccupés, chagrins. Et l'abstention du vin empêche une petite griserie nécessaire... Les médecins deviennent trop puissants.

— C'est que nous sommes des malades.

— C'est qu'on n'a pas remplacé le prêtre... La médecine eut la même puissance au déclin de Rome, quand les cultes s'embrouillèrent. Pline rapporte que le médecin Charmis réclama deux cent mille sesterces pour soigner un malade. Claude put confisquer dix millions de sesterces au charlatan Alconte, qui refit en peu de temps cette fortune. Nos Charcot sont des enfants.

— Enfin, quelle que soit la raison, l'amour s'en va ! dit Verteil.

Farniès se mit à rire :

— Lequel ?

— Le goût de la femme, simplement.

— Mais jamais pareille contagion n'exista dans les sociétés antérieures ! Le goût de la femme a perverti jusqu'aux dernières bourgades. C'est la déchéance de la race, le ferment de perdition, la source de toute infamie, de toute lâcheté... L'amour ne vaut que par une âpre pudeur, même hypocrite, et par des fidélités ardentes. Et la France l'a mis à l'étal public. L'histoire de femmes est presque la seule anecdote

qui s'entende au cabaret comme au cercle, à l'atelier comme au salon... L'amour léger fait exécrable notre littérature, comme l'anecdote galante rend basses nos réunions d'hommes. J'admire ces gens du Nord qui peuvent, durant des heures, — fût-ce platement — converser sans qu'il soit question de cette turpitude.

— Ah! vous avez raison! fit Marie.

Il sourit à peine, dédaigneux. Mais un convive s'écriait :

— Je ne crois pas! La France a toujours été amoureuse et cocardière. C'est sa façon de vivre. Ainsi étaient les hommes de la Grande Armée... et cela ne les empêchait pas d'enfoncer les bataillons!

— Amoureuse, oui! reprit Farniès. Mais par élans vifs, suivis d'insouciance. Aujourd'hui, elle ne pense qu'à cela, et au repos... Il faudrait enseigner aux générations nouvelles à *aimer* et à ne pas *faire l'amour*. Ainsi ce pays reprendrait sa force... Et les hommes rougiraient de se faire des confidences galantes. Même fugitive, toute aventure avec la femme est sainte : elle ne doit pas être profanée par de sales bavardages...

Il se tut, il mangea avec une sorte de fureur. Marie s'intéressait à son visage disgracié, comme à la souffrance d'un malade. On approchait du dessert; les voix devinrent plus bruyantes. L'esprit et la niaiserie circulaient avec les grands vins; des hommes subtils ouvraient un peu de leur âme aux caillettes. Et l'on entendait la voix puissante du maître de la maison tonner contre l'impôt sur le revenu. Il le réprouvait avec amertume, non pour lui-même, mais pour les pauvres, qui devaient en pâtir plus que les autres.

— Nul impôt n'atteint la richesse, déclarait-il. Elle est, de sa nature, insaisissable. Elle a cent manières d'échapper. Elle est poltronne; elle se cache, elle se fait petite... Menacée, elle exagère le péril, elle cesse d'être libérale et entreprenante, et c'est le pauvre, en fin de compte, qui est le dindon de la farce!... Le bon impôt est celui qu'on n'aperçoit point.

Il ne se trouva personne pour le contredire, et cette approbation le réduisit enfin au silence. On entendit alors la voix de *l'essayist* Pasquale qui racontait l'histoire d'un financier. Cet homme étonnant avait, dans sa jeunesse, mis en actions

une mine de platine qui n'existait pas. Nanti de fonds par des imbéciles, il avait été lui-même à la découverte, il avait trouvé sa mine, par hasard, dans les monts Ourals.

— Ce financier parti escroc est revenu le plus honnête de tous les hommes d'affaires, — acheva Pasquale. — D'où je conclus que la loi Bérenger est insuffisante : il y a des crimes qui devraient être récompensés... Et l'escroquerie, surtout quand elle est bien conduite, mérite nos égards...

— Elle les a ! riposta Farniès. L'escroquerie punissable est celle qui ne se conforme pas au code. Cela est juste. Il est bien malhabile, celui qui ne sait pas tromper son prochain avec l'approbation du législateur. La société lui doit son blâme, car la civilisation consiste moins à développer la vertu qu'à faire obstacle au vice... Il convient que la loi soit aussi dure à ceux qui ne savent pas la franchir, qu'indulgente à ceux qui le peuvent.

Il parlait d'une voix sifflante. Et, comme une jeune femme l'interrompait avec indignation, il ajouta :

— En faisant ainsi, la société remplit tout son vrai rôle. La vertu ne lui demande rien. Il serait indigne qu'un honnête homme désirât l'approbation des coquins dont la multitude est faite. Il demandera seulement qu'on souffre qu'il accomplisse son œuvre, et qu'on daigne lui permettre d'être dupe.

— Hé ! ricana Pasquale, ce sera un coquin plus perfectionné que les autres : c'est gâter la vie de tous les humains que de faire profession de dupe... Et je confierais cette tête vertueuse au tranche-lard de Deibler...

Le maître de la maison écoutait cette causerie avec impatience. Il l'interrompit, et annonça de sa voix retentissante qu'il destinait, par testament, un prix à la vertu. L'approbation générale le réduisit de nouveau à se taire. Les paroles s'éparpillaient. On entendit de vagues anecdotes. La voix d'un membre de l'Institut sortit d'une immense barbe blanche :

— C'est arrivé l'année dernière. Je m'en souviens très nettement... Je m'en souviens comme si c'était d'il y a cinquante ans !

Et un banquier, parlant de l'avarice particulière du baron Stolz :

— Il n'a pas de chance ! Il mériterait une réputation de générosité parfaite s'il pouvait se décrasser des lésines. Personne ne trousse plus galamment un chèque pour un oui ou pour un non. Mais l'art de se séparer convenablement d'un louis, ou même d'une pièce de cent sous, lui est étranger. Il a le métal inextirpable. Il ruse pour un cigare, pour une consommation, pour un pourboire. Au théâtre, il donne quatre sous à l'ouvreuse. Comme sa femme ne peut supporter l'odeur, même affaiblie, du tabac, il n'a de fumoir que dans son appartement particulier ; après le dîner, il chuchote : « Nous irons fumer chez moi tout à l'heure... » Puis, il fait l'homme distrait, il muse, et soudain file à l'anglaise pour savourer tout seul un cigare qui doit lui paraître délicieux comme une fraude en douane à une femme riche.

— En Égypte, — dit le boursier Derval, — il lançait un chemin de fer avec Jacobi. Presque tous les jours, durant trois mois, il empruntait une livre sterling à Jacobi pour argent de poche. Jamais il n'a rendu une pièce, et il avait un air gêné de débiteur dont l'autre profitait pour se rembourser, au centuple, en concessions.

— Je m'explique cela très bien, dit Pasquale. Ce n'est pas de l'avarice. L'homme prodigieusement riche doit vouloir que la menue monnaie ne perde pas sa valeur intrinsèque, la valeur qu'elle a pour le pauvre diable. C'est la démonstration la plus concluante de sa force, cette preuve immédiate sans laquelle le sentiment précis du pouvoir nous échappe. Cette preuve faite, le plaisir sera plus vif d'avoir la signature généreuse.

Marie, inattentive, regardait, à travers des touffes de roses, le visage d'un jeune homme, — Henri Royère. — Elle aimait ce visage intelligent et timide, délicieusement prompt à se troubler et à rougir. Et tout l'être, silencieux d'habitude, causeur sobre parfois, lui plaisait. Elle ne rencontrait pas sans tressaillir son regard clair ; il était le seul qui occupait agréablement son imagination.

La voix de Verteil la réveilla :

— Je vous vois, disait-il, dans l'allée d'un château, sous les grands ormes... c'est en Bretagne. Avec vos flots de cheveux sombres et vos yeux d'eau verte, vous avez le mystère

des femmes celtiques. Vous êtes seulement plus grande, plus souple et plus vive...

— Je ne me sens pas bretonne, dit-elle. J'ai peu de mysticisme...

Et elle continuait de regarder Henri Royère.

Cependant le maître de la maison employait sa grande voix à réclamer la mort de l'anarchiste Luccheni. Il exigeait que les puissances s'unissent pour le réclamer au petit canton de Genève. Et il déplorait que notre temps fût plus barbare que celui des guerres religieuses.

— C'est le contraire qui m'apparaît, dit Farniès. Les attentats anarchistes démontrent à l'évidence combien nos mœurs sont devenues *réellement* douces. S'il avait existé de la dynamite au temps des réformes religieuses, — christianisme primitif, arianisme, luthérianisme, — ne doutez pas que c'est par myriades qu'on eût enregistré les morts. La secte vaincue ou nouvelle n'aurait pas laissé un jour de trêve à la majorité. On ne saurait rien rêver de plus anodin que les actes de Vaillant ou d'Henry, rien de plus hésitant non plus. Je ne parle même pas des fumisteries de Ravachol. Seule l'affaire du café Véry a été bien faite, et c'est parce qu'un autre mobile que l'anarchie — la vengeance individuelle, la vendetta — était en jeu. Je ne saurais dire, étant données les souffrances des prolétaires et surtout de l'immense tribu des déclassés, gent beaucoup plus sensible que les hommes d'autrefois, je ne saurais dire à quel point je suis touché de la douceur d'une époque qui n'a produit que quelques Henry, Vaillant, Ravachol, en vingt-cinq ans, et à peine déterminé trois ou quatre morts...

— Mais attendez la fin! s'écria le maître de la maison. C'est des faubourgs entiers qui sauteront...

— Pas avec les anarchistes, j'en réponds bien. Vous verrez que la répression sera efficace.

—Monsieur Farniès abuse du paradoxe, — fit mélancoliquement le membre de l'Institut. — Mais il n'a point tort, après tout : le péril n'est pas du côté anarchiste. Du moins, le grand péril. Si la bourgeoisie ne prend pas des résolutions viriles, si nous ne créons une digue compacte, unie, homogène, c'est la caserne collectiviste qui nous attend.

— Fatalement! dit Farniès. Et ce ne sera, somme toute, qu'une suite logique de l'évolution contemporaine. En instituant le service universel, l'Allemagne, noyau central du socialisme collectiviste, sema le germe. En adoptant le système germanique, l'Europe lui donna une force contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Ainsi, la monarchie soldatesque et la bourgeoisie créèrent l'organe fondamental du communisme. Et le groupe compact, homogène, que vous nous proposez, serait sans doute, inconsciemment, favorable à ceux que vous prétendez combattre.

Cette conclusion irrita les plus pacifiques :

— Le cou au boucher! répliqua vivement l'hôte. Le fatalisme est le signe même de la défaite. Il faut lutter.

— Luttez... mais avec vos armes. Ne rêvez pas des groupements. Gardez votre politique, qui est la temporisation, fiez-vous aux actions individuelles. Maniez le journal, faites les concessions utiles, dissimulez vos sentiments conservateurs, niez énergiquement les classes, affirmez la « liberté, égalité, fraternité » inscrite aux façades des monuments. Votre espérance est dans les groupements hétérogènes, dans les instincts bourgeois, dans les révolutionnaires parvenus. La discipline est votre ennemie. Vous êtes forcément des tirailleurs, sûrs de votre union occulte, car vous possédez la puissance impersonnelle, anonyme, à laquelle les mots d'ordre, nécessaires aux féodalités, aux monarchies, aux mandarinats, au collectivisme, sont inutiles.

— Du moins cela nous sauvera-t-il?

— Non. Une société ne se sauve jamais : elle gagne du temps. Vous retarderez les autres. D'ailleurs, cela même ne vous servira de rien, à vous ni à la génération que vous voyez grandir. La fortune des riches sera dissipée par leurs héritiers, et non par les socialistes : notre bourgeoisie, en somme, lutte pour la postérité des prolétaires, pour ceux qui seront les riches de demain. Les vrais intéressés sont ainsi les auvergnats du coin, marchands de marrons ou de ferraille; d'autre part les artisans condamnés à faire de la graine d'artisans. Et vos efforts pour assurer l'avenir sont dérisoires; travaillez pour le présent... Quant aux anarchistes, abstraction faite des attentats, comptez qu'ils sont vos amis.

— Vous prédisez la mort !

— Non pour vous ni pour vos fils. Encore un coup, votre postérité sera ruinée avant l'avènement du socialisme : dès lors, que vous importe ?

Lizol, du Collège de France, dressa son visage de moine voyageur, à qui l'ascétisme n'a donné qu'un air plus subtil :

— Je ne crois pas à la caserne sociale. La hiérarchie par amour et par consentement, par influence des forts et adhésion des faibles, régira l'homme de demain. Elle succède à la hiérarchie par violence d'hier, à la hiérarchie par richesse d'aujourd'hui. Le socialisme collectiviste n'est qu'un retour barbare, une suppression d'organes : le pain est trop cher, au prix de l'esclavage communiste. Au reste, les réformes sociales suivent les doctrines philosophiques, et le collectivisme est l'antithèse de la philosophie dernière...

— Assurément, elles suivent ! dit Farniès. Avec de longs retards. La philosophie collectiviste succède aux Droits de l'homme : les masses s'y jetteront d'abord. Est-ce un recul ? Non, nulle marche générale n'est en ligne droite. Ce que nous subissons trois ans à la caserne, une société peut bien le subir pendant un demi-siècle. Au sortir de cette discipline, la liberté sera un délice incomparable, et par là, peut-être, le collectivisme aura été un bienfait.

On se levait de table. Et Marie, conduite par Farniès, dit :

— Vous avez trop âprement annoncé le collectivisme pour n'être pas anarchiste ?

— Je le suis, dit Farniès... Et tout homme peut l'être avec d'autant plus de liberté qu'il est assuré de ne commettre aucun délit. Car l'anarchie, à bien lire les définitions des pauvres gens qui croient pouvoir la professer autrement qu'en rêve, n'est que la prophétie du triomphe moral... Et l'on peut être anarchiste tout en livrant Henry au bourreau : ce jeune homme, comme Vaillant ou Luccheni, est un type rétrograde, un seigneur féodal.

Au salon, Marie tomba dans une sorte de tristesse. Elle n'écoutait pas les vagues propos des femmes et des quelques hommes qui n'avaient point fui au fumoir. Elle s'abandonnait, lasse, pleine du goût de la mort.

Une impression désagréable la réveilla. Elle eut le sen-

timent d'une présence particulière, et, se tournant, elle s'aperçut que Verteil était tout près d'elle, Il avait glissé sa chaise vers la sienne ; il se trouvait un peu en arrière, penché, à l'épaule gauche de Marie. Elle sentit un regard appuyé sur elle, qui se déplaçait doucement le long du cou et de la nuque. C'était comme le passage d'une goutte d'eau, tantôt froide, tantôt tiède, mais avec quelque chose d'impérieux, d'électrique, d'attractif, qui donnait un léger vertige, faisait se roidir les muscles. Choquée de cette impression, elle pouvait d'autant moins s'y soustraire qu'elle le voulait davantage, et n'y échappait que lorsqu'elle oubliait d'y résister.

Elle se dit : « Est-ce mon imagination qui lui donne ce pouvoir ou l'a-t-il réellement ? »

Elle lui jeta un coup d'œil oblique, et elle vit qu'il la contemplait avec persistance, d'une manière autoritaire, presque dure. Dès qu'il rencontra la prunelle de la jeune femme, il prit un air de câlinerie. Elle se sentit violemment irritée contre lui et contre elle-même,

Elle fut soulagée en voyant Henri Royère revenir du fumoir. Il s'assit à trois pas d'elle, plongé dans une mélancolie qu'elle trouvait exquise. Et elle se figurait une sorte de jeu, entre Verteil et lui, dont elle était la mise. Henri, avec toutes les chances, n'avait aucun art, tandis que Verteil profiterait sûrement de la première faiblesse. L'idée la révolta : non seulement elle détesta Verteil, mais elle lui souhaita des malheurs véritables. Puis, il lui parut étrange qu'elle pût le craindre. Elle le regarda avec une attention profonde, comme on regarderait, en cage, un fauve qu'on serait sûr de voir s'échapper un jour. Il était à l'aise dans son vêtement, tel un léopard dans sa peau, désiré, redouté par les femmes, chasseur agile, heureux, patient, tout à son art. Cette contemplation agita Marie d'une colère généreuse, d'une pitié vive pour celles qui n'étaient pas de simples machinettes à adultère. Et, songeant qu'elle aimerait mieux se donner à n'importe lequel des autres hommes, fût-ce par charité pure, elle chercha du regard, tendrement, Henri.

Elle l'appela :

— Venez donc me dire, monsieur Royère, à quelles tristes choses vous pensez...

Il s'approcha, ému; sa timidité rejaillit sur Marie.

— Je ne pense pas, dit-il. Je vois des choses rapides dans de la fumée...

Et il demeura court.

Il aurait fallu mieux que l'encourager pour lui donner de l'assurance. Elle reprit :

— Ne penser à rien, n'est-ce pas penser à trop de choses? On laisse aller le cerveau au hasard...

— C'est vrai! fit-il avec chaleur.

Un peu de moiteur perla sur sa tempe, et qui seyait à sa peau fraîche. Elle l'entraîna, gentiment, dans quelques menus bavardages où il reprenait de l'aplomb; mais c'était le genre d'aplomb où les timides se rejettent pour fuir le supplice de leur trouble. S'ils en prennent l'habitude, ils peuvent fort bien devenir en quelque sorte insaisissables, être à tout jamais perdus pour la femme qui ne veut ou ne peut forcer leur aveu. Marie avait l'instinct de ce péril. Elle s'impatienta, elle désira bientôt interrompre la causerie. Son œil sourit à Pasquale, qui rôdait autour d'elle avec la mine friande d'un cannibale. Plus laid que Sainte-Beuve, maigre, pelliculeux, les yeux saignants, sa lèvre produisait un feutre jaune où s'enchevêtraient les poils du nez. Il était affreusement mal rasé, tatoué de petites coupures, de boutons, avec un front comme une planche, où resterait de la sciure, un menton si vaste et si lourd qu'il le laissait souvent retomber pour donner du repos à sa mâchoire.

Cette atroce physionomie pétillait, non d'esprit, mais d'intelligence méchante. Par crainte d'abord, par lassitude ensuite, on lui permettait, au moins devant les femmes mariées et les vieilles filles, des propos cyniques et des traits violents. Il n'effrayait pas Marie; il l'amusait plutôt. Il vint, et Henri, qu'il incommodait, s'éloigna d'une conversation qui lui aurait été profitable.

— Vous avez votre figure des mauvais soirs! fit la jeune femme tandis que Pasquale approchait sa chaise.

— Je n'ai jamais été aussi irrité de ma laideur; je n'ai jamais souhaité aussi vivement, aussi cruellement, que ces jolis garçons, comme celui qui était là, eussent des lupus sur le nez ou des taies sur l'œil.

Il parlait avec une amertume peu habituelle, même chez lui, et, comme Marie souriait vaguement :

— Ne souriez pas, dit-il. C'est parce que la sotte nature a créé d'exécrables beautés comme la vôtre que je suis gâté jusqu'au fond du cœur... Aucun homme n'est mieux fait pour subir la dangereuse douceur de vos pareilles. Mais la beauté est le plus sinistre des pouvoirs, et ce qu'on peut attendre d'un puissant ou d'un riche, on ne saurait l'espérer d'une jolie femme : elles n'ont que des pitiés vaines.

Il n'essayait pas ce soir de parer sa thèse ; il parlait avec un ton sauvage qui déconcertait Marie. Elle dit :

— Leur pitié détruirait toute l'économie de l'amour, et sans doute sa valeur.

— On ne leur demande pas que ce soit la règle !... Supposez que vous ayez un seul moment, une seule fois pitié de moi : cela troublerait-il votre vie ?

Il la gênait de son horrible regard rouge ; pour nul homme, croyait-elle, sauf Verteil, elle n'était moins encline à la charité.

Elle dit :

— Vous êtes trop cruel : vous décourageriez la pitié.

— C'est ma laideur qui est cruelle ; elle se venge !... Contre vous toutes qui m'avez jeté au désespoir j'ai une haine inextinguible. Celle qui aura pitié de moi rachètera mon âme... Pourquoi ne serait-ce pas vous ?

Elle eut un singulier frisson, à l'idée triste et douce du sacrifice, qui lui fit confusément pressentir qu'elle pourrait bien un jour faire à la laideur l'aumône de sa beauté. Mais cela n'était point pour les temps prochains, et sûrement elle serait toujours impitoyable pour ce Pasquale, dont la hideur semblait le produit de sa méchanceté, plutôt que sa méchanceté le produit de sa hideur.

Il devina à peu près les pensées de Marie, et il sourit aigrement :

— Je voudrais être sorcier... je couvrirais de rides et de verrues ce joli visage.

— Votre âme a parlé ! Sa férocité est native : vous préféreriez la vengeance à la séduction. Toute charité serait perdue.

Elle parlait avec rudesse, et c'est lui qui fléchit.

— Ma férocité est un excès de justice ! dit-il.

— L'excès de justice peut être la pire des injustices !

Il laissa retomber sa lourde mâchoire et demeura pensif. Puis il dit, en fureur :

— Cela vous est facile de réprouver la vengeance... Que savez-vous de ceux-là dont chaque ardeur d'amour et chaque tendresse furent glacées ? Quand j'arrête mon regard sur la beauté, c'est comme si l'on me crevait l'œil.

Elle se leva. Il reprit, à voix basse :

— Ah ! si un jour, il vous venait une souffrance assez forte pour comprendre toutes les peines, donnez-moi une heure : j'aurai vécu !

Comme elle se retirait, troublée de dégoût et de quelque pitié, elle fut saisie par la marquise de Vallergues. On ne pouvait imaginer créature mieux faite pour le monde aristocratique que cette grande jeune femme, par le charme de l'insolence et l'orgueil des contours : aussi bien, née dans la petite industrie, avait-elle été remise à son rang par un destin qui ne pouvait en quelque sorte lui manquer. Elle se jeta vers Marie avec une amitié joyeuse, où éclatait son admirable aptitude au bonheur et à la tyrannie.

— Ma petite chère, je ne vous ai pas eue encore... donnez-moi deux minutes le plaisir de vous voir !

Elle regardait madame Gerfault avec passion. Mais on sentait qu'elle distribuait au hasard ses jolis sourires, et que, à des nuances près, chacun avait droit à son ardente politesse. Son coup d'œil, le plus rapide de Paris, vit le trouble de Marie et Pasquale qui la suivait du regard :

— Ah bien ! dit-elle, il vous a décoché enfin sa flèche... Il y a mis le temps !

— Comment ? fit madame Gerfault.

— Vous ne savez pas, petite innocente ? Mais il y passe sa vie, et pas une encore qui ait répondu !... Pourtant, ça doit être curieux : si j'avais des caprices, il me semble que je voudrais connaître le goût de cette pomme pourrie.

— Et moi qui le prenais presque en pitié !...

— Mais il n'en est que plus pitoyable ! On laisserait à moins tomber sa mâchoire...

Elles s'assirent ; elles se trouvèrent prises dans une discussion sur le féminisme. L'historien Farniès tenait la parole :

— Je suis féministe, si vous voulez, disait-il. Mais je tiens que le féminisme n'a aucunement besoin que nous l'aidions. Son règne s'établira de lui-même. Rien n'empêchera la femme de gagner la partie. Elle est tellement plus forte que nous ! A part la pensée créatrice, qui ne vaut que de peuple contre peuple, — mais qu'est-ce qu'un être peut apporter de pire pour lutter contre ses propres concitoyens ? — la femme a tous les avantages. Plus âpre à défendre ses intérêts, plus assimilatrice, plus indifférente à changer d'idée ou d'opinion, de toutes façons elle nous domine. La maternité seule l'a domptée, et aussi les guerres primitives où le muscle avait son éloquence. Mais, soit par le malthusisme, soit par le « jeune-fillisme », qui débute en Amérique, la maternité est destinée à être, non pas éteinte, mais raréfiée. Un ou deux enfants dans une vie ne gêneront pas sensiblement la combattante, surtout avec les progrès de l'obstétrique et des nourriceries... Quant au muscle, son rôle est fini. La résistance nerveuse a une autre importance : l'homme n'y est qu'un enfant auprès de sa gracieuse compagne, dont les faiblesses sont des simagrées. La femme supporte tout, traverse tout. Outre qu'elle n'a, comme disait un écrivain du XVIIIe siècle, « ni goût ni dégoût », la douleur lui est un jeu, la privation une risée, et l'excès un dépuratif. Jetez cent femmes et cent hommes nus dans une nuit d'hiver, par dix degrés au-dessous de zéro, et soyez sûr qu'au matin il restera bien une quinzaine de femmes, mais que tous les hommes seront morts.

— C'est de la résistance animale, — fit le membre de l'Institut, — mais la femme n'y apportera ni génie, ni faculté d'organisation supérieure...

— Elle n'empêchera pas l'homme, dit un sociologue, de mettre son génie en œuvre, pas plus que, dans la société contemporaine, on n'empêche les esprits originaux de produire des œuvres qui sont leur joie et leur torture, et qui, négligées d'abord, deviennent plus tard la proie des vulgarisateurs et la pâture des multitudes.

— L'homme n'en sera pas plus malheureux, reprit Farniès. La femme victorieuse aura détruit l'affreuse responsabilité du père ou de l'amant, où se débattent nos contemporains,

les horreurs de la famille et de la demi-famille... Et cette femme majeure, triomphante, il sera autrement délicieux de conquérir son amour que celui des mineures actuelles !

— Pourquoi une lutte quelconque ? fit doucement Marie. La femme ne doit ni ne saurait vaincre, — pas plus qu'elle ne doit être vaincue. Nous ne pouvons haïr l'homme, notre éternelle création, — car l'histoire véridique fait venir Adam d'Ève, et non Ève d'Adam... A libérer la femme, c'est l'homme qui sera le plus heureux. La femme ne saurait s'élever sans que l'homme s'élève. Allez, nous serons toujours vos mères, et vos mères ne sauraient être vos ennemies.

— Voire ! répliqua Pasquale. Vous négligez le « jeune-fillisme », dont on parlait tout à l'heure. Cette phase nouvelle de l'histoire humaine est aussi visible que la découverte prochaine de l'aviation. Les femmes, sans doute, aimeront encore l'homme ; mais les êtres indécis, ces Américaines aux jolis visages garçonniers, sans hanches presque, à la démarche virile, celles-là emploieront leurs forces à combattre l'homme et même à réduire (la science en donnera le moyen), le nombre des garçons et à augmenter celui des filles.

— Tant mieux ! s'écria Farniès, la pullulation des mâles est la misère de l'existence.

— Hosannah ! — fit un jeune chroniqueur, avec une vivacité sensuelle, — pour ce paradis lointain peuplé de femmes !... Quelle mélancolie de n'en être point !

— Elles seront à peine femmes, ricana Pasquale. Les mères seront choisies, comme dans les ruches d'abeilles... Les filles sans hanches seront mille contre une, et les autres, timides personnes à la marche mal sûre et gardant la forme de nos jolies amphores d'amour, seront élevées dans une douce niaiserie ; leur rareté fera le supplice des hommes !

— Je vous trouve timide, reprit le membre de l'Institut. Pourquoi le savoir, qui réglera la proportion des naissances, ne créerait-il pas tout juste les hommes intelligents nécessaires à la société, indifférents à la bagatelle et, tout juste aussi, les simples hommes destinés... à la floraison ?

— Éloignez de moi ce calice d'amertume ! s'écria le jeune chroniqueur. Périsse l'intelligence, si elle ne doit pas nous rendre plus précieux le charme de la femme...

— Eh ! fit Lizol, remarquez combien ces Américaines sans hanches peuvent néanmoins être exquises : elles ne perdront rien, sans doute, pour devenir encore un peu plus garçonnières ; et, d'ailleurs, le goût se modifiera... Ce seront des amours angéliques. C'est tout naturellement que les hommes supérieurs laisseront les petites amphores à hanches aux hommes simples...

— L'idée en est odieuse, reprit le chroniqueur. La femme de plus en plus femme est le seul éden qu'un vrai homme puisse concevoir.

En ce moment la marquise de Vallergues, qui avait écouté sans comprendre, se sauva, gracieuse et leste :

— Il n'y a pas de créature plus inutile ! — dit Pasquale, qui la suivait du regard. — Elle brille pour le néant : le marquis de Vallergues vaut tout au plus les gardiens de square des sultans...

Verteil, que madame de Vallergues avait refusé, eut un sourire d'approbation. Mais Lizol protesta :

— C'est une œuvre d'art. Elle vit pour tous au lieu de vivre pour quelques-uns. Ce n'est plus une femme, mais un symbole... Et je ne conçois point, Pasquale, que vous ne sentiez pas en elle la sœur des déesses et des reines fabuleuses qui sont modelées par le sculpteur et le peintre. Il faut, pour la désirer, être naïf comme un sauvage ou frappé d'érotomanie.

En ce moment, madame Gerfault se dirigea vers son mari, qui venait de se lever à l'autre extrémité du salon.

— Voilà la femme véritable, reprit Lizol. Il n'y a pas, me semble-t-il, si elle le voulait, un seul homme qui ne tombât amoureux d'elle jusqu'au délire. Elle est fière et fidèle, autant que cette statue de Vallergues... mais sa fidélité tient à des causes plus nobles.

Trois hommes emportaient l'image de Marie, dans la nuit : Henri Royère, Verteil et Farniès.

Henri hésitait entre l'espérance et la mélancolie. Il s'essayait à retrouver les gestes et les mots de madame Gerfault pour leur faire dire ce qu'il désirait. Mais il ne pouvait chasser l'insupportable obsession de sa maladresse. Avec l'orgueil

des timides, le plus vindicatif des orgueils, il s'irritait contre lui-même et contre la jeune femme. Puis l'image reparaissait, embaumée par l'odeur humide des arbres. Il bouillait d'amour ; ses sentiments se coloraient comme la fleur nouvelle, mais épicés de scepticisme et d'ironie, à la bonne dose des jeunes hommes de son époque, — le tout aimable comme son visage, son teint frais, sa bouche saine — leste comme ses membres, ardent comme son cœur... Par sursauts, une souffrance mêlée de crainte méfiante, vite combattue par le sentiment de plaire.

Verteil n'était pas moins préoccupé de madame Gerfault. Il ne retrouvait point d'image plus charmante dans sa vie charmante. Et il ne désespérait pas de vaincre. D'un sourire à la glace du coupé, il s'encourageait à la poursuite, plein de foi en lui-même, de force souple et d'ingénieuse élégance. Jamais il n'avait mieux compris qu'il était un petit monde raffiné, une petite synthèse de tout ce qu'il y avait, dans Paris, de jolis êtres, de gestes gracieux, d'hygiène du corps, de voluptés parfaites et d'aimable artifice. A lui, sans effort, ces incomparables bestioles féminines qui se jouent des Stendhal et des Bonaparte. Il devinait pourtant que cette Marie Gerfault, la plus désirable, le méprisait. Le jeu serait plus passionnant, après l'avoir conquise, de la désespérer comme les autres. Non qu'il fût cruel par nature ; mais l'amour appelle les tourments comme la faim appelle la proie.

Verteil, toutefois, n'était pas sans inquiétude. Cette femme avait le mouvement imprévu : il faudrait prodiguer l'effort, jouer sans martingale. Mais il se rassurait, en pensant qu'elle-même conduirait la partie et voudrait, un jour, la perdre. La patience, l'attention, la vitesse à profiter du moment, c'est tout ce qu'il faut : il était sûr de lui-même... Il tressaillit en songeant à Henri Royère. Il savait qu'on le préférait. Mais sa suffisance de triomphateur lui fit croire impossible l'accord entre la fierté de madame Gerfault et la timidité du jeune homme.

— Je gagnerai, fit-il. Du moins ai-je cent chances contre une !

Et il ne lui convint plus d'avoir de l'ennui... Il reprit, par caractère et par raison, la sérénité qu'il avait au départ

— sérénité de chasseur qui tire d'autant mieux qu'il ne craint pas de manquer la bête.

Il descendit de voiture et, sur la grande chaussée claire où la pluie avait fait cent miroirs, il se sentit mieux encore vainqueur de la chose humaine la plus coûteuse, la plus rare, que la société eût créée.

Farniès suivait à pied les avenues. Et, près de l'Arc de Triomphe, il vit un groupe de filles, qui s'agitaient, inquiètes. L'une, l'autre se détachait par instants, allait jusque vers l'avenue Friedland. Farniès devina qu'on avait dû faire une « râfle » dans l'arrondissement voisin, — que celles-ci avaient fui sur une terre provisoirement neutre. Leurs allures fiévreuses, leurs yeux, leurs visages plus mobiles, leur groupement de biches poursuivies sous les arbres, les robes légères qui remuaient dans l'air odorant d'après pluie, faisaient un petit tableau orageux, vif et singulier. L'une, piaffante, peau claire, une grande crinière noire qui avait perdu des épingles et semblait prête à se défaire, attira le regard de l'historien. Elle devina sa faiblesse et vint le saisir avec autorité. Il céda d'abord, muet et soumis, encore que le seul contact eût rompu le charme. Mais bientôt, se dégageant, il continua son chemin.

Son âme fut alors vraiment triste jusqu'à la mort ; la terre humide sentit le tombeau. Il était toujours plus occupé de Marie. A cette image, son cœur s'emplit du désir de toutes les choses exquises auxquelles il n'avait point goûté. Elle fut l'emblème de ses vœux abolis. Et il retrouvait toute l'angoisse de sa vie, avec le souvenir de fugitives ivresses d'âme, de grandes espérances sans lendemain...

« Et voilà ! se dit-il. Elle trompera son mari. Elle sera à ce Verteil qui est le déshonneur de l'amour ! »

Ces mots eurent un goût affreux ; ils l'étouffèrent. Il s'arrêta devant l'obélisque ; il chercha cette consolation que les victimes cherchent dans l'évocation de vies brillantes et depuis longtemps évanouies. Mais sa courte palpitation de vermisseau, sur les eaux du temps, ne lui parut pas moins douloureuse... Il vit Verteil qui s'avançait pour prendre Marie, et il répéta, stupide de mélancolie :

— Il a mon âge... il n'est rien... il n'aime pas..., et il l'aura... et ce qui me ferait oublier la mort, lui sera un jeu !

IV

C'était un jour de printemps, fiévreux, hâtif, un de ces jours où il semble qu'on voit s'épaissir en quelques heures les ramures. Les jardins sont encore tout frileux, et l'ardeur de mars, coupée d'un vent frais, où les fumées se renversent, gonfle des bourgeons qui ne sont pas verts encore, mais rougeâtres.

Marie voulut monter, à pied, jusqu'au Bois. Paris était vif, léger, éclairé de jolies averses qui, sans les tremper, avaient rajeuni les façades et les trottoirs.

La jeune femme goûta la joie voluptueuse des fleurs et la tiédeur nerveuse de l'atmosphère. Elle s'enivra de la vie folle, du désir obscur partout présent autour d'elle. Ah ! la rumeur amoureuse qui ne s'éteindra pas tant qu'un soleil chaud regardera la terre !

« Comme ils se hâtent ! — songea-t-elle devant des lilas en fleurs dont elle se souvint d'avoir vu naguère les branches nues. — Ils n'ont d'autre drame que celui des premiers rayons. D'un jet, les voici dans la vie et l'amour ! »

Au sortir du Bois, elle désira voir madame Ferne : c'était une vieille femme sèche et rapide comme un lézard, l'esprit vif, avec un mélange de pédanterie et de finesse. Ses yeux et ses cheveux de satin blanc illuminaient de jeunesse des rides propres et agréables. Elle riait avec élégance, montrant de petites dents fausses qui lui seyaient, et savait s'attendrir aux chagrins des belles et des laides. Elle avait vécu de curiosité, si bien qu'elle en avait oublié de se mal conduire. Elle le regrettait, d'autant que son mari avait été un pourceau d'Épicure, homme sans venin, débonnaire, affectueux, mais toujours en voyage sur le trottoir ou vers les tavernes où l'amour se vend quelques pistoles.

Ce jour-là, l'aimable vieille, accoudée à son balcon, regar-

dait un chat blanc parfaire sa lumineuse toilette. Les jardins gris, plâtreux, noirâtres, avec des rubans chétifs de buis, des aucubas et des mousses moins vertes qu'en février, sont creusés entre les maisons, comme des carrières. Là-bas une lente scie grince sur des blocs; une paille couleur d'or sale couvre des châssis; un homme balaie et brouette; des oiseaux chantent, mais en cage; des arbres se tordent et leurs moindres branches se vrillent dans l'atmosphère.

Madame Ferne soupira. Elle sentit frémir en elle ce pauvre être captif, jeune, hélas! qui étouffe si souvent dans la prison des vieux corps. Hier, jadis, jeunesse, enfance, tout était proche dans l'île merveilleuse de son âme. Et voilà qu'elle n'est qu'un fantôme... et la beauté est morte qui faisait fermenter les désirs. Les hommes, songeait-elle, peuvent encore, avec un peu d'argent, rêver l'amour, goûter aux lèvres rouges et croire à la caresse...

Elle souffrait ainsi quand Marie entra, brillante et légère. Et la vieille dame, admirant la jeune avec une sorte d'ivresse chagrine :

— Oh! petite Marie... que ta beauté ne te fasse pas souffrir!

Cette parole tombait si juste que madame Gerfault rougit en embrassant son amie :

— Pourquoi dites-vous cela?

— Pour avoir regardé le printemps!... J'ai comparé mes mains ridées à la fraîcheur des feuilles neuves...

Elle remarqua la physionomie troublée de l'autre :

— Qu'as-tu?

Jamais le silence n'avait été aussi lourd à Marie. Et elle savait ne pouvoir trouver aucune confidente aussi tendre que sa vieille amie :

— Ma chère enfant! chuchotait madame Ferne avec une voix de prêtre.

Et Marie fit lentement sa confidence. L'aïeule écoutait avec attendrissement la vieille histoire, qui ne finira qu'avec la dernière femme. Elle dit, levant un visage mélancolique :

— J'ai eu peur! Parmi les hommes, il en est un que tu retrouveras toujours sur ta route... dans ton monde... Il n'abandonne jamais la poursuite. Et il serait si abominable

qu'il trompât ton cœur loyal!... Quant à ce jeune Royère, il est capricieux, mais je pense qu'il vaut d'être aimé.

Marie baissa les yeux sans répondre. Elle éprouvait comme la gêne d'une première chute. Elle demeura quelques instants mélancolique, laissant parler son amie, puis, prenant son parti :

— Je me meurs de tristesse... je me meurs de néant... que faire?...

— Rien autre, répondit madame Ferne, que ce que tu as fait toujours. Sois sincère. C'est la grâce supérieure. Rien n'est platement bête comme de tromper... C'est le raffinement des gens qui, ayant goûté tous les parfums, n'aiment plus que l'air pur.

— Je n'ai pas goûté les parfums.

— Tes ascendants les ont goûtés pour toi!

— Ne me dites pas cela... Si je n'ai pu accepter aucune règle, bonne ou mauvaise, laissez-moi croire du moins que j'ai le cœur jeune et naïf.

— Je ne l'ai pas nié! Mais ta petite âme est naïve comme elle est vraie... par raffinement.

— La petite âme veut être aimée, — dit la jeune femme en s'appuyant doucement à la vieille; elle veut s'oublier, se perdre, se donner... elle veut trouver un peu d'eau fraîche, un peu de repos, vivre comme les fleurs de ce jardin : elle n'a plus d'autre refuge que l'amour.

Madame Ferne frissonna à la voix de la jeunesse et de la beauté. Elle regarda Marie avec détresse :

— Eh bien, hâte-toi, chère!... Je n'ai point d'autre regret, et dans mon misérable vieux corps il n'est d'autre révolte et d'autre colère, que d'avoir laissé passer l'heure. Aime, petite, aime beaucoup, aime souvent, s'il le faut; mais tâche d'aimer l'homme qui t'aimera et chez qui tu auras découvert une loyauté égale à la tienne.

Elles se turent, côte à côte près de la croisée. Le soir tombait, et, avec le soir, cette crainte, cette angoisse antique demeurée dans nos fibres, du temps où, avec les ténèbres, commençait à rugir la faim des carnivores. Les deux femmes regardaient un orme se charger d'ombre, les meubles prendre des attitudes d'embuscade.

Puis, la vieille serra tendrement la main de la jeune :

— Tu auras ton jour de joie... sache seulement le vouloir !

— Le vouloir !... Ah ! je connais trop l'ennemie que j'ai en moi-même.

Elles s'étreignent ; et soudain une pitié infinie vient au cœur de madame Gerfault. Elle s'émeut de la vieillesse de son amie ; elle conçoit que sa propre peine est chétive devant l'âme condamnée. Ah ! pour celle-ci, la vie n'a point à passer ! Le travail est fait, la destinée close, tout ce qu'on rêve et qu'on désire entièrement aboli. Qu'elle ait été ou non heureuse, l'ombre du sépulcre fait le même froid sur la pauvre tête blanchie. Et Marie, d'une voix tremblante :

— Pardonnez ! Comment ai-je pu vous parler de mes ridicules soucis !

V

On dansait la pavane si gentiment enveloppante de Cousture. C'était chez madame Sermaize, dans le grand salon blanc : une jeune fille menue, avec des yeux clairs de nymphe, des bandeaux de cheveux resplendissants, — toute en rythmes, en mouvements délicats, — conduisait avec un joli juif russe, crépu, olivâtre, bas sur jambes et plus vif qu'une mésange.

Marie s'ennuyait doucement. La musiquette lui rappelait un chant lointain de montagne entendu, un soir d'été, sur le Görnergrat. Elle retrouvait la langueur de ce moment. Alors aussi, elle était triste et désenchantée. Son père venait de mourir. Et les pierres immenses, debout tout autour d'elle, trempées de nuages, de lumière rouge, lui donnaient le même ennui doux que le salon pâle, les jeunes filles légères et la fine pavane.

La danse s'arrêta. Il se fit un petit remous de robes et d'habits. Marie aperçut la figure d'Henri, près de la cheminée. Il parlait avec d'autres hommes. Il semblait, par contraste, plus élégant et aristocratique. Marie aima sa présence. Et, au souvenir de tout à l'heure, un autre souvenir se substitua. Elle

revit, un soir de lune, son mari, Frédéric, sur la plage de Trouville. Comme Henri, il était dans un groupe d'hommes, qui le faisait paraître plus séduisant ; elle jetait vers lui sa vie et toute son espérance.

Cette vision la glaça comme un oiseau de mauvais présage. Elle regarda attentivement les yeux et la bouche du jeune homme, craignant d'y trouver une ressemblance avec les yeux et la bouche de Frédéric.

« Non, se dit-elle : il n'y a rien !... Ce sont deux êtres de race différente... Celui-ci est doux, mais sans câlinerie !... »

Juste à ce moment, Henri arrivait vers elle :

« Sa démarche aussi est autre... »

Elle sourit avec un plaisir franc, quand il se pencha sur elle, d'un geste lent, sans rien de la souplesse féline que Frédéric mettait dans ce geste. Et toute sa séduction lumineuse jaillissant dans ce sourire, la rendit de beaucoup la plus charmante parmi toutes ces femmes. Henri en fut ébloui ; l'angoisse et la volupté serraient son cœur. Elle dit, pour vaincre le silence timide où elle le voyait se figer :

— Vous écoutiez cet affreux Pasquale. Sa parole est-elle aussi aigre lorsqu'il parle aux hommes que lorsqu'il parle aux femmes ?

— Elle n'est pas aussi aigre peut-être à cause des mots drôlement obscènes dont il l'assaisonne. Il y met une force comique singulière et imprévue, qui pare la méchanceté... C'est un esprit cruel, mais inoffensif... Pasquale, au bout du compte, fait aimer la vie à tous ceux qui ne sont pas comme lui des épaves. Tout son anathème contre la femme et la société est plein de convoitise. Il donne l'idée que si le monde est tissu d'injustice, il l'est plus encore de plaisir et de beauté... L'injustice, au fond, n'effraie personne ; les plus sceptiques espèrent la vaincre. C'est la vanité, l'avortement inévitable de tout effort qui tue l'énergie. Et Pasquale, exaltant le bonheur de quelques-uns, exalte le sentiment du bonheur...

Marie s'étonna d'entendre dire ces choses au jeune homme, et ne s'avisa pas qu'il pouvait bien n'être qu'un écho. Elle murmura :

— Mais c'est juste ! Pasquale est le pessimiste par jalousie.

L'espèce n'en est ni rare ni terrible... Tout de même, il tuerait toute l'humanité, s'il n'avait qu'à pousser le bouton...

Madame Ferne approchait. Elle comprit les dernières paroles et, avec sa curiosité familière :

— Qui donc tuerait l'humanité ?

— Pasquale !

Madame Ferne arrêta Farniès au passage et lui demanda :

— Est-ce vrai ?

— Quoi donc ?

— Que Pasquale tuerait toute l'humanité ?

Farniès salua Marie, balbutia quelque chose de vague, puis repartit avec énergie :

— Que non !... Pasquale est plein de mauvaises paroles, mais au fond c'est un homme charitable qui est facilement refait par les mendiants et les tapeurs, incapable d'aucune brutalité physique...

Ils formaient groupe. D'autres approchèrent. Et Verteil intervint :

— Si, d'une seule !... Qu'on le mette dans un arbre du Bois de Boulogne et qu'on lui assure l'impunité : il fondra sur la première jolie femme comme un troglodyte. Je revois sa figure, dans une vignette de mon enfance : un affreux orang-outang emportant une jeune fille !

— Je suis sûr qu'on parle de moi, — cria brusquement Pasquale en s'introduisant dans le groupe. — J'ai entendu le mot « orang-outang ! »

Il avait bu du champagne ; il était gai : il eut un rire épouvantable qui lui avançait la mâchoire inférieure.

— Non, dit tranquillement Verteil, on parlait du Jardin d'Acclimatation.

— On parlait de moi ! fit Pasquale. Je l'ai vu aux visages naïfs du groupe... madame Gerfault et Royère. Et, après tout, j'aurais pu être là : c'était pas bien méchant... Y a eu que Verteil qui a été un peu rosse... Pauvre rosserie d'un esprit à tout faire !

Il haussa les épaules et contempla fixement madame Gerfault :

— Vous êtes la figure même de l'injustice ! reprit-il. Je ne voudrais pas d'autre preuve de la mauvaise organisation

du monde que votre délicieux visage entre ces deux jolis garçons.

Il montrait Verteil et Royère, d'un geste indigné :

— Si j'avais été Marat, dit-il, ce que j'en aurais fait monter sur l'échafaud, de ces accapareurs de femmes !... Anarchiste, ce n'est pas des riches ni des puissants, mais des séducteurs, à qui je destinerais le fruit dynamité de mes veilles !

— Eh ! s'écria madame Ferne, l'anarchiste peut encore rêver d'anéantir les riches, mais la nature s'obstinera à produire de jolis hommes et des rogatons...

— Vous n'avez rien compris, répliqua Pasquale. Je ne punirais pas les hommes séduisants mais les séducteurs. La crainte salutaire, qui leur enseignerait la continence, donnerait aux autres des chances qui leur sont à présent refusées... Un Verteil est un criminel bien pire que l'infortuné Vacher ou le délicat Jack l'éventreur. Et je n'hésiterais pas à l'envoyer à la lanterne, si l'on voulait bien me donner vingt-quatre heures de dictature.

Son œil jaune étincelait entre les paupières sanguinolentes ; il y avait dans sa voix une cruauté qui hypnotisait Verteil. On sentait une haine inextinguible sous l'ironie et une souffrance si amère qu'on pardonnait la haine. Il s'éloigna. Farniès avait pâli... Son visage était violent et triste. Il dit avec agitation :

— Et maintenant, c'est comme s'il avait guillotiné Verteil ! C'est un poète : les paroles le soulagent... Malheur aux taciturnes !

— Que ma mort lui soit légère ! ricana Verteil.

Il offrit son bras à madame Ferne, la conduisit vers le buffet. Farniès les suivit. Marie et Henri se réfugièrent dans le petit salon rouge, où des palmiers cachaient les couples. Elle était encore frappée des paroles de Pasquale. Elle détestait moins l'homme. Elle dit :

— Il est pourtant vrai que le métier de séducteur est immonde et féroce : car il est impossible sans la perpétuité du mensonge, de la trahison, de la lâcheté. Il abonde en meurtres moraux. Il ôte à la vie tout ce qu'elle peut avoir de noble, de fier et de fraternel. Ces choses-là ne sont plus dites

assez souvent ni avec assez d'énergie. Je voudrais les voir parées de tout le génie des écrivains.

Ce discours échauffa Henri. Il ressentit avec enthousiasme ce qu'avait exprimé cette bouche ravissante.

Il s'écria :

— Toute votre âme a parlé!... Et c'est comme le coup de la grâce. J'ai entrevu dans un éclair un monde de loyauté qui rend le nôtre ignoble.

— N'est-ce pas? — fit Marie avec vivacité. — Le mensonge est horrible. Je me suis sentie un animal vil chaque fois qu'il a fallu y recourir. Et je ne puis comprendre ce qu'on dit de la subtilité et de la souplesse qu'il donne aux êtres. J'ai toujours trouvé que la vérité était plus difficile, plus variée, plus pénible à concevoir... Ce que l'homme a d'abord appris sur le monde, n'était-il pas simple et faux? La connaissance de la vérité ne nous a-t-elle pas rendu l'esprit plus fort et plus ingénieux?... Le premier mouvement, dès qu'il y a crainte ou ennui, est de mentir. Cela se fait presque sans effort. On est pris quelquefois, mais rarement, pour peu qu'on ait une adresse moyenne. Au contraire, la vérité force à combattre, elle nous oblige aux réformes. Paresse, bassesse, lâcheté ou mensonge, j'ai toujours eu l'impression que c'est synonyme... Je me souviens que mon père se lavait les mains et le visage chaque fois qu'il avait été contraint de mentir... Et, tout un jour, il demeurait morose.

Elle s'animait d'une beauté neuve. Quelque chose d'héroïque transfigurait sa personne. Elle n'en était que plus femme. Il était enveloppé d'elle, stupide d'admiration. Il ne percevait plus ses paroles : il respirait leur sincérité. Elle, presque heureuse, en cette minute, *espérait* la loyauté de cet homme. Elle croyait la lire dans ses yeux frais, sur son visage prompt à rougir, dans l'évidence de son approbation. Et elle s'enivrait une fois encore de son énergique idéal de franchise et de durée.

Ils se turent. La musique légère frôlait les palmiers. On entendait confusément le piétinement des couples et la voix des causeurs. Henri et Marie étaient aussi loin des autres que si, véritablement, ils eussent été au pays des palmes qui

ombrageaient leurs têtes. L'air était léger, câlin ; une faible odeur de bois vert et de terreau se mêlait aux parfums flottants. Et les âmes des causeurs eurent quelque chose de primitif, en même temps qu'un raffinement délicat.

La danse s'arrêta encore. Des couples envahirent les feuillages. Marie se leva :

— Une heure. Je vais partir.

Il tressaillit. La timidité faisait trembler ses mains. Il osa cependant dire :

— Êtes-vous seule ? Puis-je vous accompagner ?

Elle répondit sans hésitation :

— Oui !

Le coupé les emportait dans une nuit orageuse. Les nues s'échevelaient en torsades. Une odeur grisante descendait du ciel. Les astres semblaient secoués au fond d'eaux troubles. Le parc Monceau passa comme un jardin d'enchanteur éclairé de lunes violettes.

Ils étaient bien. Marie s'abandonnait à l'illusion : elle ornait le jeune homme des qualités qu'elle avait elle-même. Henri goûtait dans sa plénitude la grâce de la jeune femme.

Il avança la main, peu à peu. Il appuya légèrement sur le gant de sa compagne. Elle le laissa faire en silence. Mais quand, enhardi, il tenta de serrer les doigts fins, elle se dégagea sans rudesse et se sentit mécontente. Il s'aperçut de ce mécontentement. Elle le vit pâlir dans la pénombre et tressaillit de joie. Presque aussitôt le coupé s'arrêtait :

— Mon cocher vous reconduira, fit-elle en sautant à terre.

Il sonna ; elle disparut, légère et comme fugitive. Il soupira. Il vit subitement comme il s'était montré lourd et terne auprès de cette lumineuse personne. Toute espérance s'éteignit dans son cœur.

VI

Marie fut presque heureuse. Elle ne reconnaissait pas son regard. Il redevenait clair, comme son regard de jeune fille

lorsqu'elle s'élançait au jardin vierge de la vie, ivre de croissance et d'amour vague. Elle s'attardait plus longtemps encore à ces toilettes pour elle seule, dont elle avait toujours raffolé, frémissante du bain, puis de l'eau froide, puis du bain encore. Jamais personne n'aima davantage les alternatives du froid et du chaud sur l'épiderme. Sa fine silhouette courait, ployait, se pelotonnait — nue, ou dans un flot léger de dentelles. Ses cheveux lassaient ses bras quand elle les peignait elle-même, par leur poids, par leurs caprices, par leurs crespelures. Elle avait, sur le devant de la tête, une houppe abondante comme une chevelure entière, et qui décorait sa finesse d'un luxe barbare.

Elle s'aimait aussi dans les petites jupes de soie, le corset bien harmonisé aux hanches, les seins petits et virginaux dressés dans les malines, la mince cheville dans la soie diaphane, — une élégance frissonnante, délicate, allongée, qui se compliquait de mouvements agiles, de jolis gestes sûrs, dont chacun était un rythme.

Parfois, immobile, avec un rire enfantin, se serrant elle-même dans ses bras, elle murmurait :

— A celui qui m'aimera, que j'aimerai... pour toujours... sans regret !...

Vêtue enfin, l'œuvre à son gré, elle demeure engourdie, les yeux mi-clos d'indolence, ou brillants d'un feu vert, électrique. Son menton se perd dans une fraise écrue, le peignoir de soie d'argent s'écoule comme une onde sur les petits pieds chaussés de fauve.

Elle est l'étrange fleur changeante, la fleur humaine qui choisit sa parure — le poème qui meurt et ressuscite trois fois par jour. Elle réalise tout ce qui distingue le moderne de l'ancien, fragilité des attaches, lignes délicieusement rompues, face nerveuse et dix fois, peut-être, plus variable, plus nuancée que celle de l'Athénienne ou de l'Alexandrine, — la femme enfin que, seule, les êtres supérieurs peuvent juger digne d'amour.

Frédéric se rongeait. Il connaissait le songe de ce magique visage. Il retrouvait celle qui, tout de même, fut plus que les autres dans le caravansérail de sa vie. A voir ces grands yeux

distraits, il se rappelait l'émotion dont ils palpitèrent jadis à son approche. Il venait vers elle avec colère, volupté, inquiétude; mais elle était plus loin qu'aux antipodes. Le dernier chaînon qui la reliait au passé était rompu. Et de toutes les choses impossibles, la plus impossible est le retour d'une âme sincère à l'amour renoncé. Les perfides seuls reviennent, aussi prompts à offenser qu'à oublier l'offense.

Elle s'impatientait de voir cet homme autour d'elle. Elle haïssait son pas et son regard. Sa fausseté le couvrait comme une lèpre.

Elle ne concevait pas comment elle avait pu le trouver aimable. Sa bouche vive et souple, son visage câlin semblaient abominables, répugnants. Elle lui parlait à peine. Et d'ailleurs, elle ne l'exécrait plus; elle ne lui gardait rancune que d'avoir pu chérir ses caresses. Il devinait cette aversion : elle excitait sa fureur jusqu'au délire. Il supportait le dégoût moral, mais d'être odieux au physique le blessait à la source profonde de son orgueil. Et il rôdait autour de sa femme, indécis, violent, craintif et féroce. Il aurait voulu lui parler et lui chercher querelle. Il ne le pouvait. Il ne trouvait que le vague, l'absence, le vide. Ils n'avaient plus le même langage; ils étaient comme deux étrangers qui, s'étant entendus par des signes, auraient oublié ces signes. Et, ne pouvant l'irriter par l'injure ni l'attirer par la douceur, ou l'intéresser par la plainte, il la convoitait comme une proie singulière et rare.

Elle revoyait partout Royère. Ils se cherchaient, se trouvaient sans peine. Henri devenait moins timide, mais ne parlait guère davantage. Avec une intelligence juste, abondante, peu spontanée, il donnait rarement son avis sur les choses, et réfléchissait avant de le donner. Marie aimait en lui une hésitation et un petit bégaiement quand il doutait d'un fait. Elle prenait un plaisir extrême à le voir rougir, ce qui n'arrivait jamais à Frédéric.

Elle le rencontra, un après-midi, au bois de Boulogne. Elle venait de quitter sa voiture, engourdie, désireuse de marche. Le jour était tiède, — les nuages en rideaux devant un soleil jaune. Ces mille petites joies qui ont accoutumé de

s'éveiller en nous avec l'avril grisaient doucement Marie. Elle vit un joli présage dans la rencontre, elle marcha confiante à côté du jeune homme. Et lui, qui répétait volontiers ce qu'il venait de lire, montra les arbres verdis et les ailes frémissantes :

— Le piège de la vie!... Et tout y obéit avec la force de l'illusion !

— C'est que ce n'est pas une illusion des êtres! fit-elle vivement, mais la réalité même. Comment pourraient-ils échapper à ce qui se passe dans chacune de leurs fibres? Ils ne seraient pas! La vie n'est ni bonne ni mauvaise, non plus que la course d'un nuage.

Il rougit, son cœur se mit à battre. Car il voulait parler d'amour. Et il fit une vingtaine de pas avant d'oser prononcer le mot :

— C'est l'amour que vous défendez !

— Ah! fit-elle en riant, je n'ai pas besoin de le défendre! il sait bien le faire lui-même!... Et ce n'est pas l'amour même pour qui je voudrais combattre, mais l'amour qui est à l'image et à la ressemblance des âmes fières — l'amour qui dure !

— Qui dure! fit-il d'un ton de rêve.

Il passait en lui une incertitude dont Marie s'aperçut. Elle eut froid, elle entendit le petit glas de la peur :

— Pourquoi avez-vous hésité?

— Pour rien, reprit-il; ou plutôt c'est ce mot qui me rend triste... Durer, vieillir, c'est pour moi la même chose!

— Vieillir dans une vie exempte de trahison, répliqua-t-elle, n'a rien qui ne me paraisse désirable... Je n'aime rien de ce qui doit finir vite... sauf les tâches matérielles. Je traîne les débuts. Et je me défie de toute affection vite venue...

— Il est rare que les sympathies ne soient pas subites. Elles se révèlent dès l'abord si elles doivent être vives.

— Sans doute, elles sont pressenties; mais je veux vérifier mon pressentiment...

Ils se turent. Puis elle dit soudain, et, le regardant en face :

— Vous n'êtes pas de ceux qui ne savent pas attendre?

Il répliqua gravement :

— Je sais attendre.

— Ah ! s'écria-t-elle, que vous me faites plaisir !

Elle avait avancé sa petite main ; elle la suspendit au bras du jeune homme. Troublé par ce geste, il sentit combien il chérissait cette femme, et qu'il la chérirait longtemps. Il fut sincère ; il subit l'influence de sa compagne. Et il murmura, assez bas pour qu'elle ne *dût* pas l'entendre, comme parlant à soi-même :

— Je l'aime !

— Oh ! pas encore ! — fit-elle avec effroi. — Ne me redites pas cela avant que je vous aie répondu !... Que ce mot ne soit un lien entre nous qu'au jour où vous aurez vu ce qu'il contient : laissez à notre sympathie le temps de croître...

La main craintive et volontaire tantôt tremblait et tantôt se crispait sur le bras d'Henri. Toute la vie de cette femme, — son ardeur, le feu gris de ses yeux, la cadence bruissante de sa robe, — semblait pénétrer l'air transparent et le paysage. Ivre de cette magie, pris d'un enthousiasme doux et sacré :

— Ah ! cria-t-il, comme vous voudrez ! Mes actes suivront votre commandement... et l'attente et l'épreuve, et la souffrance, je veux bien tout pour vous conquérir !

— Non, pas la souffrance ! dit-elle avec tendresse. Pourquoi souffrir ? C'est la jalousie qui fait la peine ; et, durant l'épreuve, je ne serai à personne, — ni de corps ni d'esprit. C'est vous seul que j'attendrai... Je ne regarderai pas ailleurs. Est-ce qu'on ne peut pas patienter ainsi ?... Je ne sais pas m'attacher autrement : ce serait devenir indigne du bonheur !... Il faut acheter l'amour et toute belle chose. Sinon, on les possède comme le voleur la richesse !

Elle se tut. Ils marchèrent longtemps. Ils suivaient une allée ombreuse, très longue, qui, au bout, se perdait dans le ciel et la verdure. Une vapeur argentée teintait l'espace. L'heure s'allongeait en ombres. Le frémissement léger des arbres, le vol des insectes, la rumeur des passereaux, les feuilles mortes sous les feuilles fraîches, — c'était une sauvagerie très douce dans ce bois si policé que pas un brin d'herbe n'y semblait pousser sans une volonté humaine.

Leurs cœurs aussi étaient pleins d'énergie vierge et sou-

mise. Ce fut une de ces minutes après lesquelles on peut bien se haïr, mais non plus devenir étrangers l'un à l'autre.

VII

Une salle de l'Exposition des Indépendants : des tableaux avortés, de pauvres choses hétéroclites et vaines, — mais aussi des visions frénétiques, des presciences obscures, et, de-ci de-là, une réussite, une œuvre près de naître ou même née. On y sent, infiniment mieux qu'au Champ-de-Mars, l'âme jalouse, farouche, orgueilleuse des artistes, pleine de rivalité, de haine, de folie, mais aussi d'abnégation et de désintéressement. Tristesse de cimetière, — la tristesse de tant d'énergies qui doivent s'évanouir ou se résigner.

Royère, en attendant madame Gerfault, regardait trois symphonies — en bleu, en jaune, en rouge. Elles figuraient des scènes classiques ; — un repas de moissonneurs parmi les gerbes, un pâtre, des faneuses ; — mais la violente unité des couleurs leur donnait des apparences fantastiques, inquiétantes, mystérieuses, les éloignait dans le passé ou dans l'avenir.

— La voilà bien, la *tentative!* — disait un artiste au visage boursouflé. Le suprême du *maboulisme*... — et de la couleur d'enseignes !...

— Pas de ton avis, — répliqua son compagnon. — C'est évidemment pas fait... Et ce ne sera même jamais fait... Mais il y a là des intentions rouges, bleues et jaunes... un sens particulier des gueulements de la couleur, qui sera *rattrapé*, un jour, par un artiste plus heureux... Celui-ci, c'est le pauvre diable qui ne peut pas *se sortir*. Il vivrait mille ans qu'il ne le pourrait guère davantage. Ce n'est pas l'inventeur méconnu, c'est l'inventeur en herbe : il dit une phrase brumeuse qui permettra à l'inventeur méconnu d'être méconnu, — ce qui est bien quelque chose à Montmartre, — et d'inspirer enfin l'inventeur connu !...

L'artiste boursouflé chantonna railleusement :

— Si j'étions riche comme vous,
J'casserions pas tant de cailloux !

Les peintres partis, Henri Royère, à travers sa propre rêverie, méditait sur leurs propos. Il prenait un intérêt bizarre aux faneuses d'or posées dans un pâturage citron, parmi des foins pareils à de la limaille. Un âne jonquille, au visage sardonique, brayait auprès d'un moulin de cuivre jaune. L'azur du firmament était de la topaze; les nuages, de l'ambre et du soufre. Ce paysage, à mesure, devenait plus étrange. Henri y transportait sa destinée. Il y fuyait, avec Marie, le mensonge; il y devenait, comme elle, sincère; il n'y trompait plus son amie en gardant d'anciennes maîtresses; il y rompait complètement avec son passé. Car il avait souffert réellement, en ces derniers jours, à la simple pensée que Marie pouvait découvrir ses petites intrigues. Il convenait avec lui-même qu'un tel amour ne devait être mêlé d'aucune bassesse. Henri, enfin, n'était plus comme le conquérant devant la conquête future, mais comme celui qui a librement fait alliance avec un autre être, comme un voyageur qui accompagne un autre voyageur dans un pays redoutable. Il avait, entre les mains, la vie la plus précieuse, la plus pure. Et trahir Marie lui apparaissait pire que de frapper un innocent ou d'abandonner, sur le champ de bataille, l'ami qui marche avec nous contre l'ennemi.

D'ailleurs, il l'aimait toujours davantage. Il ne pouvait plus guère chérir la vie sans elle. Mais il la craignait un peu: il la concevait supérieure à lui, — plus volontaire, plus énergique, plus intelligente.

Comme il songeait, il vit tout à coup Marie près de lui. Il eut un petit frisson, comme si elle avait dû l'entendre penser. Puis, devant ce visage d'une pâleur ardente, ces yeux où éclatait alors une étincelante gaieté, sa tristesse s'évanouit.

Ils marchèrent quelque temps à travers les salles, dans un silence à peine interrompu d'une phrase courte, recueillis et charmés.

Elle dit soudain :

— Si vous avez quelques heures, je vous mènerai à la campagne.

— Quel bonheur!

— Eh bien, venez... J'ai à faire à Saint-Cloud.

Dans le coupé, elle devint grave et presque triste. Elle laissait Henri lui prendre la taille ; elle abandonnait doucement sa tête : il la couvrait de longs baisers, sans jamais atteindre la bouche.

— Ah ! murmurait-il, ne savez-vous pas encore que tout mon être est à vous ?...

Mais elle refusait le baiser :

— Non ! Cela m'est aussi impossible, maintenant, que de commettre un vol. Il faut me laisser libre... attendre... et ce sera bien plus doux...

Il frémissait d'une peur sourde. Quand il tenait ainsi Marie contre sa poitrine, cette bouche rouge si proche semblait devoir rester à jamais inaccessible. Il croyait alors madame Gerfault étrangère à la volupté, il s'étonnait qu'elle pût avoir ces lèvres palpitantes, ces yeux où brillait une flamme si troublante.

Plus excité que d'habitude, il déploya une sorte de rudesse pour en venir à ses fins :

— Ne faites pas d'effort, supplia-t-elle. Il me déplairait que vous preniez ce baiser. Et vous en seriez mécontent vous-même...

Il dit, un peu maussade :

— Ah ! vous êtes insensible.

— Ce serait fâcheux ! fit-elle.

Elle se mit à rire, malicieuse. Il se tut. Il craignit de l'avoir offensée. Et ils passèrent en silence le pont de Saint-Cloud. Ils jouissaient d'un spectacle très doux : les cimes des jeunes arbres, la Seine indolente et Paris sous une brume légère, qui semblait une ville de lagunes, une cité perdue sur des eaux confuses :

— Nous y voilà ! fit Marie... Vous m'attendrez ?

La voiture s'arrêtait devant une petite habitation : un arbre, du gazon, quelques fleurs font un jardin. Cela suffit au rêve : un arbre est une forêt ; un peu d'herbe, la savane ; un parterre, l'éblouissante Engadine.

Marie courut jusqu'à la porte. Une vieille femme parut, puis une petite fille. C'était l'enfant grelottante du faubourg Saint-Jacques. Elle ne grelottait plus ; la chair de son visage s'était raffermie. Mais elle avait encore le même regard incertain et

mélancolique. Marie la prit dans ses bras et lui baisa les cheveux. La petite s'abritait frileuse, avec une joie épouvantée. Et la vieille femme disait :

— Madame, cela ne va pas...

L'enfant s'abrita davantage dans la fourrure. Marie, inquiète du ton de la vieille, fit un signe auquel l'autre répondit par un hochement de tête. Puis :

— Le docteur est venu à une heure... Il doit revenir tantôt.

Elles montèrent l'escalier à pas furtifs. Une porte était entr'ouverte au premier étage. Et madame Gerfault se trouva au chevet de la même femme vers qui elle était accourue, le soir de sa détresse. Mais la femme était beaucoup plus pâle et plus maigre. La maladie avait encore ravagé cette chair; les yeux croulaient dans les orbites, allumés d'un feu de fièvre, verdâtres et vagues déjà, lointains, perdus... Mais d'autant plus étaient-ils pathétiques et comme remplis de la destinée humaine.

La femme demeura d'abord immobile. Elle ne reconnaissait personne. Elle se plaignait confusément, elle balbutiait des paroles jaillies d'elle comme d'une machine. Puis, une sorte de méditation tragique creusa son pauvre front, la lumière de ses yeux devint plus douce et plus vivante. Elle vit Marie, elle tendit ses mains débiles :

— C'est vous encore, madame !... Mon Dieu ! mon Dieu ! Ce sera moins triste de mourir maintenant !

— Vous ne mourrez pas ! fit Marie.

La femme la regarda, longuement. Elle aimait Marie avec la faiblesse d'un enfant, l'adoration d'une mère, la ferveur d'une amante, et d'un culte mystique. Il n'y avait pas en elle une fibre qui ne tressaillît à la présence de la jeune femme.

Elle murmura :

— Oh ! comme je voudrais vivre... rien que pour vous voir ainsi quelquefois !... Comme tout est bon avec l'idée que vous allez venir !... Comme j'aime être secourue par vous... comme j'aurais été heureuse de souffrir pour vous !...

Ses yeux redevenaient vivants. Ils semblaient remonter dans les orbites caves. Elle souriait, en une exaltation religieuse. Et quand Marie lui prit la main et caressa doucement les che-

veux, une joie passa sur sa face blême, comme une étoile parmi des nuées. Elle murmura tendrement :

— Oh ! si je pouvais du moins ne pas partir *hors de votre présence!*... Il me semble que vous portez bonheur, même pour mourir !

Elle se tut. Sa main se crispait sur celle de Marie ; ses yeux étaient égarés : elle divagua :

— Pourquoi rit-il?... Je n'avais rien fait... Écoute, nous irons au parc de Montsouris... Comme l'enfant est lourde, Louis !...

Une sorte de sommeil la saisit ; elle ferma les yeux et respira avec force. Et Marie, tremblante, n'osa ni ne voulut retirer sa main. Il lui semblait que c'eût été une trahison. Elle trouva le courage d'assister à l'agonie. Et, ayant fait prévenir Henri, elle se consacra tout entière à la malheureuse.

Penchée, elle écoutait, avec horreur et compassion, tantôt le souffle rauque, tantôt les paroles indistinctes de la condamnée. Elle était toute patience, toute énergie et toute douceur. Sa charmante nature s'oubliait dans un amour généreux pour la souffrance et la défaite. Tandis qu'elle écoutait la plainte de la moribonde, elle retrouvait, dans sa mémoire, des scènes douloureuses de la mort de son père, l'agonie du petit Charles, les cris de ceux qu'elle avait veillés à leurs heures suprêmes. C'était comme si elle avait revécu des événements vieux de mille siècles.

De longues minutes passèrent. La femme déclinait rapidement ; sa plainte était plus faible, son souffle plus rauque. Une fois encore elle reprit conscience ; elle regarda Marie avec amour :

— Pardonnez-moi de mourir entre vos mains ! fit-elle tout bas. C'est une joie à laquelle il m'est impossible de résister...

Marie ne répondit pas : les sanglots l'étouffaient. Et, s'inclinant, elle baisa la joue de l'agonisante :

L'autre dit encore, en extase :

— Je ne sens plus mon mal !

Puis elle murmura :

— La petite?...

L'enfant vint. Elle tremblait. Le visage de sa mère, son teint mourant, ses yeux voilés, la remplissaient de terreur. Elle se jeta sur Marie, passionnément. La mère lui sourit à travers son angoisse, et murmura :

— Elle a bien choisi son refuge !... Il ne pouvait y en avoir de meilleur.

— J'espère aussi, dit Marie, qu'il sera sûr !... Je la prends sous ma garde...

— C'est son bonheur ! fit ardemment l'agonisante. Rien de plus beau ne pouvait lui arriver...

Ses yeux se renfoncèrent et s'éteignirent. L'agonie recommença plus rapide. La condamnée s'accrochait à la main secourable. Elle balbutia, elle délira ; l'affreux bruit de souffle devint un râle ; la tête se dressa dans la terreur, puis retomba, tranquille et blanche, aussi lointaine que les astres au fond des cieux !

Et Marie lui ferma les yeux. Elle serra étroitement contre son sein la fillette aux yeux hagards, elle prit tendrement la charge entière de cette fragile destinée.

Le soir venait déjà, quand Henri et Marie s'en retournèrent. Paris semblait plus encore un pays étrange, et la tour Eiffel s'élevait comme un phare géant, sur un golfe de légende, avec sa rampe de lumière, son œil d'émeraude ou de topaze.

Henri respecta le silence mélancolique de sa compagne. Longtemps, dans la pénombre, il la vit immobile, merveilleusement pâle, éclairée de ses yeux pathétiques. Touchée du respect de son ami, elle s'attendrissait, plus désireuse d'aimer et d'être aimée, vaincue par la mort, fascinée par la force douce qui la combat et la compense.

Et, comme ils sortaient du Bois, elle éleva lentement la tête vers Henri, elle lui donna ses lèvres. Mais elle ne voulut pas les lui laisser reprendre.

(A suivre.) J.-H. ROSNY.

LE CANAL DE SUEZ[1]

L'ÉTAT ACTUEL — L'AVENIR

I

Malgré les améliorations successivement apportées au canal maritime depuis l'inauguration et les sommes importantes affectées à ce travail, la traversée d'une mer à l'autre devenait de plus en plus longue, au fur et à mesure que le trafic augmentait. En 1882, le séjour total des navires dans le Canal était de 53 heures 46 minutes, se décomposant en : marche effective, 18 heures 57 minutes ; arrêts divers, 34 heures 49 minutes. Ainsi, sur un total de près de 54 heures, les navires ne marchaient que pendant 19 heures ; les 35 heures restantes étaient perdues, en partie pour attendre dans les garages le croisement avec les navires à contre-bord, en partie par l'arrêt obligatoire pendant la nuit.

Il était indispensable de remédier à ces lenteurs dont souffraient surtout les Compagnies postales, pour lesquelles la vitesse n'est pas un élément négligeable, puisqu'elles s'imposent les plus lourds sacrifices afin de gagner quelques heures sur les longues traversées d'Europe en Extrême-Orient. Mais comment diminuer la durée des arrêts pour les garages ? Quels moyens employer pour rendre possible la navigation de nuit ?

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

Le Conseil d'administration décida qu'il consulterait, sur la première question, la Commission internationale, comprenant des ingénieurs et des marins. Il se réserva d'étudier et de résoudre, avec son service du transit en Égypte, celle de la navigation de nuit. La Commission internationale reconnut, en principe, que, si la Compagnie pouvait assurer le transit d'une mer à l'autre dans un temps moyen de 24 heures, elle donnerait satisfaction aux besoins généraux du commerce. Ce premier point admis, elle examina les moyens de diminuer la durée des garages.

*
* *

Je suis obligé de recourir ici à des explications un peu techniques, afin d'essayer de bien faire comprendre la difficulté du problème et l'importance du résultat obtenu.

Dans un canal, le cube d'eau où se meuvent les navires est limité, et le remplacement du vide produit par les carènes en mouvement ne se fait pas aussi rapidement qu'en pleine mer, où l'énorme pression de l'eau ambiante suffit pour que le vide soit presque intantanément comblé. Aussi, chaque fois qu'un navire *en marche* dans un canal passe près d'un autre navire *arrêté*, il y a attraction du second par le premier. Pour éviter des accidents qui se seraient fatalement produits, on observa, dès le début de l'exploitation, qu'il fallait *amarrer* à des pieux enfoncés sur la berge le navire arrêté, pendant que celui en marche le *croisait*. Et encore était-il souvent nécessaire de manœuvrer les machines du navire amarré, pour *soulager* les amarres qui le tenaient accosté à la terre et les empêcher de se rompre.

La largeur du canal n'étant que de 22 mètres au plafond, deux navires, d'une dimension ordinaire, ne pouvaient s'y croiser, puisque leur largeur moyenne s'approche de 12 mètres. On avait créé de distance en distance des gares [1], où il existait une surlargeur, sur le plafond, de 15 mètres (en tout, par conséquent, 37 mètres), permettant ainsi les croisements. Les gares étaient situées à 10 kilomètres environ les unes des

1. Les longueurs des gares étaient, en général, de 500 mètres ; celle de Kantara avait 1000 mètres ; celles de Toussoum et du Déversoir, 750 mètres ; celle du Kilomètre, de 133 à 700 mètres.

autres et on en comptait onze. En y ajoutant le lac Timsah et les grands lacs, il y avait treize points, sur les 160 kilomètres du canal, où les croisements pouvaient s'effectuer. Or, comme les vitesses autorisées n'étaient que de 10 kilomètres à l'heure, les gares se trouvaient à une heure de marche les unes des autres, ce qui entraînait au moins une heure de retard par chaque croisement. Dans la pratique, les garages de deux heures et même de trois étaient fréquents.

La solution la plus radicale, celle qui devait réduire la durée du transit au minimum, en supprimant les garages, pouvait être obtenue en élargissant suffisamment le canal, sur tout son parcours, pour que les navires pussent s'y croiser en marche sur tous les points où ils se rencontreraient, — ou en creusant un canal semblable et parallèle à celui existant ; un des canaux servant à la montée et l'autre à la descente. Ces deux moyens furent écartés comme entraînant une dépense beaucoup trop considérable ; de plus, les marins de la commission établirent que, dans un autre canal de vingt-deux mètres au plafond, on ne pourrait pas augmenter la vitesse de dix kilomètres à l'heure et que les échouages et autres accidents provenant du peu de largeur continueraient à se produire.

La commission décida donc à l'unanimité qu'il fallait se borner à élargir le canal existant. A la suite d'une minutieuse étude faite sur les lieux et après avoir recueilli les avis d'un grand nombre de capitaines, elle estima qu'il fallait donner au canal une largeur de soixante-cinq mètres au plafond, pour qu'il fût possible de faire croiser des navires en marche, *de jour*. Cette largeur, suffisante pour la région sans courant, de Port-Saïd aux Grands Lacs, devait être portée à soixante-quinze mètres, dans la région à courants, des Grands Lacs à Suez.

Comme on ne pouvait songer à engager d'un coup la dépense considérable qu'entraînait un pareil travail, il fut décidé que, dans une première phase, on élargirait le canal de quinze mètres, c'est-à-dire qu'on réunirait entre elles les gares existantes, de façon à créer ce qu'on aurait pu appeler comparativement à l'état antérieur un *Canal-Gare continu*. On vota en même temps le principe d'un approfondissement

donnant un peu plus d'eau sous les quilles et permettant ainsi aux navires de mieux gouverner.

Il fut pourvu à la dépense, estimée à cent millions, par un emprunt de pareille somme, qui fut autorisé par l'assemblée générale de 1885, et réalisé sous la forme d'obligations de cinq cents francs rapportant un intérêt annuel de quinze francs, et émises par fractions successives, au fur et à mesure des besoins. Les travaux, commencés en 1887, ont été terminés en 1898. La largeur du canal au plafond est donc partout de trente-sept mètres, et, comme les formes des talus sont inclinées, la largeur utilisable, pour des navires de sept mètres quatre-vingts de tirant d'eau, est de quarante mètres.

Si on s'était borné à cette amélioration déjà considérable, le vœu, formulé par la Commission consultative internationale et consistant à assurer le passage de tous les navires en vingt-quatre heures, se serait-il réalisé ? Je me permets d'en douter, surtout pour des années où le trafic est très actif, comme en 1898-99. Mais, pendant que les travaux d'élargissement et d'approfondissement s'accomplissaient, la Compagnie poussait activement ses essais pour la navigation de nuit, et je suis heureux de rendre hommage à la compétence et au zèle de notre chef du transit en Égypte, M. Tillier, ancien lieutenant de vaisseau et ancien commandant des Messageries Maritimes. A lui revient le principal mérite de l'organisation de ce service, qui constitue un progrès d'autant plus considérable qu'il a été réalisé à peu de frais.

*
* *

L'arrêt de nuit avait de multiples inconvénients. Les navires entraient en effet facilement de nuit à Port-Saïd et à Suez, et il arrivait très fréquemment que les deux ports étaient encombrés, dès l'aube, de bâtiments prêts à s'engager dans le canal. En même temps, dans le canal lui-même, se trouvaient, au jour, un nombre plus ou moins grand de navires amarrés, soit dans les gares, soit hors des gares, là où la nuit les avait surpris. Il fallait donc les faire se rapprocher les uns des autres pour former des convois, ce qui amenait des pertes de temps. Aussi était-il facile de prévoir que le temps gagné

par la navigation de nuit dépasserait de beaucoup les dix heures de marche, correspondant à la moyenne des nuits d'Egypte.

M. Tillier et ses dévoués collaborateurs s'étaient passionnés pour cette question ; mais comme, au point de vue technique, elle était d'une entière nouveauté, il fallut bien procéder par tâtonnements. Il est incontestable que M. F. de Lesseps avait songé à la navigation de nuit, peu d'années après l'ouverture du Canal, puisqu'on a trouvé dans les magasins de la Compagnie toute une série d'appareils qui ne pouvaient être destinés qu'à cet emploi et qui ont, du reste, servi pendant toute la période des essais.

Ces essais furent tentés avec des remorqueurs de la Compagnie, éclairant leur route à l'aide d'un projecteur placé à l'avant. Ces projecteurs, semblables, en principe, à ceux dont se servaient depuis longtemps les navires de guerre pour découvrir les torpilleurs, avaient été modifiés d'après les plans de deux constructeurs français, MM. Sautter et Lemonnier, qui avaient presque, à cette époque, le monopole de cette fabrication. La modification avait consisté à munir le projecteur d'un appareil optique spécial renvoyant toute la lumière émise par le foyer électrique, sous forme d'une longue nappe lumineuse triangulaire. Notre service d'Égypte avait constaté que les remorqueurs éclairaient ainsi suffisamment leur route pour pouvoir naviguer, dans le canal, par les nuits les plus sombres. Mais d'autres tentatives faites exceptionnellement en service courant, sur de vrais paquebots, montrèrent que des projecteurs éclairant la route, près des navires, et permettant au pilote de juger s'il restait bien dans l'axe du canal, ne suffiraient pas, et qu'il était indispensable d'établir des feux éloignés, donnant à l'homme de barre, dans un horizon tout à fait sombre, un point sur lequel il devait se guider pour gouverner. Tous les gens du métier étaient d'accord pour approuver ce complément. Aussi la Compagnie Péninsulaire et Orientale, qui avait un intérêt capital à la rapidité du transit pour le transport des malles de l'Inde, voulut-elle bien prêter son concours à de nouveaux essais.

Le 22/23 mars 1886, le grand paquebot *le Carthage* se présenta à Port-Saïd, muni d'un projecteur de MM. Sautter

et Lemonnier. Après quelques hésitations, on amena l'éclairage à un degré de puissance suffisante pour rendre visibles du bord, à une distance de douze cents mètres, les petites bouées rouges et noires qui indiquent le chenal navigable dans la plus grande partie du canal. Dans ces conditions, les agents de la Compagnie estimèrent qu'ils pouvaient, sans danger pour le paquebot, se mettre en route et, par une nuit sombre et beau temps, *le Carthage* pénétra dans le canal.

Dès le début du voyage, on put espérer que l'expérience réussirait ; les berges et les bouées étaient en effet visibles à une distance suffisante pour permettre au pilote de juger des *embardées* qui se produisaient et de revenir en route avant de s'être approché des talus d'une façon dangereuse. Après avoir franchi quelques kilomètres, il ne resta plus d'indécision, dans l'esprit des marins, que sur le point de savoir si les croisements avec les navires garés s'opéreraient dans des conditions suffisantes de sécurité. On s'aperçut, en effet, à la première drague et au premier navire amarrés qui furent rencontrés, qu'il y avait avantage à ne pas employer une nappe lumineuse formant un trop petit angle au sommet, parce que les navires garés entraient dans la zone d'ombre, alors que le navire en marche en était encore très éloigné ; et il fut reconnu que l'angle le plus convenable au sommet, pour le faisceau lumineux, était celui de 15 degrés, qui fut adopté. Ce résultat acquis, nos marins s'enhardirent au point de ne pas se borner à ces essais dans la partie droite du canal ; ils conduisirent *le Carthage* dans les courbes jusques à Ismaïlia. où il jeta l'ancre au jour.

Dès que le conseil d'administration connut le rapport qui lui fut adressé à cette occasion et que j'ai sous les yeux, il ouvrit les crédits nécessaires pour procéder à des essais suivis, à bord des paquebots des diverses compagnies clientes du canal.

La question du projecteur étant résolue, l'attention du service du transit se porta sur la prompte installation des feux de direction. Un plan d'ensemble fut mis à l'étude, en même temps que les expériences se multipliaient. Je me bornerai à indiquer qu'on établit, sur tout le parcours du canal, dix-sept feux blancs à grande portée, servant de feux d'axe, et

soixante-dix-huit feux moins puissants, rouges et verts, dans les courbes et dans les lacs. En les plaçant et en les déplaçant, suivant les résultats des expériences, on finit par trouver, sans erreur possible, la place définitive de chacun d'eux. Il ne restait plus à décider que le système d'éclairage.

La Compagnie employait depuis plusieurs années, pour les passes de l'avant-port à Port-Saïd, des feux à gaz sous pression, dits feux « Pintch », du nom de l'inventeur. Ces feux, placés sur des bouées flottantes de grandes dimensions, pouvaient brûler pendant deux mois, jour et nuit, sans qu'il fût besoin de s'en occuper. Une petite usine, établie à Port-Saïd, fournissait le gaz nécessaire et les bouées étaient chargées tous les soixante jours, au moyen de deux bateaux réservoirs construits à cet effet. On fut naturellement amené à utiliser ce système, qui fonctionnait parfaitement, pour tous les feux du Canal et des lacs, placés dans l'eau, accessibles seulement avec des canots et situés loin des gares. Quant aux feux placés à terre, à proximité d'une gare, en général, ils furent installés au pétrole et surveillés par des gardiens.

Les travaux d'élargissement d'une des courbes des Petits Lacs ayant été terminés dans le courant de janvier 1887, il fut décidé que le passage de nuit, d'une mer à l'autre, serait autorisé à partir du 1er mars. Le premier navire ayant transité d'une mer à l'autre, sans arrêt pour la nuit, est le *Salazie*, des Messageries Maritimes. Ce paquebot passa en 16 heures 30 minutes, dont 15 heures 43 minutes de marche effective. Comme on le voit, nous voilà bien loin des 53 heures dont on se plaignait à juste titre en 1882 !

Le progrès réalisé n'était cependant pas encore complet, parce que les paquebots ayant à bord de la lumière électrique qu'ils déviaient en partie dans leur projecteur, pendant le passage du Canal, pouvaient seuls transiter de nuit. Cependant, l'exemple du *Carthage* et d'autres navires de la Péninsulaire qui n'avaient pas encore d'électricité pour leur éclairage intérieur, avait prouvé combien il était facile d'embarquer, en même temps que le projecteur, une petite dynamo, qu'actionnerait la machine à vapeur du bord. C'est ce que comprirent les maisons de consignation de Port-Saïd. Aussi se munirent-elles d'un nombre de dynamos et de projecteurs

suffisants pour fournir aux besoins de leurs clients. De leur côté, les constructeurs électriciens, stimulés par la concurrence, inventaient divers systèmes d'appareils, et le rôle de notre service du transit se bornait à essayer tous les appareils nouveaux, à s'assurer de leur bon fonctionnement et à vérifier s'ils étaient assez puissants pour permettre de voir nettement, à douze cents mètres, une des petites bouées du Canal.

J'ajouterai, pour être complet sur une question dont il m'est inutile de faire ressortir l'importance, que le projecteur est placé dans une sorte de petite cage suspendue le long de l'étrave ; les règlements de la Compagnie exigent en plus la présence, dans la mâture, d'une lampe à arc ordinaire pouvant éclairer une zone circulaire d'environ deux cents mètres et que le navire utilise, lorsqu'il doit se garer pour un croisement. A ce moment, il doit éteindre son projecteur pour ne pas éblouir le navire à contre-bord, et sa lampe lui sert à éclairer, sur la berge, les pieux auxquels il doit attacher ses amarres.

L'éblouissement produit par la puissante lumière des projecteurs avait fortement inquiété le service du transit, dès le début de la marche de nuit. De nombreuses expériences avaient été faites pour se rendre compte de la distance à laquelle les projecteurs à contre-bord étaient gênants, et on avait constaté que l'éblouissement devenait insupportable au moment précis où le projecteur sortait de l'horizon, c'est-à-dire à vingt kilomètres environ. Les pilotes avaient trouvé d'eux-mêmes le moyen de remédier à ce très sérieux inconvénient. Dès que le projecteur d'un navire, venant à contre-bord, *sortait de l'eau*, ils se plaçaient *à l'abri* du mât de l'avant et se masquaient ainsi à eux-mêmes le foyer intense qui les aveuglait et les empêchait de gouverner.

Ils commettaient cependant des erreurs colossales, relativement à l'appréciation de la distance à laquelle les deux navires se trouvaient l'un de l'autre, et il était de toute nécessité de porter remède à cet important désidératum. Après avoir étudié bien des systèmes, signaux des gares, signaux optiques, etc, etc., on s'arrêta au moyen suivant : chaque projecteur, en outre de l'appareil optique ordinaire donnant la nappe lumineuse de 15 degrés, devait être muni d'un second appa-

reil, pouvant très rapidement se substituer au premier et formant un faisceau composé de trois parties : à droite, un triangle lumineux de 5 degrés ; à gauche un triangle lumineux semblable ; et, au milieu, un troisième triangle, également de 5 degrés, mais entièrement obscur.

Le résultat cherché pouvait être obtenu de différentes manières, mais nos agents du transit s'arrêtèrent au moyen, théoriquement le plus parfait, qui consistait à employer des prismes disposés, les uns par rapport aux autres, de façon que tous les rayons lumineux fussent renvoyés à droite et à gauche. Un appareil établi sur ce principe fut commandé à MM. Sautter et Lemonnier, et les essais en furent tellement concluants que les consignataires de Port-Saïd constatèrent eux-mêmes, de visu, la nécessité de l'emploi de la nappe à deux faisceaux lumineux et se procurèrent immédiatement ces appareils. Aussi, la Compagnie en rendit-elle l'emploi obligatoire et réglementaire, et la navigation de nuit fut interdite à tout navire qui n'en était pas pourvu.

On est arrivé à l'heure actuelle et malgré le nombre des navires transiteurs qui s'est élevé, en 1898, à 3 503, et dont les dimensions vont toujours en croissant, à faire passer, en seize ou dix-sept heures, des paquebots comme le *Friedrich der Grosse*, le *Bremen*, la *Königin-Luise* ou le *Barbarossa*, du Norddeutscher Lloyd, qui sont de vrais géants, puisqu'ils jaugent 10 700 tonnes en brut et 7 500 tonnes en net. C'est un résultat, je me plais à le répéter, qui fait le plus grand honneur à M. Tillier et à tous nos agents du service du transit.

*
* *

Afin d'exposer dans leur ensemble les résultats obtenus pour la diminution de la durée des traversées, j'ai dû laisser de côté un point fort important de la question, celui de la diminution du nombre des échouages.

Sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucune explication technique, on comprend aisément que les navires gouvernent plus facilement dans un canal de quarante mètres que dans un canal de vingt-deux. De là, diminution non seulement des

échouages, mais encore des arrêts motivés par les navires échoués qui interceptaient souvent la voie pendant tout le temps employé à les remettre à flot. En 1886, le nombre des navires échoués avait été de 188, la proportion de 6,1 p. 100. Les arrêts motivés pour échouages étaient de 279 et la proportion de 9 p. 100. En 1898, le nombre des échouages tombe à 85 et la proportion à 2,4 p. 100. Quant aux arrêts pour échouages d'autres navires, ils sont réduits à 131 et la proportion à 3,7 p. 100.

La Compagnie ne s'est pourtant pas déclarée satisfaite et, pour activer les renflouements, elle a mis à la disposition du service du transit des appareils de plus en plus puissants.

Un premier remorqueur de 1 200 chevaux de force, *le Robuste*, fut construit par les Forges et Chantiers de la Méditerranée et a fait un excellent service. Un deuxième remorqueur de 2 500 chevaux, *le Titan*, dont la puissance dépasse de beaucoup tous les remorqueurs à flot, a été construit, en 1898, par MM. Renaldson et muni de tous les accessoires les plus perfectionnés. De plus, il est de première importance que l'entrée de Port-Saïd soit sans cesse maintenue à une profondeur donnant libre passage aux navires; or, les dragues employées jusqu'à présent à cet effet tenaient difficilement la mer pendant les mois d'hiver, et elles ne pouvaient extraire les sables limoneux, produits des alluvions du Nil, au fur et à mesure qu'ils étaient apportés par les mauvais temps. On a donc commandé une drague porteuse, contenant un puits d'une capacité de 1 200 mètres cubes, et qui devra draguer facilement, même par une houle de 90 centimètres à un mètre, jusqu'à une profondeur de 12 mètres sous la flottaison; elle produira au moins 650 mètres cubes de déblais solides par heure, à la vitesse de vingt godets par minute.

Enfin la Compagnie, par des améliorations incessantes, se met en mesure de répondre aux nécessités de l'avenir. Avant même que les travaux d'élargissement fussent achevés, elle a arrêté, sur la proposition de notre distingué ingénieur en chef, M. Quellenec, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, un programme de travaux complémentaires, qui est en cours d'exécution et ne nécessitera, je l'espère bien, aucun emprunt nouveau; il comprend un nouvel élargissement de toutes les

courbes et l'approfondissement général du canal à neuf mètres.

On peut donc avancer, sans crainte d'être démenti, que rien n'est négligé pour faire face à toutes les éventualités et aux conséquences qu'a entraînées et qu'entraînera la mise en service des monstres marins, sortis récemment et appelés à sortir des divers chantiers de construction. Les plus grands navires fréquentant le canal jaugent de 7 500 à 4 500 tonneaux nets. On voit que nous avons parmi nos clients de beaux échantillons de l'art naval. S'il est vrai que nous n'admettons pas des navires excédant un tirant d'eau de 7^{m} 80, c'est que ce tirant d'eau correspond à l'état des ports des Indes et de l'Extrême-Orient. Il n'y a du reste, dans le monde, qu'une quinzaine de bateaux d'un tirant d'eau supérieur, tous affectés à la navigation transatlantique, comme le *Campania* et le *Lucania*, de la Compagnie Cunard, la *Lorraine*, que vient de lancer la Compagnie transatlantique, le *Kaiser Wilhem der Grosse* et l'*Océanic*, de la Wite-Star-Line, qui ne mesure pas moins de 214 mètres de longueur et détient, pour le moment, le record parmi les Léviathans de l'Océan Atlantique.

En fait, actuellement, aucun navire de commerce n'est obligé d'alléger pour passer le canal. Les plus grands cuirassés seuls doivent faire cette opération. Afin de se limiter au tirant d'eau réglementaire, le *Victorious*, de la marine anglaise, a dû décharger 600 tonnes, mais la *Rossia*, de la marine russe, le plus grand des croiseurs actuellement à flot, après le *Powerfull* et le *Terrible*, a pu passer en déplaçant simplement certains poids de l'arrière à l'avant.

On peut, il est vrai, nous reprocher que la vitesse des navires soit limitée à dix kilomètres à l'heure, dans les parties entre berges ; — mais, à supposer que le canal fût encore plus large, il serait imprudent d'augmenter sensiblement cette vitesse ; car les échouages de masses énormes, telles que les cuirassés et les grands paquebots modernes, risqueraient de devenir fort graves, si elles étaient lancées à grande allure. Or, dans un canal, même beaucoup plus large que le canal actuel, il faut toujours compter avec les échouages, qui résultent forcément d'une avarie au gouvernail ou à la ma-

chine, d'un ordre mal transmis, d'une erreur du timonier, d'une foule de circonstances fortuites, qu'il n'y a aucun moyen d'éviter[1].

*
* *

Des voyageurs et des gens du monde, non pas des marins, m'ont fait cependant l'objection suivante : « Nous reconnaissons, m'ont-ils dit, que la traversée du canal de Suez est assurée de jour et de nuit avec une sécurité et une rapidité suffisantes, mais il nous semble que vous vous êtes donné beaucoup de peine et que vous avez recouru à des moyens bien savants, et peut-être trop compliqués, pour arriver à un résultat que vous auriez obtenu plus facilement, pour la navigation de nuit, en éclairant tout simplement les berges du canal par des lampes électriques, comme les Allemands l'ont fait à Kiel... Le canal de la mer du Nord (Nord-Zee-Kanaal), d'Amsterdam à Ymuiden, n'est même pas éclairé, et les navires s'y croisent de jour et de nuit, en pleine marche. »

Je connais le canal de Kiel et celui de la mer du Nord ; mais comme M. Tillier les a également visités et nous a fourni les renseignements les plus complets à ce sujet, grâce à sa compétence, à la bonne grâce qu'on a mise à le renseigner et aux recommandations de notre excellent collègue M. Anslijn, je crois être à même de répondre à cette critique.

D'abord, le canal de Kiel a 98 kilomètres de longueur et 45 mètres de largeur dans les gares, tandis que celui de Suez, comme on l'a vu, a 160 kilomètres de longueur et 37 mètres de largeur au plafond. On croit généralement que les lampes électriques, établies tout le long du canal de Kiel, sont assez nombreuses et puissantes pour éclairer la surface de l'eau et les berges, comme le font par exemple les lampes à arc des

1. Sir Charles A. Hartley, K. C. M. G. F. R. S. E., M. Inst. C. E. et membre de la commission consultative des travaux de la Compagnie de Suez, a fait, le 15 septembre dernier, à Douvres, une très savante communication sur le canal. Elle vient d'être publiée à Londres par William Clowes and Son, sous le titre : *A short story of the Engineering Works of the Suez Canal, to the present time.*

ports illuminés à la lumière électrique. C'est une erreur. On ne s'est nullement préoccupé d'éclairer la surface de l'eau et des berges, mais bien uniquement de créer deux lignes ininterrompues de petits feux, qu'on pourrait appeler feux de direction, s'ils n'étaient pas placés sur les berges, et si ce nom n'était pas ordinairement réservé aux feux sur lesquels on peut gouverner. Les lampes sont disposées sur les deux rives, toujours en face les unes des autres ; elles sont éloignées dans les parties droites de 200 mètres en longueur et, comme elles se trouvent placées à cinq ou dix mètres de la ligne d'eau, les lampes d'un même couple sont éloignées l'une de l'autre, en largeur, de 80 à 100 mètres. Dans les courbes, l'écartement en longueur varie de 60 mètres à 80, suivant le rayon; leur hauteur au-dessus de l'eau est de 5 mètres. La lumière est fournie par deux usines électriques fonctionnant chacune sur la moitié du canal, et installées l'une à Holtenau, l'autre à Brunsbuttel. Les tensions extrêmement considérables dans les fils (qui sont aériens) ont rendu nécessaire l'installation, dans les endroits habités, de filets placés au-dessous des fils pour éviter des accidents, des foudroiements, en cas de rupture. Toutes les lampes s'allument ensemble, à la nuit, et d'un seul coup. Après les quelques difficultés inhérentes au début dans des installations aussi complexes, le système paraît fonctionner d'une façon satisfaisante.

M. Tillier estime cependant qu'il est plus facile et plus pratique de naviguer avec un projecteur éclairant toute la route à une distance suffisante en avant, que de se guider entre deux lignes de petits feux, indiquant seulement cette route, sans l'éclairer réellement. Du reste, les trains de navires à voiles remorqués ne naviguent jamais de nuit, et il est intéressant de remarquer qu'à la latitude de Kiel (54° 2' N.) les nuits d'hiver sont très longues, et qu'il n'y a, au contraire, que deux ou trois heures de vraie nuit, en plein été.

D'après les règles écrites, dont j'avais eu connaissance, les croisements en marche des navires calant moins de 6^{m} 50 étaient autorisés, et j'avoue qu'en considérant les profils du canal de Kiel, j'avais été surpris que de pareils croisements en marche pussent s'effectuer d'une façon normale et sans danger. J'en avais même conclu que nous péchions peut-être

à Suez par excès de timidité. Aussi, M. Tillier a-t-il étudié avec grande attention l'exploitation du canal de Kiel à ce point de vue.

Il résulte de ses renseignements que, dès le début de l'exploitation, on s'est aperçu, à la suite de quelques accidents, que la limite de $6^{m}50$ était beaucoup trop élevée. Aujourd'hui, le chef du transit, qui est un capitaine de vaisseau en retraite, a adopté des mesures plus sages. On fait garer tous les navires, même ceux qui calent $2^{m}50$, toutes les fois qu'un bâtiment, de plus de 5 mètres de tirant d'eau, doit les croiser ; et encore cette limite de cinq mètres n'est-elle pas la limite inférieure. Si les officiers de marine qui remplissent des fonctions analogues à celles de nos agents principaux aux deux ports d'entrée, ou si les pilotes en route jugent qu'un bâtiment de moins de 5 mètres est surchargé, — le cas est fréquent pour les navires transportant du bois — ou gouverne mal, soit parce qu'il est sur lest, soit parce que le vent est de travers, le croisement en route avec ledit navire n'est pas autorisé et les autres navires au-dessus de $2^{m}50$ se garent pour lui.

A Kiel, les petits s'effacent toujours devant les gros, et c'est assez rationnel et même prudent, pour les bateaux. Du reste, les marins chargés de l'exploitation considèrent les croisements en route, sauf pour les très petits navires, comme dangereux et ils seraient tout disposés à procéder, comme nous le faisons à Suez, s'ils n'étaient pas absolument dominés par la question vitale de la rapidité du transit, car l'économie de temps réalisée par les navires qui prennent la voie de Kiel, au lieu de faire le tour du Jutland, est à peine de quarante heures.

Les gares sont au nombre de huit, espacées les unes des autres de douze kilomètres ; de plus, dans les lacs, se trouvent des endroits où les navires peuvent, non seulement se croiser, mais s'éviter complètement.

Il n'est pas admis dans le canal de Kiel que les navires se garent sur berge, comme à Suez. C'est là une différence des plus notables qui tient à la qualité des terrains, et à ce que, partout ou presque partout, on peut craindre la présence sur le talus, de blocs de rochers dits « erratiques » sur lesquels les bâtiments peuvent s'avarier. Il a donc fallu adopter

un système permettant aux navires de s'amarrer, sans que leur flanc, du côté de la terre, touche le talus. On y est parvenu en battant sur la longueur de chaque gare, à petite distance les uns des autres, des pieux par les fonds de 5 mètres.

Quant aux accidents et incidents qui se produisent à Kiel, ils sont de la même nature que les nôtres. On ne se préoccupe seulement pas beaucoup de la durée des échouages, car on peut toujours ou presque toujours, en manœuvrant convenablement les écluses d'entrée et celle des rivières, faire monter l'eau et renflouer le navire échoué. Aussi l'administration a-t-elle jugé inutile d'avoir des remorqueurs puissants. Un accident qui a eu des suites graves, et qui ne s'est jamais produit à Suez, a interrompu pendant longtemps la navigation pour les navires dépassant 4 mètres. Un des bâtiments ayant touché sur des blocs « erratiques » s'est fait une voie d'eau à la suite de laquelle il a coulé, et il a complètement chaviré du côté du canal. L'opération de relevage a été des plus laborieuses, car le navire portait plus de 1 700 tonnes de net.

De plus, on sait que le canal de Kiel est une propriété de l'Empire, qu'il est administré par des agents de l'Empire; que c'est principalement un canal stratégique et qu'il a été établi pour servir de voie militaire à la flotte allemande et permettre aux plus gros cuirassés de transiter en tout temps, d'une mer à l'autre, sans être obligés de franchir les détroits du Danemark. Quand la flotte allemande doit y passer, tout transit commercial est interrompu. Si on avait voulu créer simplement une voie commerciale, qui existait pour les bateaux de rivière par le canal à écluses de l'Eider, on aurait certainement adopté des profils inférieurs à ceux qui ont été exécutés, car le commerce avec la Baltique se fait (et se fera sans doute toujours à cause des fonds de cette mer) par des navires de dimensions moyennes, et on ne peut compter sur le passage de grands paquebots.

Le canal de Kiel n'a donc pas, comme celui de Suez, un caractère international; ce n'est point une entreprise industrielle et financière comme la nôtre, dans laquelle il convient certainement de réaliser toutes les améliorations possibles, mais aussi de tenir compte de la juste rémunération des capi-

taux engagés, de l'utilité pratique des sacrifices consentis et des responsabilités à encourir.

Le canal de la mer du Nord (Nord-Zee-Kanaal) appartient également à l'État hollandais; il n'a que 19 kilomètres de longueur, du port d'Amsterdam au point où commence l'élargissement de la grande écluse d'Ymuiden. Sa largeur, qui est de 36 mètres au plafond, est portée à 46 mètres dans les courbes. Les écluses d'Ymuiden sur la mer du Nord, d'une part, et celles qui font communiquer le port d'Amsterdam avec le Zuyderzee, d'autre part, permettent de maintenir un niveau à peu près constant. Aussi peut-on dire que, pratiquement, sauf près d'Ymuiden, au moment où l'on ouvre les écluses, il n'y a pas de courant sensible. La profondeur est maintenue à neuf mètres. Les berges sont presque partout défendues par des roseaux qui poussent très drus, comme dans les autres canaux de Hollande, et cette protection est d'une telle efficacité que le passage des navires n'occasionne aucune érosion.

Tous les navires sont obligés de se munir de pilotes et la vitesse réglementaire est de neuf kilomètres à l'heure. En dehors de ces prescriptions, les navires naviguent librement; ils peuvent se croiser en marche ou s'amarrer sur les pieux disposés sur toute l'étendue des berges; mais, dans la pratique, la plupart des navires calant plus de vingt pieds se font remorquer par un ou deux remorqueurs et ne naviguent pas de nuit. Presque tous les capitaines, même ceux de petits navires, prennent à Ymuiden et à Amsterdam des hommes de barre spéciaux qui gouvernent les bâtiments, pendant toute la durée du transit, et qui sont devenus, par la pratique, d'une habileté remarquable.

Les navires sont toujours et *dans tous les cas* responsables des avaries qu'ils causent au matériel du Canal, et le montant de ces avaries, quelque faible qu'il soit, leur est toujours réclamé. Les capitaines sont seuls responsables des avaries de navires à navires.

La manœuvre à opérer pour les croisements en marche consiste à faire gouverner les deux navires directement l'un sur l'autre et à les faire *venir* légèrement ensemble sur tribord, lorsqu'ils sont à très petite distance l'un de l'autre? Cette manœuvre, qui est la seule pratique et possible, n'en

est pas moins fort délicate. Aussi, le directeur maritime de de la Compagnie *Nederland*, qui est un ancien capitaine, a déclaré à M. Tillier que cette manœuvre était dangereuse pour les navires de sa Compagnie, qui sont les plus gros fréquentant le Canal, bien qu'ils ne calent que $6^{m}50$.

Quant au Canal de Manchester, on n'y navigue pas pratiquement de nuit.

En résumé, si les croisements en marche ont lieu dans les canaux de Kiel et de la mer du Nord, c'est que les bâtiments qui les fréquentent sont d'un tonnage très inférieur aux paquebots et aux cargo-boats fréquentant le canal de Suez. De plus, les navires venant d'Amsterdam sont chargés et ceux s'y rendant sont plus ou moins lèges, de sorte que les croisements s'effectuent presque toujours entre un navire chargé et un autre qui ne l'est pas ou qui l'est peu. Il n'en est pas de même à Suez. Aussi, quelque séduisante que soit la tentation d'autoriser les croisements en marche, de jour et de nuit, je crois qu'il est prudent d'attendre que les dimensions du canal permettent d'appliquer cette amélioration sans aucune espèce de danger pour la sécurité de la navigation et la responsabilité de la Compagnie.

*
* *

Nous venons de voir que les berges du canal de la mer du Nord sont protégées par des plantations de roseaux contre l'effet du remous et les érosions causées par le passage des navires. A Suez, la question des plantations est encore beaucoup plus importante.

Mon éminent collègue, M. Henri Boucard, ancien inspecteur général des forêts, nous a fait profiter, en cette matière, de son profond savoir et de sa longue expérience, et j'ai appris le peu que je sais, au cours des missions que j'ai eu le plaisir de remplir avec lui en Égypte.

Le sol de l'Isthme de Suez est généralement de nature siliceuse et très mobile ; or, comme le canal maritime est ouvert suivant une direction Nord-Sud, perpendiculaire à celle des vents régnants qui soufflent de l'Ouest, les pessimistes en avaient tiré, au commencement des travaux, de menaçantes

prévisions. Elles ne se sont pas réalisées; mais il ne faut pas moins reconnaître que la quantité de sable qui tombe annuellement dans le canal, jointe aux érosions des berges, oblige à des dragages permanents et à des dépenses, qui en sont la conséquence.

Contre l'apport des sables par les vents, on avait construit des écrans en barrières sèches, faites avec des roseaux; mais elles n'avaient qu'un effet médiocre et devaient être renouvelées au moins tous les cinq ans. Ces moyens étaient donc insuffisants. On a d'abord entrepris de cuirasser les berges et on a eu recours à trois procédés : des empierrements, des fascinages, des palplanchages. Seuls, les empierrements ont réussi; mais le prix en est très élevé et il eût été particulièrement regrettable d'appliquer ce système coûteux sur la berge Asie, qui ne présente qu'un caractère provisoire, à cause des élargissements successifs qui se sont faits et se feront toujours de ce côté. On a été ainsi amené à étudier l'emploi de plantes et d'arbres pour assurer la consolidation des berges, et pour former des écrans contre le vent.

Il a été prouvé par les plantations d'Ismaïlia[1] et de Bir-Abou-Ballah que le sol du désert, une fois dessalé et irrigué, devient très fertile. Cette terre, comme on l'a dit avant moi, *est redevenue vierge, à force de vieillesse !* Aussi commença-t-on les plantations par les bords des canaux d'eau douce, où elles réussirent parfaitement et tout autour de l'usine des eaux de Port-Saïd. Puis, comme il fut prouvé qu'on pouvait irriguer la plus grande partie des berges du canal maritime, on s'arrêta à un programme, qui est en cours d'exécution, et qui consiste à planter, parallèlement au canal et au delà des cavaliers, à 50 mètres environ de la ligne d'eau, une bande de grands arbres, sur 50 mètres de largeur, pour arrêter les sables

1. Je me souviens qu'en 1865, et même en 1869, il n'y avait pas un seul arbre à Ismaïlia. C'était le désert dans toute son horreur. Aujourd'hui, c'est une oasis merveilleuse, complantée d'arbres de hautes futaies, formant berceau dans les avenues et interceptant les rayons du soleil. Dans le jardin de notre chef des exploitations accessoires — le dévoué et fidèle M. Thévenet — poussent et prospèrent des letchi, des magnolias, des multipliants, le flamboyant de Madagascar, le frangipanier, le ficus elastica, le manguier, le goyavier, le caféier, toutes les variétés d'eucalyptus et de mimosas, et enfin le prunier et le pommier. Il y a un bougainvillea dont le tronc mesure 80 centimètres de diamètre et la longueur des rameaux dépasse 20 mètres.

d'apport ; puis, à la ligne d'eau, des roseaux destinés à amortir l'action érosive du flot ; enfin, à boiser les banquettes en arbustes, arbrisseaux et plantes rampantes. Les principales essences employées sont le tamarix, le filao, le leubach, les palmiers et toute une série de plantes robustes qui nous ont été indiquées par un botaniste de grand mérite, fixé depuis de longues années en Égypte, M. de Flers, correspondant du Muséum de Paris; par M. Sickemberger, ancien directeur du jardin botanique de l'École de médecine du Caire, et M. Nicour Bey, le très savant ingénieur en chef des chemins de fer égyptiens.

Si cette tentative est couronnée de succès, ainsi que nous l'espérons, des lignes continues de roseaux à fleur d'eau ne tarderont pas à faire l'office de fascinage ; des bandes d'arbres élevés, plantés en arrière des cavaliers, arrêteront une grande partie des sables, et les frais annuels de dragage seront ainsi diminués ; des arbustes garniront les talus. Cet ensemble de plantations, en abritant les navires des grands vents, améliorera les conditions du transit et reposera les yeux des voyageurs, en substituant de la verdure à l'aspect désolé du désert.

*
* *

Je ne peux qu'effleurer la très intéressante question des plantations ; mais, avant de visiter les ports du canal, je tiens à signaler une ingénieuse expérience tentée par M. Boucart en 1893. Dans une très grande partie de l'isthme, on rencontre dans le sous-sol une nappe d'eau, à peine saumâtre, qui est retenue dans les sables par une mince couche d'argile et qui s'écoule à peu près au niveau de la mer et du canal. Comme les banquettes, déjà en déblai, ne se trouvent qu'à un mètre cinquante ou deux mètres au-dessus de cette nappe d'eau, M. Boucart eut la pensée de placer les tamarix à portée de cette bienfaisante humidité, en donnant aux boutures la longueur nécessaire pour l'atteindre. La nature des sables légère et perméable permettait d'espérer que les racines se développeraient et vivraient à cette profondeur.

Les prévisions de M. Boucart se sont réalisées ; cinq cent mille boutures longues furent plantées suivant ses indications

en 1894 et 1895 ; elles garnissent actuellement une étendue de vingt kilomètres, dans les reuils du Serapeum et d'El-Guisr et jouissent d'une honne santé, puisque leurs jets ont atteint, en trois ans, jusqu'à trois mètres de hauteur.

*
* *

Des trois villes auxquelles le canal de Suez a donné naissance, Port-Saïd, Ismaïlia et Port-Tewfik, la première seule me paraît appelée à un véritable avenir commercial. Ismaïlia, sur laquelle on avait fondé, au début de l'entreprise, de grandes espérances, comme port central, ne les a pas réalisées, et je crois qu'elle est appelée plutôt à décroître qu'à grandir. Le commerce y est nul, et le mouvement maritime se borne à quelques barques venant par le canal Ismaïlieh. On y a maintenu le centre de notre organisation administrative, mais les ateliers de réparation eux-mêmes disparaîtront peu à peu, pour être concentrés à Port-Saïd.

C'est à Ismaïlia que se trouve le chalet Lesseps, dont la véranda, toute recouverte de plantes grimpantes, disparaît presque sous les grands arbres plantés par le président-fondateur. Rien n'est plus modeste que cette demeure, et rien ne dépeint mieux le caractère et la simplicité de M. de Lesseps. Au rez-de-chaussée : un salon, une salle à manger et une petite chambre, meublée d'un lit de camp, d'une toilette, d'un bureau et d'une chaise. Point d'armoire à glace, car sa garde-robe était plus que rudimentaire. J'ai eu souvent l'honneur de voyager avec lui : une redingote, un pantalon et un gilet noirs, un habit pour les grandes circonstances, une cravate noire et une cravate blanche, quelques paires de chaussettes, deux chemises de soie et deux chemises blanches qu'il faisait laver et repasser là où il pouvait... Quel repassage !... Un morceau de savon, une brosse et un rasoir constituaient tout son fourniment... Comme manteau, il portait une *abaye*[1] et comme coiffure la *couffieh*[2].

1. L'*abaye* est une sorte de longue chape en poils de chameaux, à raies blanches et marrons et munie de larges manches, que portent les bédouins et les pâtres du désert.

2. Le *couffieh* est une espèce de foulard soie et coton, ou tout soie, qu'on enroule autour de la tête, et qu'on retient par une corde en poils de chameau.

Aussi la malle était pour lui un objet de luxe inconnu, et une toute petite valise lui suffisait amplement... Comme je l'ai dit déjà, Ismaïlia est une délicieuse oasis, mais elle vit surtout de souvenirs ; c'est une petite colonie fort intéressante, il est vrai, et j'en reparlerai en m'occupant de l'œuvre sociale de la Compagnie.

Port-Tewfik n'est pas à proprement parler une ville. C'est un terre-plein où ont été groupés les logements de nos employés et de nos ouvriers. Je ne dirai rien de la résidence qui y avait été construite et qu'on a eu le bon esprit de convertir en bureaux. A l'entrée de l'avenue Hélène, complantée de beaux arbres, est érigé un monument qui m'a longtemps intrigué. Sur un piédestal assez élevé, se trouve un buste en bronze, beaucoup plus grand que nature, et on lit sur le socle : « A Wagorn ». — Qu'est-ce que Wagorn? — J'avais souvent posé cette question et on me répondait simplement que c'était un ami de M. de Lesseps. Comme je savais que le monument avait été élevé aux frais de la Compagnie, je me doutais bien que l'amitié seule n'avait pas dû décider M. de Lesseps à faire cette dépense et j'ai fini par trouver l'explication du mystère. Wagorn était un lieutenant de la marine anglaise qui, en 1831-1832, pendant que M. de Lesseps était élève-consul en Égypte, s'était donné pour mission de démontrer à son gouvernement qu'il fallait abandonner la route du Cap, pour ses correspondances avec les Indes, et adopter celle de la mer Rouge et du Grand Océan Indien. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de la vieille politique anglaise de porter, à ses frais, les duplicata des dépêches expédiées par le Cap. Wagorn traversait la France ou l'Italie, s'embarquait à Marseille, à Trieste, à Gênes ou à Livourne et débarquait à Alexandrie. Sans perdre une minute, il gagnait Suez, montait sur le premier bateau qu'il trouvait pour le conduire à Bombay ou à Calcutta. Il est sans exemple que la malle anglaise, qui contournait le Cap, ait devancé l'arrivée de cet infatigable voyageur, qui prouvait ainsi que le transit vers l'Extrême-Orient par l'Égypte, Suez et la Mer Rouge, méritait toute l'attention du commerce. Les expériences du lieutenant Wagorn avaient fortifié dans l'esprit de M. de Lesseps les impressions qu'y

avait laissées la lecture du rapport de Lepère, et c'est par reconnaissance que M. de Lesseps lui a fait ériger un monument à Port-Tewfik.

Suez, dont l'importance commerciale a été fort minime depuis l'ouverture du canal, car les navires transiteurs ne s'y arrêtent pas et charbonnent à Port-Saïd, va voir peut-être la fortune lui sourire. Depuis qu'on a découvert d'importants gisements de pétrole à Sumatra et à Bornéo, la grande maison de commerce Samuel et Cie a monopolisé l'achat et la vente de cette huile dans tout l'Orient. Elle a acquis du gouvernement égyptien un des anciens bassins du commerce et s'est installée sur le quai Nord. L'intention de ces négociants est de fournir aux navires du pétrole comme combustible, en remplacement du charbon, et, pour atteindre ce but, ils ont disposé des entrepôts tout le long de la route de l'Extrême-Orient et dans les principaux ports d'escale et de ravitaillement. Ce serait une sérieuse perturbation apportée dans la marine européenne, mais il paraît que les appareils brûleurs d'huile lourde de pétrole s'adaptent facilement aux foyers actuels, que les navires peuvent donc marcher, tour à tour, au charbon et au pétrole, et que quelques heures suffisent pour opérer le changement. On sait, du reste, que ce mode de chauffage n'est pas nouveau et qu'il est employé sur une vaste échelle dans la Caspienne et la mer Noire. A notre dernier voyage, deux énormes réservoirs en tôle étaient en construction à Suez. Une machine à vapeur et des pompes puiseront le pétrole dans les soutes des navires pétroliers et les déverseront dans les réservoirs qui sont à un niveau assez élevé. Un simple tuyau, longeant le quai et muni, de distance en distance, de prises et de robinets, permettra de distribuer le pétrole dans les navires accostés le long du quai. Je crois que cette industrie a de l'avenir, et que la seule difficulté réside dans l'emmagasinement d'une provision de pétrole suffisante pour atteindre le prochain port d'escale, et dans la difficulté de rendre étanches les soutes à charbon qui ne le sont pas actuellement.

D'après le dernier recensement, qui a eu lieu en juin 1897, la population de Port-Saïd est de 42 095 habitants. Les Égyptiens et les Arabes figurent dans ce chiffre pour 24 096,

les Européens et les étrangers pour 11 322, et les gens du port pour 6 677.

Le mouvement du port s'élève à 1 135 283 tonnes, mais la houille constitue la plus forte partie de ce tonnage qui n'est qu'un frêt d'aller. Les navires charbonniers repartent presque toujours à vide, ne trouvant pas à Port-Saïd de fret de retour, et sont obligés d'aller en chercher à Alexandrie ou sur la côte de Syrie. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, le gouvernement égyptien s'est opposé, jusqu'à présent, à mettre Port-Saïd en communication directe, par voie ferrée, avec les centres industriels et agricoles de la Basse-Égypte, dans la crainte de nuire à Alexandrie, et il a systématiquement entravé le développement d'une ville qui ne demande qu'à grandir. La Compagnie, au contraire, a tout fait pour l'aider. Elle n'a pas reculé devant la dépense importante de la construction d'un canal d'eau douce, le canal Abassieh, qui a sa prise dans le canal Ismaïlieh, et dont la longueur est de 76 kilomètres 800. Dans la section comprise entre l'ouvrage de prise et le kilomètre 30 400, il a 9 mètres de largeur au plafond, une profondeur moyenne de $2^{m}30$ et une largeur de 18 mètres à la surface. Il peut donc, sur ce point, donner passage à des barques. Dans la section comprise entre le kilomètre 30 400 et Port-Saïd, sa largeur est réduite à 4 mètres avec $1^{m}50$ de profondeur et 10 mètres de largeur à la surface. Il devient un simple canal d'alimentation. Il a été créé, en effet, non seulement pour donner l'eau douce nécessaire à l'alimentation de Port-Saïd, mais pour servir aux arrosages des rues et des places de la ville, et à la fourniture des navires. Des bassins de décantation et une usine, placés au point d'arrivée du canal, servent à filtrer l'eau qui est refoulée dans des réservoirs placés sur des pylônes élevés, et assurent ainsi une pression suffisante pour qu'elle monte aux étages supérieurs des maisons. Le nouveau système est entré en fonctionnement le 3 mai 1893, et le Conseil d'administration s'est appliqué à diminuer graduellement le prix de l'eau, afin de le rendre abordable pour les petits.

Les rues de Port-Saïd sont macadamisées et soigneusement entretenues; les ateliers de réparations et les magasins d'approvisionnement de la Compagnie sont importants et le devien-

dront sans doute davantage, quand la plus grande partie du travail aura été centralisée sur ce point. A mesure que le vieux matériel, que nous usons en ce moment, sera à bout de course et qu'il aura été remplacé par des appareils nouveaux, tels que le remorqueur et la drague dont j'ai parlé, je me demande si nous ne serons pas amenés à construire une cale sèche, soit fixe, soit flottante.

Afin de désencombrer le canal maritime des canots à vapeur qui y circulaient jour et nuit pour le service des gares et le transport de notre personnel, et afin d'assurer les communications rapides entre Ismaïlia et Port-Saïd, nous avons obtenu l'autorisation d'établir entre ces deux points un tramway à vapeur, et la ligne a été livrée à l'exploitation le 3 décembre 1893. Mais on nous a imposé la voie étroite de 75 centimètres et interdit de transporter des marchandises. Nos wagons ne peuvent donc circuler sur les chemins de fer égyptiens et nos voyageurs sont obligés de transborder à Ismaïlia, point terminus de ces voies. Le tramway, quelque microscopique qu'il soit, n'en rend pas moins de réels services à notre personnel et aux voyageurs qui désirent se rendre à Zagazig, Mansourah, le Caire, Tantah, Suez et Alexandrie, et on peut juger par là des résultats que produirait une vraie voie ferrée, se raccordant directement avec les grandes lignes égyptiennes et pouvant transporter non seulement des voyageurs, mais des marchandises. Comme il faut espérer que le mauvais vouloir du gouvernement égyptien à l'égard de Port-Saïd aura bientôt un terme, nous devons chercher dès à présent comment on pourra développer les bassins et faciliter leur accès.

Il est certainement fâcheux que les quais n'aient pas été construits avec une largeur suffisante pour l'établissement de voies ferrées et de grues destinées aux chargements et déchargements des navires, mais les regrets de ce genre sont faciles à exprimer, après coup, et il ne faut pas oublier les difficultés du début.

Les bateaux charbonniers ont été placés dans le bassin le plus éloigné, le bassin Abbas, et se trouvent ainsi à une bonne distance de la ville qu'ils ne recouvrent plus de leur noire poussière ; le port des transiteurs s'est ainsi trouvé considérablement dégagé.

Le bassin des pétroliers va être agrandi de façon à recevoir tous les navires porteurs de pétrole, soit en vrac, soit en tonneaux, soit en caisses ; il sera muni des pannes réglementaires et tout danger d'incendie sera écarté.

On établira dans le bassin Chérif, fréquenté par les caboteurs et les navires à voiles, de petits wharfs permettant un débarquement facile.

Enfin, le monument que l'on élève à M. de Lesseps et que nous sommes sur le point d'aller inaugurer, occupe le centre de la grande jetée et ne pouvait être mieux placé pour l'embellissement de la ville. Le quai François-Joseph qui y conduit a été entièrement restauré, et la partie de la jetée qui précède l'îlot sur lequel se dresse la statue forme une promenade, où la population viendra, en été surtout, respirer avec plaisir la brise de la mer.

Jusqu'à ces dernières années, l'eau douce ne parvenant à Port-Saïd que par une conduite en fonte d'un diamètre réduit, les habitants ne disposaient que d'une quantité à peine suffisante pour leur alimentation et les besoins du ménage. Aussi aucune culture n'était possible et on était obligé de faire venir de Damiette, ou des points environnants, les légumes nécessaires à l'existence. La création du canal Abassieh a heureusement modifié cette situation et, en dehors des différents services de la ville qui, comme on l'a vu, sont assurés, nous avons pu concéder à des maraîchers le trop-plein que nous rejetons dans le canal maritime, et qu'ils utilisent pour arroser des jardins potagers. C'est un véritable bienfait pour Port-Saïd et une source de profits, car les navires transiteurs ne manqueront pas de s'y ravitailler et les voyageurs achèteront avec joie les fraises et les raisins qui leur seront offerts.

En dehors de l'utilité incontestable de cette industrie horticole, nous verrons avec grande satisfaction et une certaine coquetterie pousser des légumes, des fruits et des fleurs sur cette étroite bande de sable de Péluse, si désolée et si solitaire il y a trente ans à peine. Je suis convaincu que bien des habitants de Port-Saïd auront la pensée pieuse d'aller déposer leurs premiers œillets et leurs premières roses au pied de la statue de M. de Lesseps.

II

Afin de pouvoir envisager les perspectives d'avenir du canal, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur les éléments qui composent le trafic actuel, et sur les principales causes qui ont porté le mouvement maritime à 9 238 000 tonneaux nets, après vingt-neuf ans d'exploitation.

Sur deux tableaux, j'indique ci-contre la progression du tonnage et des recettes produites par le droit spécial de navigation, de 1870 à 1898, le nombre des passagers et les recettes en provenant, durant la même période. On verra que la progression est constante de 1870 à 1883; que le mouvement reste stationnaire à 55, 60 millions de tonnes, de 1883 à 1890, et qu'une forte poussée se produit en 1891, puisque le transit dépasse 81 millions de tonnes; ce chiffre ne se maintient pas pendant les six exercices suivants, mais il est atteint de nouveau et même dépassé en 1898[1].

Les progrès réalisés dans les constructions maritimes et la substitution des machines à triple expansion au système compound, ont grandement contribué à établir la suprématie de la vapeur sur la voile et à faire préférer, par conséquent, la route du canal à celle du Cap.

A la dernière réunion de la British Association, à Douvres, sir William White, constructeur en chef de l'amirauté et président de la section de science mécanique de cette association, a lu un très savant mémoire sur les progrès de la navigation à vapeur, et le capitaine Muller a résumé cet important document dans le numéro d'octobre de la *Revue générale de la Marine marchande*. D'après sir William White, qui est bon juge, les progrès de la navigation à vapeur ont été marqués par les caractéristiques suivantes :

1° Augmentation des dimensions et accroissement de force pour les machines, à mesure que les vitesses augmentent;

1. Ce résultat, déjà fort respectable, sera dépassé, en 1899, dans de notables proportions, car les neuf premiers mois de l'exercice donnent déjà un excédent de recettes de plus de 5 millions.

TRANSIT DU CANAL MARITIME DE SUEZ
DE 1870 A 1898.
(Recettes du Transit des Navires.)

ANNÉES	TONNAGE NET	RECETTES PROVENANT DU DROIT SPÉCIAL DE NAVIGATION
	tonnes.	
1870	436 609 370	4 345 758 42
1871	761 467 050	7 595 385 13
1872	1 160 743 542	14 377 092 17
1873	1 367 767 820	20 850 726 15
1874	1 631 650 140	22 667 791 94
1875	2 009 984 091	26 430 790 61
1876	2 096 771 613	27 631 458 20
1877	2 355 447 695	30 180 928 72
1878	2 269 678 315	28 345 672 87
1879	2 263 332 194	27 131 116 77
1880	3 057 421 881	36 492 620 25
1881	4 136 779 769	47 193 882 67
1882	5 074 808 885	55 421 039 59
1883	5 775 861 795	60 558 488 57
1884	5 871 500 925	58 628 759 82
1885	6 335 752 984	60 057 259 97
1886	5 767 655 847	54 771 076 72
1887	5 903 024 094	55 995 298 28
1888	6 640 834 446	63 037 618 20
1889	6 783 187 122	64 412 511 64
1890	6 890 094 414	65 427 230 22
1891	8 698 777 360	81 540 836 24
1892	7 712 028 610	72 613 311 13
1893	7 659 059 765	68 862 961 37
1894	8 039 175 276	72 116 965 18
1895	8 448 383 015	75 934 357 56
1896	8 560 283 609	76 487 716 81
1897	7 899 373 841	70 918 410 43
1898	9 238 603 381	82 657 420 75

MOUVEMENT
DES PASSAGERS DANS LE CANAL DE SUEZ DE 1870 A 1898.

ANNÉES	NOMBRE DES PASSAGERS[1]	RECETTES PROVENANT DU DROIT PAYÉ PAR LES PASSAGERS
1870	26 758	263 552 »
1871	48 422	484 220 »
1872	67 640	676 407 »
1873	68 030	680 308 »
1874	73 597	735 971 »
1875	84 446	844 465 »
1876	71 843	718 430 »
1877	72 822	728 225 »
1878	99 209	992 098 »
1879	84 512	845 120 »
1880	101 551	1 015 517 »
1881	90 524	905 248 »
1882	131 068	1 310 686 »
1883	119 177	1 191 772 »
1884	151 916	1 519 166 »
1885	205 951	2 059 513 »
1886	171 411	1 714 115 »
1887	182 997	1 829 976 »
1888	183 895	1 838 957 »
1889	180 594	1 805 940 »
1890	161 353	1 613 538 »
1891	194 467	1 944 677 »
1892	189 809	1 898 091 »
1893	186 495	1 864 957 »
1894	165 980	1 659 807 »
1895	216 938	2 169 385 »
1896	308 243	3 082 432 »
1897	191 215	1 912 150 »
1898	219 554	2 195 545 »

1. Les nombres de passagers ayant été arrondis pour ne pas faire apparaître de fractions, les recettes présentent, avec les nombres publiés, multipliés par 10 francs, des différences de quelques francs.

2° Perfectionnement des machines marines à mesure que la pression de régime augmente ; économie de combustible et diminution du poids de l'appareil propulseur proportionnellement à la puissance développée ;

3° Amélioration dans les matériaux employés pour la construction navale, meilleurs arrangements pour la structure ; coques relativement plus légères et capacité de portée plus grande ;

4° Perfectionnement dans les formes, d'où moindre résistance et économie proportionnelle dans la puissance à développer.

La navigation postale, cette aristocratie de la marine commerciale, qui assure des communications rapides et régulières entre l'Orient et l'Extrême-Orient et les divers pays d'Europe, et que tous les gouvernements subventionnent largement, a passé de 1 611 000 tonneaux en 1890 à 2 194 000 tonneaux en 1898, soit une augmentation de 26.6 p. 100. Cette catégorie de clients constituent l'élément le plus stable de notre trafic et ne participe pas aux fluctuations et aux surprises que nous réservent les cargo-boats, qui représentent cependant le principal aliment de nos recettes et 70 p. 100 du transit total. Les « *tramp* » steamers, comme les appellent les Anglais, toujours à la recherche du fret, là où il se présente, ne fréquentent en masse le canal qu'au cas où les besoins du commerce sont supérieurs à la capacité des flottes postales ou régulières.

Jusqu'à présent, la marchandise qui a fourni le plus d'activité a été le blé de l'Inde, dans les années surtout où les récoltes ont été déficitaires, soit en Europe, soit dans les deux grands pays exportateurs, les États-Unis et la République Argentine. Comme le blé se récolte en Europe en juillet-août, il devient difficile d'assurer la consommation pendant les derniers mois de la campagne, surtout lorsque les États-Unis ne sont pas en mesure de combler le déficit. La récolte dans l'Inde commençant en février, et le nouveau blé arrivant fin mars dans les ports d'embarquement, des navires sont affrétés en Europe et transitent sur lest pour aller chercher le blé et le

rapporter promptement. Dans ce cas le canal bénéficie d'un double mouvement ; mais, en temps normal, la navigation sur lest est la portion la plus aléatoire du trafic.

On a également tendance à exagérer dans le public le rôle joué par le transit des navires de guerre et les affrétés, au point de vue des résultats généraux de l'entreprise. En 1896, où ce trafic a atteint le chiffre le plus élevé (407 000 tonneaux), il n'a représenté que 4,7 p. 100 du transit total. Si l'on dressait un tableau indiquant le mouvement maritime décomposé par catégories, de 1889 à 1896, on verrait que les années, où le mouvement des navires de guerre et des affrétés s'accentue, coïncident avec des expéditions militaires : 1895, expédition de Madagascar et d'Abyssinie ; 1896, expédition d'Abyssinie et retour de Madagascar. Un accroissement en 1898 résulte de l'action des nations européennes en Chine et du passage, dans les deux sens, de la flotte de l'amiral Camara, pendant la guerre hispano-américaine.

Je crois qu'au point de vue du mouvement normal résultant des relèves de troupes et des envois de matériel, les nouvelles acquisitions territoriales de l'Europe et de l'Amérique en Extrême-Orient, le développement des colonies italiennes, de nos colonies indo-chinoises, de la côte des Somalis et de Madagascar, auront pour conséquence d'augmenter graduellement l'importance de la navigation militaire. Mais, je le répète, ce n'est point là une des bases de notre activité ; les trois principales sont : la navigation postale, les lignes régulières et les cargo-boats.

*
* *

En l'état du développement économique des pays d'Orient et d'Extrême-Orient, l'Inde (y compris Ceylan et la Birmanie) absorbe 50 p. 100 environ du mouvement maritime total du canal. Cette situation prépondérante s'explique par la position géographique de l'Inde, que le percement de l'Isthme a particulièrement avantagée ; par la densité de sa population, qui dépasse 250 millions d'habitants ; par ses progrès agricoles et industriels et par l'importance de ses échanges avec l'Angleterre et l'Europe.

Les facilités de communication, de toute nature, sont la

grande cause du développement économique d'un pays; — ce n'est plus une vérité à prouver, et nous l'oublions cependant quelque peu en France, surtout en matière coloniale.— Les Anglais ont établi dans leur vaste empire indien plus de 35 000 kilomètres de voies ferrées (chiffre de 1898); ces chemins de fer ont transporté 151 599 000 voyageurs et 35 626 000 tonnes de marchandises; ils multiplient les lignes télégraphiques et les bureaux de poste; ils n'épargnent aucun des travaux nécessaires pour parer aux inconvénients que présente, dans certaines régions, l'inégalité des pluies, à l'époque de la germination des céréales. Il n'est donc pas étonnant que le mouvement des marchandises effectué entre l'Inde et l'Europe par le canal, en 1898, se soit élevé à 4 686 000 tonneaux nets, c'est-à-dire à 50, 7 p. 100 par rapport au mouvement total. A part les années de crise, d'épidémie grave, ou de mauvaises récoltes, comme en 1896-97, cette quote part s'est maintenue à 52, 53 p. 100.

Mais un fait considérable et intéressant pour l'avenir du canal s'est produit en 1898 : bien que le mouvement de l'Inde ait augmenté très sensiblement, il est cependant inférieur à l'augmentation générale du canal, puisque la proportion est réduite à 50 p. 100. La raison en est que d'autres pays ont également réalisé de rapides progrès et sont entrés sérieusement en ligne.

La région qui, après l'Inde, fournit au canal la plus grosse part de trafic, est l'Indo-Chine française, la Chine et le Japon. Le mouvement aller retour, en 1894, était de 1 347 000 tonneaux nets et il s'est élevé en 1898, à 1 851 300 tonneaux nets, soit une augmentation de 504 000 tonneaux en cinq ans, et la proportion a passé de 17 à 20 p. 100, par rapport au trafic total. Je crois que ce mouvement est appelé à s'accentuer. Il ne faut pas oublier que, si les Indes anglaises comptent 250 millions d'habitants, la Chine proprement dite et la Mandchourie — en laissant de côté les déserts de la Mongolie et les plateaux infertiles du Tibet — présentent une population à peu près égale à celle de toute l'Europe, soit 350 à 360 millions d'habitants.

Bien que les anciens ports chinois ouverts au commerce international fassent déjà un commerce important, — puisque

le seul port de Chang-Haï a exporté, en 1897, plus de 70 mille balles de soies grèges, — on peut dire que la Chine, jusqu'à ces derniers temps, a été à peine effleurée par la civilisation européenne. Mais le Céleste-Empire vient d'être secoué de sa torpeur, d'abord par sa guerre malheureuse avec le Japon, qui l'a forcé de recourir à l'Europe pour payer sa rançon, et surtout par l'action pacifique des nations européennes. Dans l'âpre lutte qu'elles soutiennent pour asssurer de nouveaux débouchés à leurs industries, ces puissances après le partage de l'Afrique, se sont tournées vers l'Empire chinois; elles ont obtenu diverses concessions territoriales sur le littoral, sous forme de location à bail, et le droit de construire des chemins de fer et d'exploiter les mines dans les arrière-pays de ces concessions. L'Allemagne s'est installée à Kiao-Tchéou, aujourd'hui déclaré port franc, sur la côte méridionale de la presqu'île du Chan-Toung. Le port est excellent, commande une province de 20 à 25 millions d'habitants, et se trouve suffisamment près du golfe du Pe-Tchi-Li, pour permettre à ses maîtres de se faire entendre éventuellement à Pékin. La Russie occupe Port-Arthur et Talien-Wan (qui vient d'être également déclaré port franc); la Mandchourie entre dans sa sphère et elle y fera construire une ligne ferrée se raccordent à son Transsibérien. L'Angleterre, tout en protestant qu'elle ne souffrirait à aucun prix qu'on attentât à l'intégrité de l'Empire chinois, s'est emparée de la forte position navale de Wei-Hai-Wei, munie d'un superbe port, d'où elle peut surveiller à la fois la Russie à Port-Arthur, l'Allemagne à Kiao-Tchéou et la Chine à Pékin. En même temps, sous prétexte de compléter les défenses de l'île de Hong-Kong, elle s'est fait octroyer un territoire de 200 milles carrés, sur la terre ferme, en arrière de Kao-Loun, en face du port de Victoria. Il est déjà question de faire partir de là un chemin de fer vers Canton [1].

La France, qui possède l'avantage considérable d'avoir une colonie limitrophe, est autorisée à prolonger ses chemins de fer dans le Yunnan, et des ingénieurs étudient sur les lieux le tracé de Lao-Kay à Yunan-fou; elle occupe à bail la baie de

1. Chambre de Commerce de Lyon. — *La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine*. 1895-1897. Lyon, A. Rey et Cie, imprimeurs-éditeurs. 1898.

Ouang-Tchéou-Ouan et elle est chargée de l'organisation du service postal chinois. L'Italie cherche à obtenir certains avantages commerciaux dans le Shan-Si. Enfin, de nombreuses concessions de chemins de fer ont été obtenues par différents syndicats européens ou américains et c'est par plusieurs milliers de kilomètres que se chiffrent les lignes concédées.

Mais le principal phénomène révélateur de l'évolution économique de la Chine est dans l'ouverture de douze nouveaux ports ou villes au commerce européen, ce qui porte actuellement le nombre total à trente-quatre [1], de plus l'ouverture de toutes les rivières navigables à la navigation à vapeur, dans les provinces ayant des ports à traité, c'est-à-dire en fait, dans presque toutes les provinces ayant des rivières navigables. Cette concession est d'autant plus importante qu'elle doit entraîner progressivement mais fatalement, avec l'aide des chemins de fer, la suppression des douanes intérieures ou li-kin, qui sont une des entraves les plus sérieuses au commerce.

Ainsi que l'écrit M. Pierre Leroy-Beaulieu au début de son article sur *les Chemins de fer chinois* et *l'Ouverture du Céleste-Empire* paru dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre dernier : « En dépit des rivalités qui n'ont cessé d'exister à Pékin entre la diplomatie des diverses puissances, de l'âpre lutte d'influence qui s'y est engagée et qui a souvent compromis le but que tous prétendaient poursuivre avec un égal intérêt, il semble que l'Europe et sa civilisation aient enfin réussi à enfoncer les portes du Céleste-Empire ».

Oui, de larges brèches ont été pratiquées dans la vieille muraille matérielle et morale derrière laquelle la Chine s'obstinait à se renfermer, et elle ne tardera pas à s'écrouler de toutes parts. Sans prétendre établir dès à présent un parallèle entre l'Inde qui est en pleine exploitation, et la Chine qui naît à la civilisation européenne, en tenant compte des multiples détours de l'âme des Célestes, de leur inertie, de leur fana-

1. Il ne serait que temps en France d'apporter à notre loi sur la marine marchande les modifications que nous réclamons avec tant d'insistance, et dont j'ai essayé de faire ressortir l'urgence dans mon livre sur « Notre Marine Marchande », afin que nos armateurs puissent avoir leur part dans le mouvement maritime auquel ces heureuses innovations vont donner lieu.

le seul port de Chang-Haï a exporté, en 1897, plus de 70 mille balles de soies grèges, — on peut dire que la Chine, jusqu'à ces derniers temps, a été à peine effleurée par la civilisation européenne. Mais le Céleste-Empire vient d'être secoué de sa torpeur, d'abord par sa guerre malheureuse avec le Japon, qui l'a forcé de recourir à l'Europe pour payer sa rançon, et surtout par l'action pacifique des nations européennes. Dans l'âpre lutte qu'elles soutiennent pour asssurer de nouveaux débouchés à leurs industries, ces puissances après le partage de l'Afrique, se sont tournées vers l'Empire chinois; elles ont obtenu diverses concessions territoriales sur le littoral, sous forme de location à bail, et le droit de construire des chemins de fer et d'exploiter les mines dans les arrière-pays de ces concessions. L'Allemagne s'est installée à Kiao-Tchéou, aujourd'hui déclaré port franc, sur la côte méridionale de la presqu'île du Chan-Toung. Le port est excellent, commande une province de 20 à 25 millions d'habitants, et se trouve suffisamment près du golfe du Pe-Tchi-Li, pour permettre à ses maîtres de se faire entendre éventuellement à Pékin. La Russie occupe Port-Arthur et Talien-Wan (qui vient d'être également déclaré port franc); la Mandchourie entre dans sa sphère et elle y fera construire une ligne ferrée se raccordent à son Transsibérien. L'Angleterre, tout en protestant qu'elle ne souffrirait à aucun prix qu'on attentât à l'intégrité de l'Empire chinois, s'est emparée de la forte position navale de Wei-Hai-Wei, munie d'un superbe port, d'où elle peut surveiller à la fois la Russie à Port-Arthur, l'Allemagne à Kiao-Tchéou et la Chine à Pékin. En même temps, sous prétexte de compléter les défenses de l'île de Hong-Kong, elle s'est fait octroyer un territoire de 200 milles carrés, sur la terre ferme, en arrière de Kao-Loun, en face du port de Victoria. Il est déjà question de faire partir de là un chemin de fer vers Canton [1].

La France, qui possède l'avantage considérable d'avoir une colonie limitrophe, est autorisée à prolonger ses chemins de fer dans le Yunnan, et des ingénieurs étudient sur les lieux le tracé de Lao-Kay à Yunan-fou; elle occupe à bail la baie de

1. Chambre de Commerce de Lyon. — *La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine*. 1895-1897. Lyon, A. Rey et Cie, imprimeurs-éditeurs. 1898.

Ouang-Tchéou-Ouan et elle est chargée de l'organisation du service postal chinois. L'Italie cherche à obtenir certains avantages commerciaux dans le Shan-Si. Enfin, de nombreuses concessions de chemins de fer ont été obtenues par différents syndicats européens ou américains et c'est par plusieurs milliers de kilomètres que se chiffrent les lignes concédées.

Mais le principal phénomène révélateur de l'évolution économique de la Chine est dans l'ouverture de douze nouveaux ports ou villes au commerce européen, ce qui porte actuellement le nombre total à trente-quatre [1], de plus l'ouverture de toutes les rivières navigables à la navigation à vapeur, dans les provinces ayant des ports à traité, c'est-à-dire en fait, dans presque toutes les provinces ayant des rivières navigables. Cette concession est d'autant plus importante qu'elle doit entraîner progressivement mais fatalement, avec l'aide des chemins de fer, la suppression des douanes intérieures ou li-kin, qui sont une des entraves les plus sérieuses au commerce.

Ainsi que l'écrit M. Pierre Leroy-Beaulieu au début de son article sur *les Chemins de fer chinois* et *l'Ouverture du Céleste-Empire* paru dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre dernier : « En dépit des rivalités qui n'ont cessé d'exister à Pékin entre la diplomatie des diverses puissances, de l'âpre lutte d'influence qui s'y est engagée et qui a souvent compromis le but que tous prétendaient poursuivre avec un égal intérêt, il semble que l'Europe et sa civilisation aient enfin réussi à enfoncer les portes du Céleste-Empire ».

Oui, de larges brèches ont été pratiquées dans la vieille muraille matérielle et morale derrière laquelle la Chine s'obstinait à se renfermer, et elle ne tardera pas à s'écrouler de toutes parts. Sans prétendre établir dès à présent un parallèle entre l'Inde qui est en pleine exploitation, et la Chine qui naît à la civilisation européenne, en tenant compte des multiples détours de l'âme des Célestes, de leur inertie, de leur fana-

1. Il ne serait que temps en France d'apporter à notre loi sur la marine marchande les modifications que nous réclamons avec tant d'insistance, et dont j'ai essayé de faire ressortir l'urgence dans mon livre sur « Notre Marine Marchande », afin que nos armateurs puissent avoir leur part dans le mouvement maritime auquel ces heureuses innovations vont donner lieu.

tisme savamment entretenu par les mandarins, les associations secrètes ou religieuses, il est cependant impossible que la Chine, avec son merveilleux sol et sous-sol, ne devienne un champ immense ouvert à notre activité et ne constitue une réserve incalculable pour l'avenir du canal de Suez.

Le rapport de la mission lyonnaise, dirigée par M. Brenier et à laquelle s'étaient associées les Chambres de commerce de Marseille, Bordeaux, Lille, Roubaix et Roanne, et qu'a publié l'an passé la Chambre de commerce de Lyon, ne laisse aucun doute à ce sujet. Ce volumineux in-quarto, fruit de deux ans d'études, est le document de ce genre le plus complet et le plus utile qu'il soit possible de consulter. Il n'a cependant pas fait grand bruit en France et il ne serait pas surprenant qu'il profitât plus encore aux étrangers qu'à nous-mêmes. Je sais qu'il a été traduit déjà en plusieurs langues, qu'on en a fait des résumés dans plusieurs pays, et j'en ai un sous les yeux qui émane d'un avocat à la cour d'appel de Louvain, M. Dupont. Ce publiciste se montre justement fier du rôle joué par ses compatriotes aux hauts fourneaux d'Hanyang, et il annonce qu'une mission belge est partie le 26 février dernier pour la Chine *afin de s'assurer une place à la table si disputée du Fils du Ciel*. Les Belges donnent du reste assez de preuves de leur génie industriel et colonial, pour prétendre à la part qui leur revient dans l'ouverture de la Chine au progrès moderne. Ce courageux et laborieux petit peuple ambitionne même de créer une flotte de commerce et de s'élever à la hauteur d'une nation maritime. Je fais les vœux les plus sincères pour que son projet se réalise et que nous puissions le compter au nombre de nos clients.

Les Japonais ne ressemblent en rien aux Chinois. Doués d'une puissance d'assimilition extraordinaire, leurs progrès industriels et commerciaux ont été surprenants. Ils possèdent un réseau ferré dépassant 4 000 kilomètres; les statistiques des transports permettent d'enregistrer un mouvement de 65 millions de voyageurs et de 7 millions de tonnes. Pour une population de 43 millions d'habitants, les échanges postaux atteignent des chiffres fantastiques : 506 millions de lettres, imprimés, etc., et 11 millions de messages télégraphiques. Après leur guerre avec la Chine, qui s'est soldée par

un profit net important (l'indemnité payée par la Chine ayant notablement dépassé les frais de guerre), le Japon s'est lancé plus résolument que jamais dans la voie du progrès. Des filatures, des établissements métallurgiques, des industries de tous genres ont été créés. Il possède actuellement une marine de commerce à vapeur qui égale en quantité et en qualité, celles de certains pays d'Europe; le gouvernement subventionne une puissante compagnie, la « Nippon Yusen Kaïsha » qui, outre un service bi-mensuel sur l'Europe, entretient des services sur l'Amérique et l'Australie. En consultant les statistiques du Canal, on est frappé du développement de la navigation battant pavillon japonais, durant les trois dernières années : en 1895 on ne compte que deux navires japonais jaugeant 2 354 tonneaux nets; en 1896, la progression commence, avec dix navires de 30 553 tonneaux nets; en 1897, le chiffre s'élève à trente-six navires de 114 434 tonneaux nets; et nous arrivons en 1898 à quarante-six navires jaugeant 183.324 tonneaux nets. Les premiers paquebots avaient été achetés en Europe, mais pour souligner les rapides progrès réalisés par l'industrie japonaise, je tiens à signaler que l'une des plus puissantes unités de la flotte de la *Nippon Y. K*, le *Hitachi Maru*, a été construit et lancé dans le pays.

Afin de ne pas prolonger outre mesure ce voyage au long cours, je me bornerai à indiquer que le Siam, les Indes néerlandaises, l'Australie et le Golfe Persique sont dans notre champ d'action et que tous ces pays sont en progrès. Nos comptoirs des Indes françaises, glorieux débris de notre splendeur passée, fournissent un trafic important de graines oléagineuses. Quant à Madagascar, cette colonie ne peut que croître, dès qu'on se sera décidé à la doter de la voie ferrée que réclame avec tant de raison le général Galliéni; et il en sera de même de la côte des Somalis, quand le chemin de fer en construction du Harrar et du Choa amènera à Djibouti les produits de l'empire de Ménélik et que l'Europe pourra facilement lui envoyer les siens.

En résumé, le mouvement maritime du canal a passé de 8 039 000 tonneaux, en 1894, à 9 238 000 tonneaux, en 1898. L'accroissement pendant cette période quinquennale a donc été de 1 199 000 tonneaux, ou de 15 p. 100 environ. Les

régions commerciales que nous venons de visiter ont participé dans les proportions suivantes à cette augmentation :

Régions	1894 Totaux nets	1898 Totaux nets	Différence en plus ou en moins, en 1898, par rapport à 1894. Totaux nets	Proportion de l'augmentation
Inde anglaise. . .	4 348 100	4 686 100	+ 338 000	+ 28 o/o
Chine, Japon. . . .	1 347 000	1 851 300	+ 504 300	+ 42
Archipel de la Sonde.	969 600	1 047 500	+ 77 900	+ 6
Australie.	794 100	838 700	+ 44 600	+ 4
Afrique orientale . .	192 600	341 500	+ 148 900	+ 13
Mer Rouge	279 300	412 300	+ 133 000	+ 11
Golfe Persique . . .	108 300	60 600	— 47 700	— 4 [1]
Totaux . . .	8 039 000	9 238 000	+ 1 199 000	

Je crois donc, qu'à moins de cataclysmes imprévus, on doit au moins s'attendre à la même progression, au cours des cinq années qui vont suivre, et entrevoir le chiffre de dix millions cinq cent mille à onze millions de tonneaux nets, en 1903.

*
* *

Après avoir constaté les progrès réalisés en Orient et en Extrême-Orient, il faut voir maintenant les immenses préparatifs auxquels se livrent les principales nations d'Europe.

L'empereur d'Allemagne ne manque aucune occasion de déclarer solennellement à ses sujets que le commerce et la marine doivent être leur principale préoccupation, et les pas de géant qu'a faits ce peuple en peu de temps prouvent qu'il suit fidèlement les conseils qui lui sont donnés. Au 1er septembre 1899, vingt vapeurs, jaugeant bruts 126 050 tonneaux, étaient en construction pour le Norddeutscher Lloyd, de Brême. Sur ce total, neuf unités, dont le tonnage, en moyenne dépasse 7 000 tonneaux, sont destinées à accroître les lignes de cette Compagnie vers les pays au delà de Suez,

1. A mon avis, la diminution du golfe Persique n'est qu'apparente, parce que beaucoup de marchandises, expédiées dans cette région, sont envoyées sur des navires allant à Bombay et sont transbordées de là sur des caboteurs qui les portent à leur destination.

et entreront en service avant la fin de 1900. A partir du 1er octobre, le service de la Compagnie hambourgeoise-américaine sur l'Extrême-Orient sera augmenté. En outre des départs bimensuels de Hambourg et du départ mensuel de Brême, il y aura des départs de cargo-boats toutes les quatre semaines de Rotterdam et d'Anvers, qui sont devenus, du reste, les véritables ports de l'Allemagne du sud.

L'achat de l'archipel des Carolines par le gouvernement allemand a eu pour conséquence la création d'un service de navigation destiné à les relier aux autres colonies allemandes de l'Océanie, et le Norddeutscher Lloyd fera desservir les Carolines par les paquebots qui vont d'Australie à la Nouvelle-Guinée, à l'archipel Bismarck et à Hong-Kong. D'autre part, la Compagnie à vapeur *Jaluit*, qui dessert plusieurs îles de l'Océanie, organise un service régulier entre Jaluit, Ponape, les îles Mariannes et Palan, avec retour par les îles Truck et Ponape, jusqu'aux îles Marshall. Un projet de loi va être déposé au Reichstag pour faire accorder une subvention postale à ces deux Compagnies. Je cite ces quelques exemples pour permettre d'apprécier l'ampleur du programme allemand.

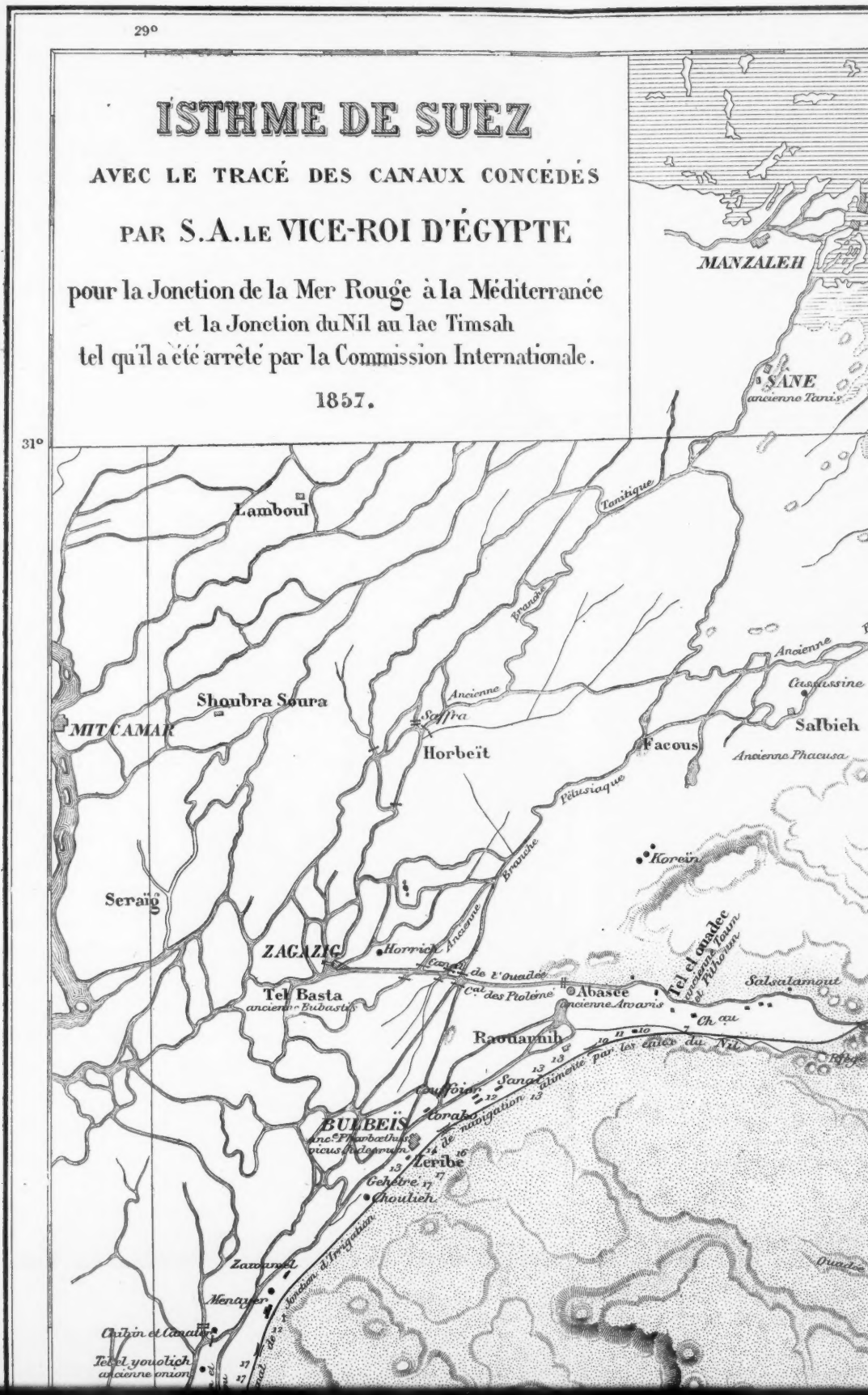
L'Angleterre considère d'un œil jaloux et même inquiet les ambitions de sa nouvelle rivale, et, loin de s'endormir, prend ses précautions pour conserver sa prépondérance. La Péninsulaire-Orientale, habilement dirigée par notre aimable et distingué collègue, sir Thomas Sutherland, multiplie et améliore ses services et ne consentira pas aisément à perdre son titre de « reine des mers d'Orient ».

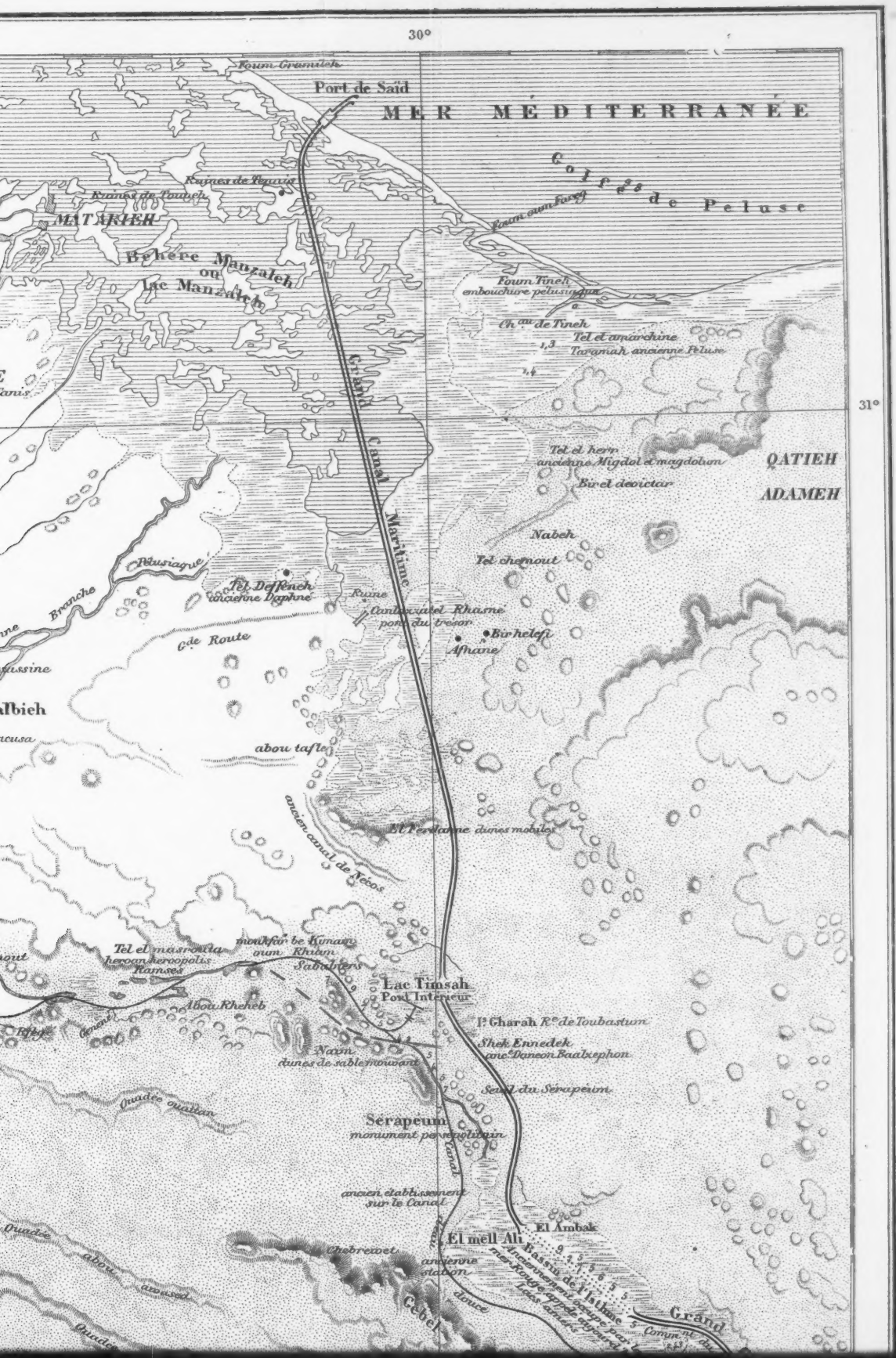
La Russie elle-même, qui devrait bien entr'ouvrir quelque peu ses frontières en adoucissant les rigueurs de son tarif douanier et instituer un entrepôt réel des douanes, pour nous permettre d'y commercer, la Russie veut aussi encourager le trafic par des navires russes entre la mer Noire et les ports de l'Océan indien et du Pacifique. Aussi le gouvernement s'est engagé à rembourser aux armateurs russes, à partir du 1er janvier prochain, et pendant une période de dix ans, la totalité des droits de transit du canal de Suez. Déjà « la Flotte volontaire » russe a effectué, en 1898, vingt-deux départs d'Odessa sur l'Extrême-Orient, mais j'ai appris de source autorisée qu'une autre compagnie russe de navigation se

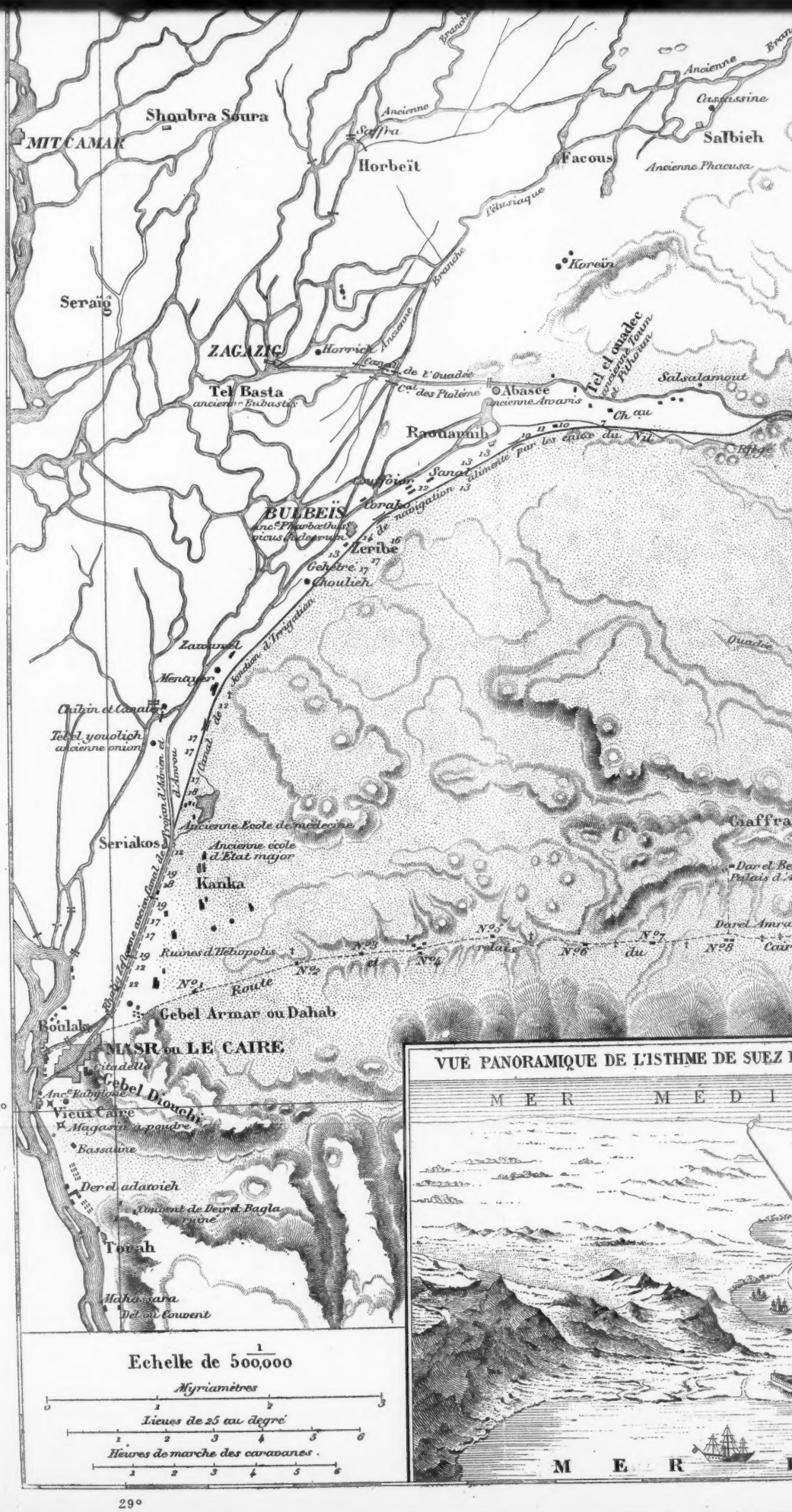
propose d'établir une ligne de vapeurs entre Aden et Bassorah, avec escales à Mascate, Binder-Abbas et Bouchir, en correspondance avec les vapeurs de « la Flotte volontaire » qui font escale déjà à Aden.

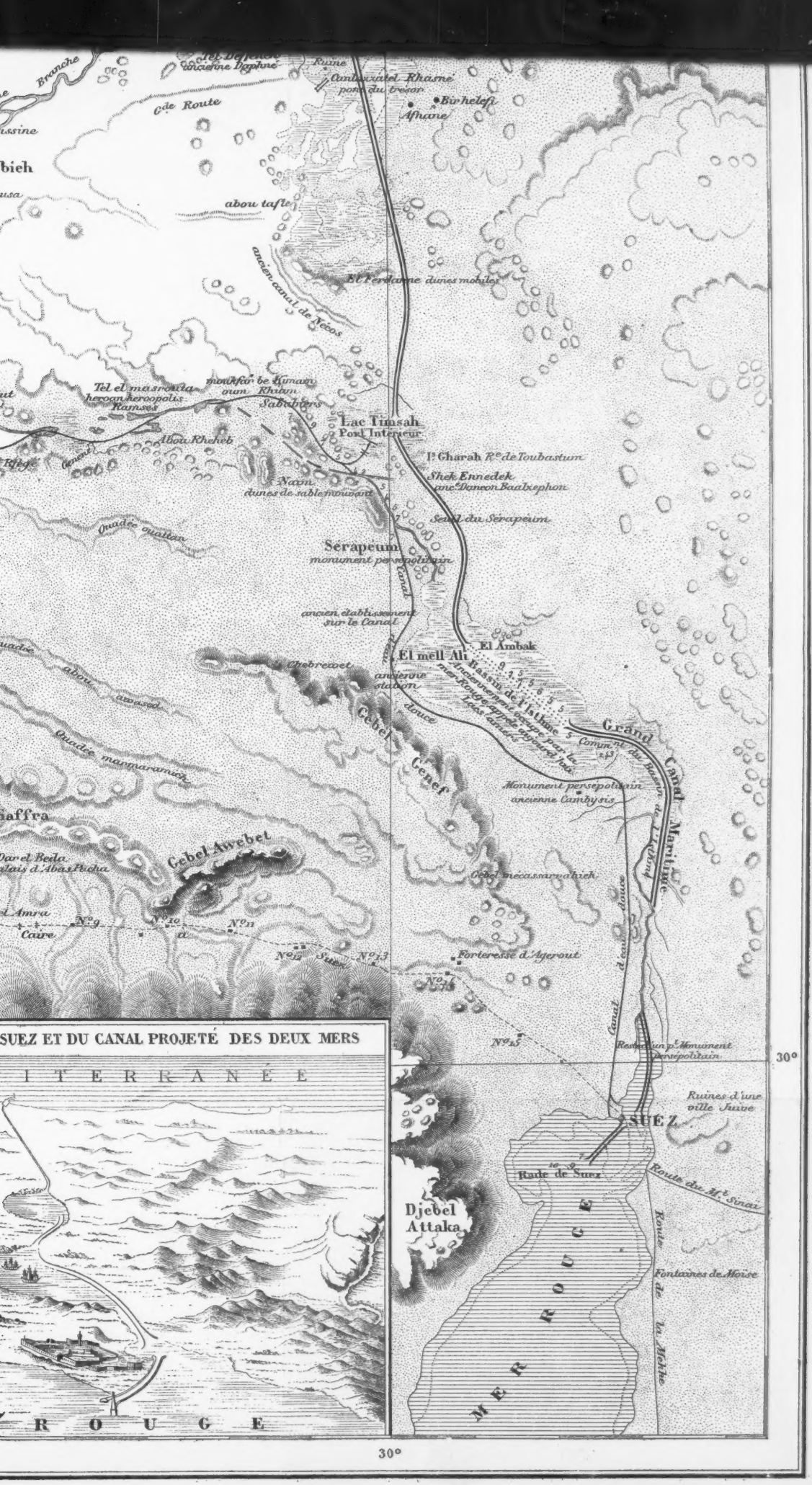
La France semble se réveiller à demi du long et regrettable sommeil dans lequel l'a plongée l'application du nouveau et triste régime économique de 1892. L'instabilité douanière, qui en était la conséquence fatale, a entravé le commerce au point d'amener le découragement et l'inertie, et les primes instituées par la loi sur la marine marchande de 1893 n'ont abouti qu'à développer la marine à voiles, ce qui est un comble. Si le gouvernement et le Parlement ne se décident pas promptement à brûler leurs faux dieux et à s'occuper de temps en temps de questions d'affaires, nous perdrons notre situation de grande puissance maritime, malgré le bon vouloir de notre monde commercial et les excellentes dispositions qui se manifestent dans nos ports de l'Océan et de la Méditerranée. Il faut nous mettre sans tarder à rattraper le temps perdu. Pendant que les Allemands ont presque doublé leur trafic en cinq ans sur le canal de Suez (555 000 tonnes en 1893 et 969 000 en 1898), nous n'avons gagné que 110 000 tonnes dans la même période (571 000 en 1898 contre 461 000 tonnes en 1893).

La Compagnie des Messageries Maritimes soutient cependant avec vaillance l'honneur de notre pavillon. Depuis 1896, elle fait partir mensuellement cinq paquebots à destination de l'Indo-Chine, de l'Extrême-Orient, de l'Océan Indien et de l'Australie, et, pour assurer ce service, elle a fait construire quatre nouveaux navires : *l'Indus, le Laos, le Tonkin* et *l'Annam*, qui, comme stabilité, vitesse et comfort, peuvent hardiment soutenir la comparaison avec tous leurs concurrents. *L'Annam*, qui est le dernier sorti des chantiers de La Ciotat, mesure 142 mètres de longueur, développe une puissance de 9 498 chevaux, et a fait en août dernier son voyage d'essai. Le conseil d'administration m'avait fait l'honneur de m'engager à cette fête, et le président, M. Lefèvre-Pontalis, M. Meunier, administrateur; le directeur général, M. Lecat; M. Dumonteil-Lagrèze, directeur à Marseille, et M. Aubry de la Noë, chef du service maritime, recevaient leurs nombreux


29°
ISTHME DE SUEZ
AVEC LE TRACÉ DES CANAUX CONCÉDÉS
PAR S.A. LE VICE-ROI D'ÉGYPTE
pour la Jonction de la Mer Rouge à la Méditerranée
et la Jonction du Nil au lac Timsah
tel qu'il a été arrêté par la Commission Internationale.
1857.
MANZALEH
SANE
ancienne Tanis
31°
Lamboul
Tanitique
Shoubra Soura
MIT CAMAR
Ancienne
Sappa
Horbeït
Facous
Ancienne Phacusa
Salbieh
Pélusiaque
Branche
Korein
Seraïg
ZAGAZIG
Horrich
Ancienne
Canal de l'Ouadée
Canal des Ptolémé
Tel Basta
ancienne Bubastis
Abasce
ancienne Avaris
Tel el ouadee
ancienne Tanis
et Pithoum
Salsalamout
Ch aou
Raouamih
Canal alimenté par les eaux du Nil
Sanaa
Coulbein
Corabo
BULBEÏS
Teribe
Gehetre
Choulieh
Zazamel
Menager
Canal de navigation
Canal de jonction d'irrigation
Tel el youdich
ancienne Onion
Ouadée


30°
31°
Port de Saïd
MER MÉDITERRANÉE
Golfe de Peluse
Ruines de Tanis
Ruines de Touneh
MATARIEH
Bahère Manzaleh
ou
Lac Manzaleh
Grand Canal Maritime
Tel el Farama
embouchure pelusiaque
Tel el Farchine
Taramah ancienne Péluse
Tel el kerr
ancienne Migdol et magdolum
Bir el devictar
QATIEH
ADAMEH
Nabeh
Tel chemout
Pélusiaque
Tel Defenneh
ancienne Daphne
Ruine
Antaxatel Rhamne
port du trésor
Bir helefi
Afhane
Grande Route
Branche
abou tafleh
ancien canal de Néchos
El Ferdanne dunes mobiles
Tel el masrouta
heroonpolis
Ramses
Sabbiers
Lac Timsah
Port Intérieur
Abou Kheheb
Ismaïlia
Naam
dunes de sable mouvant
Ouadée ouadian
Sérapeum
monument persépolitain
ancien établissement
sur le Canal
El mell Ali
El Ambak
Bassin de l'Isthme
Chebreiset
ancienne
station
Gebel
Grand
Canal


MIT CAMAR
Shoubra Soura
Seraïg
ZAGAZIG
Tel Basta
ancienne Bubastis
Horbeït
Saffra
Ancienne
Facous
Ancienne Phacusa
Cussussine
Salbieh
Pélusiaque
Korein
Tel el ouadec
ancienne Tour
el Pithom
Salsalamout
Abasee
ancienne Avaris
Cal. des Ptolémé
Raouaunih
Sanat
Zeribe
Gehetre
Choulieh
BUBBEIS
Anc.e Pharbæthus
Zamanel
Menayer
Cabin et Canals
Tebel youolich
ancienne onion
Ancienne Ecole de médecine
Ancienne école d'Etat major
Seriakos
Kanka
Ruines d'Heliopolis
Route
Gebel Armar ou Dahab
Boulak
MASR ou LE CAIRE
Citadelle
Gebel Diouchi
Anc.e Babylone
Vieux Caire
Magasin à poudre
Bassatane
Der el adawieh
Couvent de Deir el Bagla
ruine
Torah
Mahassana
Del ou Couvent
Quadie
Giaffra
Dar el Amra
Palais d'A
Canal de l'Ouadée
Canal de navigation alimenté par les eaux du Nil
Canal de l'irrigation
Ancienne route du Canal de l'Isthme et d'Amron
Echelle de 1/500,000
Myriamètres
Lieues de 25 au degré
Heures de marche des caravanes
VUE PANORAMIQUE DE L'ISTHME DE SUEZ
MER MÉDI
MER
30°
29°


Branche
Ancienne Daphne
Ruine
Canal vers le Rhamse
pont du trésor
Birhelefi
Asfane
Cde Route
abou tafle
ancien canal de Néos
El Ferdanne dunes mobiles
Tel el masrouta
heroon heroopolis
Ramses
montfar be Kuman
oum Rhaim
Sabuchers
Lac Timsah
Pont Intérieur
Abou Rheheb
Pt Gharah Rte de Toubastum
Shek Ennedek
anc. Daneon Baalzephon
Naim
dunes de sable mouvant
Seuil du Sérapeum
Sérapeum
monument persépolitain
ancien établissement
sur le Canal
El Ambak
El mell Ali
Bassin de l'Isthme
Chebrewet
ancienne station
Cebel
Genef
Grand
Canal
Maritime
Monument persépolitain
ancienne Cambysis
Cebel Awebet
Cebel mecassarrabieh
Caire
Suez
Forteresse d'Agerout
Canal d'eau douce
Reste d'un pt Monument persépolitain
30°
Ruines d'une ville Juive
SUEZ
Rade de Suez
Route du Mt Sinai
Djebel Attaka
Route de la Mekke
Fontaines de Moise
MER ROUGE
SUEZ ET DU CANAL PROJETÉ DES DEUX MERS
ITERRANÉE
ROUGE
30°

invités avec cette courtoisie qui est de tradition aux Messageries. Notre croisière en Sicile, à Naples et sur les côtes de Corse a été favorisée par un temps merveilleux, qui défiait tout mal de mer, et a permis au gracieux essaim de jeunes femmes et de jeunes filles, que nous avions la bonne fortune d'avoir à bord, de danser tous les soirs. M. Lefèvre-Pontalis, à la fin de notre voyage, a été fort heureusement inspiré en félicitant le directeur des chantiers de La Ciotat, M. Risbec, sur l'ensemble de son œuvre. Nous avions, en effet, remarqué qu'à force de science M. Risbec était parvenu à construire des paquebots à deux hélices, et filant 18 et 19 nœuds, sans qu'il se produisît la moindre vibration en marche ; et le problème n'était pas simple à résoudre.

Les compagnies Nationale et Havraise-Péninsulaire ont également augmenté le nombre de leurs départs.

J'espère que, grâce aux nouveaux chantiers de construction qu'on est en train de créer à Dunkerque, à Nantes et à Port de Bouc (près Marseille), et qui sont surtout destinés à la construction rapide et économique de cargo-boats, le nombre des tramp-steamers ne tardera pas à augmenter. Pour le moment, la qualité ne laisse rien à désirer, mais nous péchons par la quantité. Nos lignes postales subventionnées sont admirablement desservies ; mais c'est la navigation libre qu'il faut développer ; nos armateurs y sont tout disposés, et il faut espérer que le Parlement se décidera enfin à leur en donner les moyens.

Que nous portions donc nos regards soit vers l'Orient, soit vers l'Europe, nous devons bien augurer de l'avenir du canal : l'ère des difficultés diplomatiques avec la Grande-Bretagne paraît close ; les aspirations commerciales de toutes les grandes nations et l'accroissement de leurs marines à vapeur rendent le canal de plus en plus indispensable et fortifient son caractère essentiel de grande voie internationale.

Il me reste à examiner l'œuvre social de la Compagnie et le côté administratif et financier de l'entreprise. Je le ferai dans un dernier article.

J. CHARLES-ROUX
Ancien Député.

(La fin prochainement.)

TANAGRA

LA FRESQUE D'AMOUR

I

O petit monde vain et frivole et charmant ;
Fleurs d'amour dont j'ai bu le parfum goutte à goutte,
Lorsqu'un Dieu de pitié vous sema sur ma route
Pour adoucir l'horreur de chaque heure qui ment !

J'ai voulu que l'artiste, au mur, pareillement,
Éternisât vos traits — car la mémoire doute ! —
Et souvent une image à tant d'autres s'ajoute
Où l'amante sourit aux regards de l'amant.

Chacune m'a trahi, croyant se donner toute :
Pas une que je n'aie indulgemment absoute ;
Toutes m'ont pardonné d'oublier mon serment.

Mais, à me souvenir, sous vos portraits, je goûte
Comme un charme attendri : car, tout bas vous nommant,
Je m'imagine encor que la fresque m'écoute.

II

Sur la fresque, où j'ai fait peindre avec un enduit
De cire vos portraits en nombre qui me flatte,
O mes belles! filtrant du toit par une latte,
Dès l'aube, un petit rond de soleil vole et luit.

Comme un papillon d'or qu'Éros pousse et conduit,
De l'une à l'autre il court d'heure en heure; il éclate
Sur ta tempe, Myrtô, puis rend plus écarlate
Le bouton de ta gorge, Érinne; il passe, il fuit.

Mais le soir, il se meurt sur ta lèvre, Pandore,
Ma dernière maîtresse; et, d'ailleurs, vierge encore
Est le pan de mur qui fait suite à ton portrait.

— Tel mon baiser de feu de l'une à l'autre, avide,
Vola... Le temps d'aimer n'est plus, et mieux vaudrait
Tracer mon épitaphe au panneau resté vide.

LES SILLONS DE LA PLAGE

Sitôt qu'ils ont vidé leur écuelle de pois
Et puisé la vigueur à l'amphore ventrue
Les pêcheurs se hélant, la voix rogue et bourrue,
Descendent vers la mer les bateaux noirs de poix.

Or les quilles des nefs, pesant de tout leur poids,
Sur la plage où, d'accord, chaque équipe se rue,
Creusent le sable roux, comme un soc de charrue,
De sillons tous égaux, symétriques et droits.

Et la grève où, glissant vers l'eau, chaque carène
Derrière elle a laissé sa trace dans l'arène,
Reluit striée ainsi près des flots écumants :

Tel un grand peigne d'or, dont les dents parallèles
Sous la vague mordraient les échevellements
De l'algue et du varech noués en boucles frêles.

LA LITIÈRE VERTE

C'est l'heure où, comme un vol de papillons glissant
A travers les jardins dont la côte est fleurie,
Essor bariolé, la riche théorie
Des litières sans nombre à la plage descend.

S'abandonnant, légère, à leur effort puissant,
L'hétaïre assouplit sa vague rêverie
Au pas de ses porteurs d'Égypte ou de Syrie;
Telle pâme en un lis l'abeille en s'y berçant.

Alors, je songe au temps de ma jeunesse morte,
Où, faisant faire halte aux nègres à ma porte,
Joyeuse m'appelait la petite Agavé...

Car sous des rideaux verts, adolescent timide,
En litière, près d'elle, autrefois j'ai rêvé
Vivre au fond de la mer près d'une Océanide...

POUR LA DANSEUSE CLÉOPATRE QUI S'ILLUSTRA SOUS LE NOM DE CLÉO DE RHODES

De ta beauté le moindre aspect, la moindre phase
Importent plus que lois, flotte et gouvernement
A la foule qui sait lire ton nom charmant
Sur le marbre anonyme où revit ton extase.

Mais, si Midas honteux coiffait l'ample pétase,
Toi, — murmure en douceur l'envieuse qui ment, —
Tu caches une oreille affreuse assurément,
Sous tes cheveux plaqués dont le bandeau s'évase.

Vain propos!... puisqu'il sait, celui-là qui t'est cher,
Que nul diamant rare à cette fleur de chair
N'est digne de perler en goutte de rosée :

Lui seul lève et rabat tes cheveux tour à tour,
Car seul, il peut trouver la cachette rosée
Qui pour tous, hormis toi, cèle ses mots d'amour.

LE LACET DE SANDALE

De sa robe traînante ayant noué le pan,
Atthis, près du rivage où tremble l'iris mauve,
Se déchaussait, le pied posé sur un roc chauve,
Pour traverser le gué tout moiré d'yeux de paon.

Un bruit de joncs froissés a frappé son tympan;
Elle pousse un cri fou, se redresse et se sauve...
Sur l'autre bord, un homme a surgi, le poil fauve
Et les yeux plus lascifs que l'impudique Pan.

— Telle, pour échapper au berger Aristée,
Quand sous son pas rampait la vipère irritée,
Les bois virent jadis Eurydice s'enfuir :

Car dans l'herbe ou d'Atthis le pied vole et se pose,
Le lacet dénoué de sa sandale en cuir
Comme un petit serpent poursuit son talon rose.

LE CYGNE

Le cygne défunt luit comme un neigeux écueil
Dans les roseaux penchant sur lui leur verte rampe;
Et la vase, où sans bruit l'anguille glisse et rampe,
Lui prépare en secret un calme et doux accueil.

Deux fleurs veillent le mort au transparent cercueil:
L'iris mauve à cœur d'or, qui pend comme une lampe
Funèbre, et l'iris noir, qui dans l'eau berce et trempe
Le crêpe déchiré de son calice en deuil.

Et les heures fuiront, sans que l'oiseau décrive
Son ellipse d'argent de l'une à l'autre rive.
— Léda! de l'aube au soir, tu l'attendras en vain...

Mais qu'au lac le nuage, en volant dans l'espace,
Se mire, tu verras, toi, Poète divin,
Le fantôme éclatant du Cygne qui repasse!

LÉONCE DE JONCIÈRES

AUX PHILIPPINES

— LE SIÈGE DE MANILLE —

Des notes prises au jour le jour, pendant le siège de Manille, donnent peut-être mieux l'idée de ce qu'il fut, et de ce qui s'en devait suivre, qu'un récit continu. On ne s'en fait point une opinion décidée du premier coup ; mais on en reçoit l'impression directe d'événements dont le sens est devenu de plus en plus clair par la suite. Du reste, toute cette histoire est trop obscure encore, si l'on ne met plutôt sous les yeux l'image des faits que les idées où l'on se fixe, et qu'on y porte de parti pris. Il est probable que les Américains sont victimes, en partie, d'une ignorance et de préjugés analogues. L'ambition de la conquête les a lancés contre Manille, et ils en ont cru trop facilement leur convoitise. Ils ne savaient pas au juste à quoi ils s'engageaient. Enfin la conduite d'Aguinaldo et des Philippins n'est légitime que s'ils ont été trompés par les États-Unis. Comme cette tromperie ne s'avouera pas, ni le mépris de la foi jurée, il faut les prendre sur le fait s'il est possible.

***

DIMANCHE 29 MAI 1898. — Le blocus de Manille dure déjà depuis un mois.

La saison va devenir mauvaise. Les Américains ne se

décident pas à rien tenter contre la ville. Ils attendent des troupes de terre, qu'on leur envoie de San Francisco. Les insurgés ont pris les armes. Ils serrent Manille chaque jour de plus près. Les Espagnols se laissent enfermer. Ils ne font rien pour forcer l'investissement. Il sera bien temps, quand l'armée américaine aura débarqué.

En rade, les Anglais, qui semblent au mieux avec l'escadre de l'amiral Dewey ; les Allemands, qui se donnent beaucoup de mal pour faire croire qu'ils feront quelque chose ; les Japonais, qui vont et viennent ; et les Français, qui attendent, observent, et savent bien que tout se fera sans eux.

Chacun s'occupe de protéger ses nationaux. Jeudi matin les délégués français sont venus à bord, conduits par le consul et un ingénieur français, qui sert à la *Compagnie générale des Tabacs*. On prend des dispositions. L'ingénieur peut fournir un bateau de la Compagnie ; on y embarquera tout ce qu'on pourra prendre d'hommes, d'objets précieux et de vivres, quand le bombardement sera certain. Il ne peut tarder, croit-on. Le paquebot viendra alors se ranger sous la protection de nos canons. Il y a place pour un grand nombre de personnes. La France protège les Grecs, les Roumains, les Valaques, et toute sa vieille clientèle du Levant, — sans compter les Turcs mêmes. Beaucoup de filles galantes sont levantines ; elles se donnent pour Moldo-Valaques ; peut-être le sont-elles ; on leur doit aussi la protection. La crainte des obus lève une foule de difficultés sociales.

Au fond, les insurgés sont maîtres de la situation pour le moment. Ils font la loi à terre. Ils font peur aux Espagnols et ils travaillent pour les Américains. Les travaux des Espagnols sont-ils sérieux ? Et tout ce qu'ils font, n'est-ce pas seulement pour avoir l'air de prendre quelques mesures de défense ?

LUNDI 30 MAI. — Ce matin, à six heures, je descends à terre avec un camarade. Nous faisons une visite aux marchés de Binondo et de San-Miguel. Énorme affluence de Tagals et de Chinois. Quantité de poissons et de beaux fruits dans les paniers. L'odeur chinoise domine celle même de la marée.

Beaucoup de couleur, de vie, de mouvement. Regards sympathiques pour nous, ou indifférents ; nulle malveillance. Tout ce monde grouille, parle, suit ce train de la vie qui emporte tout, et que les pires catastrophes n'arrêtent qu'un instant.

— Et pourtant, nous dit-on une heure après, on a commencé à se battre, ce matin, de bonne heure, à las Piñas, aux portes de Manille. La distance entre Espagnols et insurgés diminue de moment en moment. Sous peu, les deux partis tomberont l'un sur l'autre.

— Enfin, que veulent les insurgés ?

— L'autre jour, il y a eu une grande conférence entre les chefs Philippins et les hauts fonctionnaires de Manille. Aguinaldo y aurait parlé pour tous les siens. Il a déclaré que ses hommes avaient des armes : les Espagnols ne l'ignorent pas, puisqu'ils ont armé eux-mêmes les Tagals, le mois dernier. Telle est leur incurie, qu'ils se sont flattés de voir les insurgés d'il y a un an faire cause commune avec eux contre les Américains. Malgré tout, Aguinaldo aurait proposé son aide aux trois conditions suivantes : 1° expulsion des religieux ; 2° sécularisation de tous les biens, meubles et immeubles du clergé aux Philippins ; 3° autonomie absolue. Voilà ce qu'on raconte, mais il n'en faut rien croire. Aguinaldo est à Cavite, où les Américains l'ont ramené de Hong-Kong... Dans la ville, les étrangers s'inquiètent. C'est une situation absurde, et qui ne peut durer longtemps. Demain, les bâtiments affrétés vont sortir de la Rivière ; on embarque déjà les derniers bagages ; on boucle les malles...

— Et d'Europe, ne sait-on rien ?

— En ville, on s'entretient toujours d'un secours, qui doit venir des puissances ; on garde la même confiance à l'Allemagne. Pour moi, j'ai reçu, d'un correspondant de Hong-Kong, une note où il est question d'un combat naval ; les Américains auraient eu le dessous ; les détails de leur défaite ne seraient pas encore connus ; et l'Europe se prépare à intervenir, dès qu'elle le pourra.

*
* *

AGUINALDO ENTRE EN SCÈNE (JUIN 1898)

JEUDI, 2 JUIN. — *Aguinaldo à Manille.* — Aguinaldo n'a pas perdu de temps. En quelques jours, il a créé un gouvernement révolutionnaire à Cavite. Il a pris la dictature, ou s'en est fait investir. Les cadres de la Révolution sont, du reste, ceux de la grande révolte encore en armes l'année dernière. Ce peuple s'est assidument préparé à la République par l'insurrection. La province de Cavite en a été le foyer. Elle le reste. Des insurgés, un dictateur : les Tagals ont, en politique, des habitudes latines. Les luttes de Bolivar, du Pérou, du Mexique contre l'Espagne ont dû ressembler à celle-ci.

L'escadre américaine ne peut rien faire contre Manille : elle a brûlé toute sa poudre, et attend des munitions. Quand même le pût-elle, si elle bombardait Manille, ce serait au profit des insurgés ; il en sera ainsi tant que l'amiral Dewey n'aura pas de troupes en nombre suffisant pour occuper la place. Il ménage donc les Philippins, et leur tient la bride. Il n'agit pas, faute d'en avoir les moyens, et, sans doute, il modère ses alliés plus qu'il ne les pousse à l'action. On reconnaît peu l'habileté asiatique dans la conduite d'Aguinaldo : il paraît s'en fier entièrement aux Américains de donner l'indépendance à son pays. Il n'a pas assez lu l'histoire. Il faut tenir ce que l'on a : si on ne le tient d'abord, on n'a bientôt plus le droit de le tenir. Tant que les soldats des États-Unis n'auront pas pris terre, Aguinaldo est maître de la situation. Chaque régiment américain dont on annonce le départ de San Francisco, et la prochaine arrivée ici, menace la jeune République et peut-être la dépouille. Aguinaldo l'a proclamée le 24 mai, à Cavite, il y a huit jours.

Depuis, le dictateur a lancé des messages et des appels au peuple des Philippines, qui sont répandus partout. C'est sous cette forme qu'Aguinaldo est entré à Manille les trois nuits dernières. Les proclamations se sont glissées chez les consuls, et les étrangers en ont reçu. Aguinaldo parle au nom de la Révolution. Les Philippins veulent la République.

Une fois libres, ils ont le projet d'élire un président et des Chambres. Ils ne veulent plus, à aucun prix, du clergé ni des ordres[1]. Ils réclament la liberté. Aguinaldo assure la sécurité à tous les habitants; il garantit aux colonies étrangères le respect des biens et des personnes. Les Chinois eux-mêmes ne souffriront aucun mal. En revanche, sera traité comme traître à la patrie et décollé tout Philippin assez dénaturé pour être espion ou émissaire de l'Espagne.

Les provinces voisines de Manille entrent toutes en insurrection. Les événements se précipitent. Depuis deux jours, on entend la fusillade. Le canon tonne toute la journée. A terre, si l'on interroge les Espagnols : « Ce n'est rien, font-ils, quelques petits combats... » Si l'on parle en confidence à un Tagal, cocher ou domestique chez l'étranger, il affirme que les troupes d'Aguinaldo ont tué beaucoup de monde aux Espagnols. Aussi bien, pas un Tagal qui ne répande ces nouvelles avec une joie secrète et profonde ; on sent une haine enracinée dans leur accent, quand ils disent : « Les Espagnols ont eu un grand nombre de tués. » Si Aguinaldo se fie aux Américains ou feint la confiance, les Tagals ne la partagent pas. Ils ne sont, en réalité, ni pour les États-Unis, ni pour l'Espagne. Ils espèrent pouvoir se servir de ceux-ci contre celle-là. Il n'est pas prouvé que les Américains ne fassent pas le même calcul à leur endroit.

D'après leurs manifestes, leurs proclamations, leurs assemblées, il est remarquable combien leurs chefs sont hantés par le souvenir de la Révolution française ; il s'y mêle une teinte religieuse, qui rappelle aussi les actes de l'Indépendance américaine. Qu'on le veuille ou pas, qu'on en rie ou non, ces Indiens parlent de république, de liberté, d'égalité, de fraternité, de droit naturel, comme les peuples de l'Occident. Toutes les révolutions se ressemblent : elles se fondent sur une revendication de l'idéal et de la dignité humaine. C'est beaucoup, pour les Philippins, que ce sublime caractère ne soit pas méconnaissable ici.

MARDI 7 JUIN. — *Escarmouches.* — On s'est battu, dans

1. Les prêtres séculiers sont désignés sous le nom générique de *curas*, les réguliers sous le nom de *frailes*.

les environs de Manille, presque tous les jours depuis le 31 mai. Les attaques reprennent la nuit. Un combat assez sérieux s'est livré sur la rivière qui débouche à Cavite. Les réguliers Tagals font défection dans toutes les rencontres, au début de l'affaire. Quelques Américains se mettent à la tête des insurgés : on en aurait relevé parmi les blessés. Comme s'ils ne devaient pas s'y attendre, les Espagnols sont furieux de la défection des indigènes. Pour s'en être trop défiés, ils en ont été victimes. Ils les avaient placés sur leurs derrières ; ceux-ci les ont fusillés à bout portant ; les Espagnols, alors, de faire demi-tour, et de tirer sur leurs propres troupes.

La loi martiale est appliquée : patrouilles dans les rues ; doubles gardes aux ponts ; quelques exécutions sommaires. Les Espagnols à Manille sont fort inquiets. Ils redoutent beaucoup plus une entrée des indigènes que le bombardement de l'escadre. Ils craignent d'avoir à payer l'arriéré de la haine. L'esprit de la ville n'est pas bon. Les marchands, les banquiers, les gens d'affaires sont tous étrangers : les Tagals ne les menacent pas. Les Espagnols ne forment qu'une immense colonie de fonctionnaires, religieux et soldats compris. Ils ont tout à craindre. Une révolte peut éclater dans la capitale, tandis qu'au dehors les insurgés donnent l'assaut. Il est inadmissible qu'Aguinaldo ne tente pas la chance de ce hardi coup de force, si l'amiral Dewey ne le lui a pas formellement interdit.

Manille n'est plus semblable à elle-même. La Escolta[1] est triste, presque déserte. Les Chinois ont fui. Les boutiques sont closes ; plus de flâneurs ; plus d'acheteuses, coquettes et bavardes, à qui rit le Cantonnais rusé, dont il se laisse moquer, et qu'il tente. Plus de disputes ni de chants. Les mandolines, les guitares et le fausset perçant des Tagals se sont tus. On ne rencontre que des soldats, ou des officiers qui discutent en groupes. On croit, en général, à une action combinée de l'escadre et des insurgés pour bientôt. On pense moins à défendre la ville qu'à se défendre d'un massacre.

Les femmes, les religieuses et les moines ont perdu le sang-froid. Les consulats sont assiégés de nationaux, qui

1. C'est la grand'rue de la ville, ses boulevards.

exigent qu'on les mette à l'abri. Il est fâcheux que le consul de France ne soit pas à Manille, en un pareil moment. D'autant plus que M. de B... est le doyen du corps diplomatique, et qu'il passe pour jouir d'un grand crédit. Un subalterne n'est point à sa place là où le besoin se fait sentir d'un titulaire ; et d'autant moins qu'il est mieux à son rang de subalterne : il est dangereux de l'en tirer pour lui faire faire l'expérience de la grande responsabilité. C'est aux dépens des autres. Le consulat de France se trouve dans un quartier entièrement déserté par les Espagnols. D'où l'anxiété.

Les insurgés embarqueraient dans l'Est, pour surprendre la ville par le Nord. Ils sont armés de fusils américains. La preuve en est faite par le docteur du bord : il a vu des blessés espagnols et reconnu les balles aux blessures.

Jeudi dernier, le combat, dans la direction de Bacoor, a duré dix heures. Les Américains, en petit nombre, s'étaient fortifiés au pont de la Divisoria. Les Espagnols se vantent d'avoir gardé la ligne du Zapote. Ils ont ou six morts et trente-trois blessés. C'est à quoi se réduisent ces escarmouches qui durent souvent d'une nuit à l'autre, à grand renfort de fusillade.

Un bruit singulier et qui, déjà, ne surprend plus personne. Les Yankees n'auraient pas du tout été contents de leurs alliés, les insurgés, qui ne le seraient pas d'eux, chaque parti s'isolant dans la mêlée. On dit même que l'amiral Dewey a fait mettre Aguinaldo aux fers, sous prétexte qu'ayant affirmé que toute la province de Cavite était à lui, l'événement lui a donné tort. Nul doute que ce ne soit un conte absurde. L'amiral Dewey est un politique bien trop avisé pour faire ce que ses ennemis voudraient qu'il fît, et qu'ils ne manqueraient pas d'avoir fait à sa place. Tout indique, au contraire, que, s'il n'y a aucune direction chez les Espagnols, les Américains en ont une prudente et ferme.

Les sœurs de charité françaises sont passées à bord du *Sololongo*, paquebot affrété pour servir de refuge. Quelques Irlandaises dans le nombre. La mer, qui est dure, les éprouve beaucoup. Les pauvres filles se font scandale à elles-mêmes du haut prix où leur reviennent le vivre et le couvert. Les Irlandaises parlent de se rendre à Singapore, ou à Hong-

Kong, pour se mettre sous la protection de la reine. Je trouve fort mauvais qu'on ne se soucie pas davantage de ces catholiques d'Irlande. La France se doit à ses clients ; elle n'est point elle-même si elle ne se montre pas, seule, dans le monde, et à toute occasion, tutrice des nations malheureuses.

Dans la nuit de dimanche, de grandes lueurs d'incendie s'élèvent au nord de Manille. Désormais il ne s'écoulera pas de semaine qu'on ne signale le feu sur quelques points. La cause reste toujours incertaine : accident ou crime, les Espagnols voient partout la main de leurs ennemis.

Les insurgés sont plus près de Manille. Les consuls sollicitent des commandants en rade l'embarquement des nationaux. Je prends une voiture[1] et vais voir les troupes espagnoles dans les faubourgs, à Malate et à Paco. La route grouille de soldats. Petits postes un peu partout. A Malate, défense de passer : *Per orden general, no se puede pasar de paisano,* me dit un lieutenant de chasseurs. Il n'y a pas à insister. D'ailleurs, il y aurait quelque imprudence à pousser plus loin : on entend le feu des insurgés qui sont à Pasay. Avant de quitter les lieux, j'interroge un sergent-major du 6e d'artillerie. Je lui dis qui je suis. Il me répond aussitôt avec complaisance, ne manque pas d'esprit et ne hâble pas.

— Combien de troupes espagnoles en tout ?

— Huit ou neuf mille hommes, y compris les milices.

— Sont-elles sûres ?

— Il s'en faut. Ce sont des ennemis. Ils désertent au premier coup de feu.

— Et eux ?

— On dit qu'ils sont trente mille. Ils ont de l'or et de bonnes armes. Tenez, voilà des Remington qu'on leur a pris.

— Ici, combien de soldats ?

— Deux mille ; nous avons des chasseurs et de l'artillerie.

— Combien de canons ?

— En tout, douze pièces de 80 millimètres ; de bonnes pièces, oui.

Je me retire. Tous les hommes que je vois paraissent très découragés. Ma voiture suit le landau d'un général de divi-

1. Un *quilez*, en langue du pays, sorte de char à bancs. Le cocher est indigène.

sion, petit, vieux, sec, nez de perroquet, voix sèche, qui fait une reconnaissance du pont de Paco à la Concordia. Un colonel d'état-major l'accompagne. Ils sont vêtus de coutil, portent le chapeau de paille, une bizarre écharpe rouge à glands d'or et la canne.

A Concordia, des chasseurs et des marins : de pauvres diables, chétifs, beaucoup trop jeunes, malsains. Un enseigne les commande. Une pièce de 80 millimètres est braquée sur la route.

Le consul d'Allemagne vient s'entendre avec nous. Il s'agit de prendre un grand nombre de réfugiés espagnols, femmes et enfants, à bord des vapeurs. Les Japonais ont refusé de s'en charger. Les Allemands auraient deux de ces paquebots à leur charge ; nous, un.

Le *Darmstadt*, qui part demain pour Shanghaï, emporte, dit-on, de hauts dignitaires espagnols. Les Allemands se prodiguent. A moins de tenir tête aux Américains, ils ne peuvent faire plus. A les voir, et à la place qu'ils tiennent en rade, on jurerait qu'ils vont demain mettre le holà entre les partis. Ils agissent, enfin, et nous n'agissons pas. Les Anglais naviguent dans les eaux de l'escadre américaine. Et nous, sommes à la remorque de l'Allemagne. Si le mot est dur à entendre, le fait est plus dur à subir.

Presque chaque nuit, nous causons à deux ou trois sur le boulevard[1]. La malheureuse Espagne fait les frais de notre pitié, de notre mépris et de notre admiration. Le docteur est revenu attristé de sa visite à l'hôpital de Manille. L'insouciance des Espagnols est folle ou ridicule, selon l'angle d'où on la voit. Ils sont démoralisés et fatalistes. Ils se savent et se disent perdus. Ils ont même un certain plaisir à en faire l'aveu.

On parle à mots couverts d'une trêve. Manille négocierait avec Aguinaldo. Le consul de Belgique aurait pris en main les négociations. Il aurait vu Aguinaldo à Manille même, où le dictateur aurait pénétré de nuit, sous un déguisement. Les conditions d'Aguinaldo ne varient pas : expulsion des religieux ; sécularisation des biens ecclésiastiques ; autonomie. Quelles qu'elles soient, l'Espagne les admettrait si elle était

1. On donne ce nom à l'étroite terrasse qui règne sur quelques cuirassés, le long des flancs.

sage, si elle avait l'ombre d'esprit politique. Mais elle préférera sa vengeance à son intérêt, même le plus noble : elle aimera mieux livrer les Philippins aux États-Unis, que de reconnaître en eux une nation issue d'elle. Avec des grands mots, tout ce que pensent les Espagnols est petit.

JEUDI 9 JUIN. — *A terre.* — Ce matin commence l'exode des femmes espagnoles à bord des bâtiments français, anglais et allemands.

On dit que les Américains retiennent les insurgés. Aguinaldo ne se hâte point. A la fin du mois, il sera trop tard ; les troupes de l'Union seront arrivées ; et il aura été joué,

Des fumées d'incendie en ville. Caloocan et Malabon sont aux mains des insurgés. Le cordon se resserre autour de Manille. Tout ce qui reste de Chinois se dispose à partir. Le *Yuen-Sang* va les porter à Hong-Kong. La ville se dépeuple et devient morne.

L'horreur de la guerre m'est apparue. J'aime l'énergie et l'action. Je ne m'intéresse à rien, même aux idées, que comme à des actions. Mais je suis témoin, ce soir, devant ces cadavres, de ce que la force a d'aveugle, de sanglant. Qu'ont fait ces pauvres Galiciens, ces Andalous, ces gais Sévillans pour être là, défigurés, ensanglantés, déjà verdis, les yeux mal fermés, où des mouches rôdent, la bouche hideusement ouverte pour un dernier cri, la main crispée ? Des enfants de vingt ans, qu'on a jetés à trois mille lieues de leur village natal, dans les bras d'une mort solitaire, que la présence d'une femme ou d'un frère n'a pas adoucie pour eux.

MARDI 14 JUIN. — *Allemands.* — Avant-hier, à midi, l'amiral allemand est reconnu à Corregidor. Les Américains le saluent. Le *Kaiserin-Augusta* mouille sur rade, à une heure vingt, après avoir salué la terre de vingt et un coups. D'autres bateaux doivent le suivre. Pendant que le prince Henri débarque en Chine, et y paraîtra au premier rang, s'il veut ; pendant que ni les Français ni les Russes ne sont en mesure de distraire leur vice-amiral dans les mers de la Chine, où de graves compétitions les retiennent, les Allemands envoient ici le leur. Celui-là prononcera le mot qu'il faut dire, aujour-

d'hui ou demain, s'il y a intérêt ; et si les affaires se compliquent, celui-là va parler en maître, étant de beaucoup le plus ancien et le plus gradé.

Un temps de diable ; nous devons être tangents à un typhon. Tornades continuelles ; grains de pluie incessants ; on annonce que la dépression atmosphérique passe, pourtant, assez loin de Manille, et qu'il n'y a pas de danger.

Le fait le plus saillant, depuis une semaine, est la présence en rade d'embarcations portant le pavillon insurgé : bleu-rouge, étoiles dans l'angle. Elles vont et viennent de Cavite au nord de la baie. Ces petits vapeurs sont chargés de soldats philippins. L'un d'eux accostait, vendredi, l'*Immortalité*, si j'en crois un témoin. Aucun de nos timoniers ne l'a vu, je l'avoue. Mais je n'en puis guère douter. En ce cas, et si les insurgés communiquent avec les Anglais comme avec les Américains, quelle espèce de neutralité observe donc l'Angleterre ? Car enfin, le pavillon de la République des Philippines n'est pas reconnu. Je suis jaloux pour la France, qu'il ne l'ait pas été, d'abord, par elle.

Le *Kaiser* mouille en rade le 18. Le *Cormoran* va en reconnaissance à Mariveles. Il rentre de nuit dans la baie et reprend son mouillage. Il se sert de son projecteur pour échanger des signaux avec le *Kaiserin-Augusta* et pour éclairer sa route. Ces manœuvres, et la plupart des autres, sont précises et soigneusement faites. Les Allemands font tout avec logique, avec calme, avec raison. On voit que ces gens-là savent ce qu'ils veulent, et font ce qu'ils veulent. Ici, ils donnent le ton.

LUNDI 20 JUIN. — Ce matin, en corvée, je fais visite au *Kaiser*. A la coupée me reçoit un jeune officier, grand, blond, sec, glabre, fort aimable, et souriant. Il parle bien le français. Je n'ai garde, du reste, de dire un mot d'allemand. Je lui demande s'il ne sait rien.

— Non, dit-il ; pourtant, les Américains contaient hier, à Cavite, qu'on signale une escadre espagnole dans l'océan Indien. Elle viendrait au secours des Philippines.

— Il le faudrait, dis-je.

— Oui, fait-il, mais je ne le crois pas sûr.

— Et les troupes américaines, où sont-elles ? Au Japon ?

— On n'en sait rien. Eux-mêmes n'ont pas de nouvelles.

Au moment de le quitter, il s'écrie avec dédain : « Oh! cette guerre!... », avec un sourire, et l'air de ne pas parler de quelque chose de sérieux.

Cette après-midi, le commandant du *Kaiser* vient à bord. Un vigoureux gaillard, large d'épaules, jeune, barbu et roux. Ces Allemands ont une tenue irréprochable. Leur consigne paraît être de se montrer aimables avec nous.

A quatre heures cinquante-cinq, mouille en rade un autre croiseur allemand, le *Prinz-Wilhelm*. Les voilà cinq Allemands dans la baie de Manille : *Kaiserin-Augusta; Kaiser; Irène; Prinz-Wilhelm; Cormoran;* une très bonne division, solide et bien tenue. Pour nous, c'est le *Bayard*, qui va faire son entrée, seul en bois, parmi ces bateaux d'acier, avec ses canons de 24 courts, sa coque pourrie et sa mâture à perroquets.

La vie se fait de jour en jour moins commode à Manille. Les vivres frais y sont plus rares. Les denrées y doublent de prix. Les Chinois disparus, plus de petit commerce. Les belles Espagnoles jeûnent de friandises. Mais, pour peu qu'on leur en montre le chemin, elles rient de leur misère présente. Elles s'amusent d'un rien; elles sont femmes, et deux ou trois fois, étant Espagnoles. Les hommes sont plus sombres.

MARDI 21 JUIN. — *Progrès des insurgés.* — Aguinaldo serait déjà dans Manille, selon moi, si l'amiral Dewey ne lui en fermait les portes. Et, sans doute, l'Amérique ne voit pas d'un bon œil le progrès des indigènes dans leur marche en avant.

Le progrès des insurgés est continu. Ils se sont portés régulièrement de Cavite à Malate, sur la plage, et ont essayé un mouvement de flanc par Pasay, Santa Anna et Paco. Ils formaient, vers le 10 du mois, une ligne en arc de cercle très étendue. Les Espagnols se sont efforcés de leur barrer la route à Santa Anna. Le cordon des insurgés s'est ensuite tendu tout autour de la ville, du nord au sud, à moins de six kilomètres des murs. Les Espagnols, trop faibles pour une offensive sérieuse, en un point quelconque du cercle, restent sur leurs positions de défense. Ils travaillent avec assez de persévérance à des tranchées, des remblais et des fortins. Aujourd'hui les derniers ouvrages ne sont pas à plus de

cinq mille mètres des lignes ennemies. Les Espagnols ont voulu se donner l'illusion d'une défense efficace; elle le serait s'ils ne manquaient de canons et d'hommes. Leur ligne est beaucoup trop étendue, pour ce qu'ils en ont. Ils ont établi quatorze fortins. Les troupes sont éparpillées dans les tranchées, et prêtes à se replier peu à peu sur la Ville-Murée, si le gouverneur général Augustin persiste dans la lutte. Qu'attend-il? Apparemment une escadre de secours. Il ne pense pas, par malheur, à s'entendre avec les insurgés.

Il n'y a cependant rien de mieux à faire. Ceux-ci ne peuvent plus douter des sentiments de l'Amérique à leur égard : on ne veut pas qu'ils entrent à Manille. L'idée de réduire la ville par la famine n'est pas venue à l'esprit d'Aguinaldo. L'amiral Dewey la lui impose, et ce n'est qu'un prétexte pour l'empêcher d'agir. Aguinaldo est plein de prudence : il la pousse trop loin. L'amiral Dewey lui fait peur d'un massacre des Espagnols, perpétré par les indigènes. Aguinaldo redoute d'en avoir la honte; et il temporise.

On ne se bat plus guère, depuis le milieu du mois. La nuit, quelques alertes plus ou moins chaudes. On dépense beaucoup de poudre, de part et d'autre, sans résultats. Les Américains veillent avec leurs projecteurs; parfois, un de leurs croiseurs fait une ronde, et passe l'inspection nocturne des divisions étrangères. A terre, quelques coups de canon, au point du jour. Cependant, le prétexte de la famine ne suffit pas à l'ardeur des troupes philippines : il est clair que Manille y succombera dans un temps plus ou moins long; mais les insurgés se sentent en forces et ont un obscur besoin de les exercer. Aux avant-postes, on a de la peine à les retenir. Dès qu'ils le peuvent, décidés, fanatiques, ils se jettent sur les Espagnols, et vont au canon, armés d'un couteau et d'une hache. A plus forte raison, sont-ils avides de se battre, maintenant qu'ils ont des fusils.

Les Espagnols, profondément découragés, ne sont pas moins irrésolus. Tous sentent que la situation est désespérée. Nul n'ose en convenir. La tactique de leurs chefs est d'une odieuse mollesse. Ce sont des vieillards sans nerfs et sans muscles. La moindre pensée suivie les dépasse. Tout leur art est de gagner du temps, un jour, une heure, une minute, ils ne

savent pas pourquoi, ne sachant aucunement qu'en faire : ils ne songent qu'à donner l'illusion de ce qu'ils ne font pas. Ils désespèrent de tenir contre le flot des insurgés; mais, pour avoir le droit de croire, devant les autres, à une défense qu'ils ne croient pas eux-mêmes, ils sacrifient de temps en temps quelques petits paquets de troupe. Des hommes se font tuer bravement pour répondre à l'idée la plus lâche. Là où le soldat est le plus héroïque, ses généraux le sont le moins. Enfin le silence général couvre tout. La presse est muselée. Les officiers ont manifestement l'ordre de ne rien dire. A tout, ils répondent : « Rien de nouveau. » Cette situation est, d'ailleurs, extraordinairement rare et curieuse : elle met en jeu toutes les ressources et tous les genres de mensonge. Chacun a peur du soudain éclat de la vérité ; il y verrait, en effet, ce qu'il craint le plus : un appétit farouche, qui ne tient pas compte du sien.

La ville elle-même a l'aspect moral le plus étrange, quand on soulève le voile gris des habitudes. Tous ont à peu près le même air qu'ils avaient la veille. Les Tagals y sont toujours domestiques, cochers, familiers de la vie quotidienne. Cependant, tous, *ce sont des insurgés*. Il n'y a pas, à ce sujet, d'illusion chez personne. Tel, qui reçoit un verre de la main d'un Tagal, ne doute pas, s'il est Espagnol, que, le cas échéant, cette nuit peut-être, de cette même main il sera frappé. Les meilleurs, les moins capables de meurtre, n'hésiteront pas à accueillir, le moment venu, les insurgés à bras ouverts. Cela se sait; les visages l'avouent; les amis se le confient; et les bouches ne le confessent pas. De là, l'odeur savoureuse et cruelle de cette ville, qui rit encore, et qui sent l'angoisse.

*
* *

ESPAGNOLS ET AMÉRICAINS (JUILLET 1898)

VENDREDI 1er JUILLET. — *Bad news*. — Hier soir, à quatre heures, des fumées tôt reconnues s'avancent rapidement : le *Baltimore* et le *Charleston* s'avancent, entrent dans la baie, escortant trois énormes paquebots, dont deux à quatre mâts, sans doute de la ligne San Francisco-Yokohama.

Voilà la première expédition américaine, trois ou quatre mille hommes pour le moins. Tout n'est pas que *humbug*. L'affaire n'est pas encore perdue, si les Espagnols donnent l'autonomie aux Tagals : à deux, ils peuvent jeter ces troupes à la mer et changer le succès de cette navigation en un désastre. Les Espagnols ne le feront pas; du reste, les Tagals, dix fois trompés, n'ont aucune confiance en eux. Il leur faudrait des gages sérieux, comme l'expulsion générale des ordres ; non pas une promesse, — le fait : des paquebots emportant tous les religieux en Chine ou en Europe.

Les dépêches Reuter de la semaine définissent la situation :

23 juin. — Une troisième expédition pour Manille quittera San Francisco le 27 ;

24 juin. — On annonce aux Cortès que l'escadre Camara se rend aux Philippines ;

26 juin. — La flotte de Cadix a été vue au large de Port-Saïd ;

27 juin. — L'escadre Camara comprend deux cuirassés, deux croiseurs, deux grands torpilleurs et cinq transports, avec quatre mille hommes. Le gouvernement égyptien refuse du charbon à Camara ;

28 juin. — La troisième expédition pour Manille, quatre transports avec quatre mille hommes, a quitté San Francisco ;

29 juin. — Le général Merritt part en toute hâte de San Francisco pour Manille.

La lutte sera passionnante, — si elle a lieu. Camara a-t-il du charbon, ou non? En y mettant le prix, il en aura toujours. Le refus de l'Égypte, c'est le refus de l'Angleterre. Les Anglais n'ont pas refusé le charbon aux Américains, à Hong-Kong. La houille indispensable, ici, c'est la volonté, la résolution, le combustible moral. Que Camara se hâte et qu'il ose. Il peut être ici dans vingt jours. Il tombe sur les Américains au mouillage : il peut fort bien les surprendre, un matin, à l'aube, et fondre sur eux à toute vapeur, avant qu'ils soient tous sous pression. Et c'est alors à lui de tenir sous ses canons les soldats débarqués à Cavite.

L'orgueil et la jalousie britanniques se manifestent. Depuis qu'ils ont appris quelle force navale les Allemands ont sur rade, les Anglais ont doublé le nombre de leurs navires. Il leur

est insupportable que les Allemands aient le pas sur eux. Le 25 juin, arrive au mouillage le croiseur *Iphigenie*; trois heures après, la canonnière *Plover* fait son entrée. Et de cinq. Deux jours se passent : le 27, arrive le *Pigmy*. Et de six. Voilà le pied où se tiennent les Anglais : dès qu'il le faut et où il le faut, ils ont cinq ou six bâtiments de guerre, d'ailleurs non toujours les mêmes ; système excellent, qui exerce les unités navales, qui permet de pratiquer les mouillages du monde entier, et de montrer les éléments divers de sa force, et d'en donner à tous les peuples une idée supérieure même à ce qu'elle est.

Le 28 juin, on hissait le grand pavois en l'honneur de Her British Majesty. Ce fut la troisième fois en quelques jours : pour la naissance de Victoria, pour son avènement au trône, pour son couronnement. A la fin, c'en est trop. L'abus est manifeste. On devrait rajeunir ces règlements et cette manie des révérences. Ces mœurs ont de la vieillerie. Ce temps est trop pressé pour danser le menuet à la cour navale. L'admirable, c'est que le commandant anglais, sans rire, envoie demander le pavois, et que personne ne peut le refuser. Plus admirable encore, que les Anglais doivent le trouver tout naturel : ce ridicule répété de la cérémonie ne leur paraît pas bouffon, quand il s'agit d'eux et de leur loyalisme. Au demeurant, c'est encore aujourd'hui un prétexte à *some drinks, some Champagne, some dry* et *little more whisky and soda*. Cependant il va en être partout de même, d'un bout du planète à l'autre. Et voilà comme la force n'est pas ridicule, même quand elle bouffonne.

SAMEDI 2 JUILLET. — *Dans les lignes espagnoles.* — Le *quilez* file rapidement sur Paco. Il est déjà un peu tard. Je pousse le cocher, que j'ai réussi à convaincre. D'autres ont refusé de me conduire. Il a peur : *Tengo miedo*. Enfin, à force de : *Sigue, sigue, hombre, pronto !* voici les avant-postes et le pont de Paco. Des groupes de marins, de chasseurs, dans des paillottes ; des hommes de communication à tous les coins ; aux arroyos, et aux carrefours des nombreux chemins qui coupent la plaine, quelques gardes...

Au pont, j'aperçois à cheval un marin, casquette blanche sur l'oreille, veston blanc, pantalon bleu, les bottes et le

sabre de marine... Mais, c'est don Juan de la C*** ! — Lui-même, de capitaine de vaisseau devenu colonel de marineria. Je descends de voiture et m'approche. On se reconnaît, et l'on se donne la main. Il prodigue les saluts courtois, à l'espagnole. J'ai plaisir à parler sa langue avec cet Aragonais, à l'accent de bronze. Il est entouré d'officiers de toutes armes, artilleurs, chasseurs et marins. Je flatte la tête sèche et l'encolure de son petit cheval, qui hennit. Pour lui, c'est bien mon vaillant D. Juan de la C***, sa franche figure de brave homme, son œil loyal et vif, joyeux même dans la colère, la tête enfin du vieux loup de mer méditerranéen, au cuir tanné, aux traits d'airain, tel qu'on le rencontre de Cadix à Trébizonde, marins admirables qui sont allés aux Indes et en Amérique sur des barques à peine pontées.

— Hé ! fait-il, la drôle de chose de voir un marin à cheval !

— Oui, c'est notre manie, à terre. Mais pour vous, c'est votre devoir, à ce qu'il paraît. Quoi de nouveau ?

— Nous sommes là, l'ennemi nous entoure ; nous l'empêchons de passer. Ils ne passent pas.

D. J. de la C*** me présente au général de division N** ; j'en reçois l'accueil le plus gracieux : il n'y a point de doute, les Espagnols, sans calcul, nous préfèrent, nous Français, à tous autres. On parle de la guerre. Le général nous envie nos bâtiments. Apparemment, il ne les connaît pas tous.

— Ces Américains nous ont mis à une belle sauce, fait-il. Ah ! si nous avions des bateaux comme le *Bruix* !...

Tous s'exclament de même : « Ah ! si... » Je n'entends pas cette plainte sans quelque honte. Un peuple est bien malade quand il n'a plus que des regrets. Tous ne songent qu'à la venue soudaine de l'escadre Camara. Ces braves gens seront trop déçus, si ce dernier espoir les trompe. Ils se font des illusions incroyables. L'un d'eux soutient que cette force navale porte un renfort de onze mille soldats. Folie. Ils déplorent de n'avoir pas de torpilleurs.

— Si nous avions des torpilleurs, *carajo !*

Je n'ose pas faire observer que, si l'on n'en a point, on en improvise. « Ah ! si... »

Le général me permet d'aller avec le colonel de la C**

jusqu'au poste de Santa Anna. Je prends congé. Le général me serre fortement la main. Je remarque, entre autres, par leur sympathie, deux officiers de marine ; on me nomme l'un d'eux, comme le fils du capitaine de vaisseau Cadarso, mort au combat de Cavite. Je lui apprends que j'ai vu sa mère, la veille, à Manille, et je tiens à lui dire que j'ai plaisir à le connaître, et à lui tendre la main en souvenir de son père. Il en semble touché.

Le colonel et moi, nous nous rendons en voiture à Santa Anna. Sur la route, des marins par petits groupes, envoyés comme renforts un peu partout.

— Eh bien, monsieur, vous êtes toujours gai, malgré tout, toujours dans votre assiette ! C'est ce qui me plaît en vous...

— Que faut-il faire? Je suis prêt à mourir le cœur content. C'est ce qu'il faut !

— Si tout le monde était comme vous, vos affaires en iraient mieux. Laissez-moi vous le dire, sans flatterie.

— Oui, tout va mal, bien mal. L'ennemi a une ligne très étendue; ils sont beaucoup plus nombreux que nous ; et ces porcs de Yankees les gorgent d'or et de bonnes armes... C'est la guerre, je le sais bien... Mais, *carajo !* n'est-ce pas ignoble de voir une puissance si forte faire une guerre de marchands à l'Espagne, faible aujourd'hui, et qui a fait tout ce qu'elle a pu pour l'éviter ? Tout va mal, bien mal... *Carajo !* je suis dégoûté qu'on me disperse tous mes hommes : vingt ici, trente là, *Carajo* ! cela ne vaut rien.

A tout moment, sur le chemin, les soldats saluent, rectifient la position, attendent une parole. Lui, salue du doigt et dit avec bonhomie :

— *Cara al enemigo, hombre !*[1] Allons, veillez.

Une petite tranchée dans la plaine : quarante hommes gardent une sorte de bastion, carré de dix mètres de côté, élevé tant bien que mal, fait de sacs remplis de terre ; un petit couloir sert d'entrée ; au centre, des tentes-abris, des boulets. En sort un gros capitaine de chasseurs, l'air ennuyé, qui s'informe des nouvelles. Les renforts de matelots arrivent, conduits par un enseigne. D. J. de la C*** regarde ces

1. Face à l'ennemi, ami.

marins et leur pose des questions. Il leur commande instamment de ménager les cartouches.

— Tirez peu. Visez, visez bien : comme à Cebu[1]. Il n'y a pas un de mes matelots de l'*Austria*? interroge-t-il.

— Si, señor ; moi ! fait quelqu'un.

— Ah ! il y a toi? Et qu'est-ce que tu fais ici?

— J'ai été blessé, puis à l'hôpital, puis versé dans ce régiment.

— Tu as été blessé? où ça?

— Là, à la jambe, et là, à l'épaule.

— Comment t'appelles-tu?

— Romero Ramon.

— Bon. Vous autres, les enfants, s'ils viennent...

— S'ils viennent, crient-ils joyeux, nous les recevrons.

La nuit tombe par nappes immenses et rapides. Il se fait très tard. La voiture court à cahots violents. Au delà de Paco, le colonel hèle un marin qui est en faction devant la marmite.

— Je vais vous faire goûter le rata... Hé ! *hombre*, porte ici un peu de rata... dépêche,.. nous sommes pressés... Bon, ne remplis pas l'assiette... donne.

Le marin tend le plat de fer-blanc, viande et fayots, un mets très mangeable. Nous vantons tous deux cette nourriture.

— Les hommes sont contents de nous voir goûter leur dîner, dis-je ; c'est comme à bord, cela leur fait toujours plaisir.

On file au galop. On se sépare. D. J. de la C*** m'invite à revenir bientôt. Il me conduira partout où je voudrai.

— Merci. Je viendrai sous deux ou trois jours.

— Quand il vous plaira.

Et, riant :

— Je ne vous promets pas, cependant, d'être vivant.

— Bon, qu'allez-vous dire? Allons donc ! bonne nuit, bonne chance...

— Mille grâces. A bientôt.

LUNDI 4 JUILLET. — *Anniversaire.* — A huit heures, on hisse le grand pavois. C'est la fête des États-Unis, et le jour

1. A Cebu : combat acharné, livré en 1897 entre les Espagnols et les Philippins.

de l'Indépendance. Il y a cent vingt ans, ces gens-là n'existaient pas comme nation. Trois cents ans plus tôt, ils ne comptaient pas plus pour l'humanité qu'Uranus ou Saturne : ils n'étaient littéralement pas. Et les voici qui dépouillent de son dernier bien l'Espagne qui les a promus à l'être. Ombres de Magellan, de Colomb, de Charles-Quint, d'Isabelle, qu'en dites-vous?

Cependant, à terre, il paraît que les Tagals sont furieux contre les Américains, et leur reprochent d'avoir envoyé aux Philippines des troupes noires. Le Tagal est humilié d'être pris pour un nègre, et il sent trop bien que les Yankees ne feront pas la différence. Aguinaldo, lui aussi, doit s'arrêter sans retard à un choix : ou se débarrasser des Américains ou s'y soumettre. L'amiral Dewey cache toujours son jeu : il ne jettera les cartes sur la table qu'à la fin du mois, quand il tiendra tous les atouts, quinze mille soldats, les canons et la mitraille. Toutefois, même alors, il ne viendra pas à bout des Tagals si aisément qu'il se le figure.

« L'Amérique n'a pas encore conquis les Philippines », écrit un Anglais qui les connaît bien. Elle ne les occupera qu'avec l'aide et le bon vouloir des Philippins. La possession de Manille ne signifie pas plus la possession des Philippines, que celle de New-York ne signifie l'empire de l'Amérique. Je crois pouvoir établir que, sans le consentement des indigènes, les États-Unis, ni aucune autre nation, ne peuvent espérer s'en rendre maîtres avec moins de 200 000 hommes, quoi qu'en puissent dire les théoriciens. L'Espagne et une armée de 35 000 hommes solides n'a rien pu faire contre des Philippins mal organisés et n'ayant jamais plus de 600 fusils. Personne ne peut, pourtant, reprocher au fantassin espagnol le manque de courage : on sait son endurance, sa patience aux privations, au peu de nourriture, au défaut total de confort. Dans un pays comme les Philippines, un soldat doit pouvoir sauter de roche en roche, comme une chèvre, sans bagages, pour se mesurer à force égale avec les habitants.

« ... La seule solution possible du problème philippin est un gouvernement indépendant sous le protectorat des États-Unis. C'est la politique que j'ai recommandée au général Aguinaldo

et à ses compatriotes. Sans aucun doute, elle doit triompher, et l'avenir le fera voir[1]. »

MARDI 5 JUILLET. — Dans la nuit, vive alerte ; fusillades et coups de canon. Les troupes américaines vont-elles entrer en ligne ?

Ce matin, promenade à terre. Nous allons à trois voir si mon bon colonel de la C*** est toujours en vie. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il n'est pas mort ; nous le joignons à Malate : mais il paraît morne, triste, déconfit. Il fait peine à qui l'a connu quelques jours auparavant. Camara n'arrive pas ; et les Américains débarquent. Il feint de ne pas le savoir. Il s'en informe près de nous. Il est assez difficile de répondre. Enfin, on lui dit tout ce qu'on sait. Pour le dérider, je l'engage à réconcilier les Tagals avec les Espagnols. Unissez-vous contre les Américains, et dix, quinze, cinquante mille Yankees ne suffiront pas alors à prendre Manille. Ce qui est hors de doute. Il me laisse calquer un croquis de la défense, avec les fortins qui entourent la place. Il nous lit, dans le rapport qu'il reçoit tous les matins, qu'on a dépensé hier seulement quatre mille et quelques cartouches. Il se préoccupe justement de cette prodigalité absurde. On ne peut bien faire la guerre qu'en donnant aux hommes le sens de la mesure et de l'ordre. Rares ceux qui l'ont. Au reste, les troupes espagnoles ont perdu confiance, mais non courage. Il convient de faire la nuance.

Beaucoup d'ouvrages et peu de soldats. Les Espagnols ont multiplié les tranchées. Ils ont rasé en ville tout ce qui était bois, arbres, jardins. La ville murée est ceinte d'une série de barrières, de fascines, d'abatis. Toute cette défense, suffisante contre l'infanterie, tiendra-t-elle contre l'artillerie de siège ?

Ce blocus menace d'être éternel. L'amiral Dewey est maître de la rade, depuis soixante-six jours. Qu'attend-il ? D'être maître des Philippins comme il l'est de Manille. La vie se fait pénible. Plus de changements. Nulle animation. Une tension nerveuse chaque jour plus accablante. Qu'on en finisse.

1. Lettre de M. H.-W. Bray, dans la *Hong-Kong Weekly Press*, 8 juin 1898.

Cette nuit, coups de canon à San Antonio. Immense incendie dans la ville, jusqu'à l'aube.

LUNDI 11 JUILLET. — *Américains et Allemands.* — Les Anglais, à en croire une dépêche Reuter, sont mécontents des menées allemandes aux Philippines. A la bonne heure : la politique de M. Chamberlain ne chôme pas. Les amis de nos amis sont nos amis. Les Allemands se démènent toujours beaucoup ; à la vérité, on ne voit pas où ils tendent. L'histoire de l'*Irène* a fait grand bruit en Extrême-Orient. Un journal anglais la conte ainsi[1] :

L'action des Allemands cause beaucoup d'anxiété dans la baie de Manille. Ils n'ont pas observé avec soin les règles de la courtoisie navale. Ils ennuient tout le monde, en envoyant sans cesse leurs embarcations dans toute la rade, après les couleurs, ce qui est tout à fait contraire aux usages. Mais le fait le plus extraordinaire a trait à la prise de Rio Grande, à l'entrée de la baie de Subig. Les insurgés avaient réussi à se rendre maîtres de toute la contrée, village par village ; les Espagnols furent, enfin, obligés de se réfugier dans l'île. Les rebelles, ayant capturé le steamer *Filipinas*, se préparèrent à l'attaque de l'île. Le croiseur allemand *Irène*, qui se trouvait là, intervint et menaça de protéger les Espagnols si les insurgés ouvraient le feu. Là-dessus, le *Filipinas* vint à Manille, rapporta l'incident à Aguinaldo, qui en informa l'amiral Dewey aussitôt. Le lendemain, à la première heure, le captain Coghlan reçut l'ordre de se rendre à Subig, avec le *Raleigh* et la *Concord*, de prendre l'île et de faire prisonniers les Espagnols. Dès que les Américains parurent, l'*Irène* leva l'ancre et mit le cap sur Manille.

Cependant les Espagnols exprimèrent le désir de se rendre si les Américains prenaient soin d'eux. Le captain Coghlan fit demander par la *Concord* de nouvelles instructions à Dewey. Celui-ci répondit : « Exécutez les ordres reçus. » Les Espagnols furent informés que leur requête n'était pas admise, et sommés de se rendre, D'abord ils refusèrent, Puis quelques obus les persuadèrent : ils hissèrent le drapeau blanc. Les pri-

1. Voir la *Hong-Kong Weekly Press*, des 10 et 16 juillet 1898 : *Extraordinaire conduite d'un croiseur allemand.*

sonniers — quatre cents soldats armés, cent malades et cent femmes, — furent remis aux insurgés.

Aguinaldo affirme que, des deux côtés, les Espagnols et les Allemands lui ont fait des ouvertures, sur lesquelles il garde naturellement le silence. Écrivant au consul général Wildmann à Hong-Kong, il fait allusion à la flotte espagnole, en route pour les Philippines, et dit :

« Ce secours ne m'effraie pas du tout. Je doute que ces bateaux puissent entrer à Manille : *l'Amiral Dewey ne dort pas*[1]. »

Il paraît, en effet, que les Américains ont entrepris de défendre les passes du Corregidor avec des canons et des torpilles. L'idée est toute naturelle : mais ont-ils de quoi le faire?..,.

Les Anglais insistent, cependant. Ils veulent à tout prix se faire valoir près des Américains, comme leurs seuls amis sincères. Ils prétendent que les soldats et les marins des États-Unis s'indignent des bravades allemandes. « Elles sont condamnées même par les hommes de sang allemand. »

La diplomatie de Dewey attire l'attention de tous. Il sait mieux que quiconque tout ce qui se passe en rade. Ses relations avec l'amiral allemand paraissent toujours aussi courtoises. On dit que l'amiral de Diedricks a informé Dewey qu'il n'avait jamais eu la moindre intention de faire offense aux Américains, et que les mouvements continuels de ses navires n'étaient rien moins que des démonstrations hostiles. A quoi l'amiral Dewey aurait répondu qu'il eût mieux valu, en ce cas, s'y prendre un peu différemment.

MARDI 19 JUILLET. — *Finis Hispaniæ*. — C'en est fait. On apprend le désastre de Santiago : la meilleure flotte de l'Espagne détruite, Cuba perdue, et l'Espagne frappée à mort. La plénitude du désastre effraie. Camara ne viendra plus. Je n'en veux pas d'autre preuve qu'il fallait qu'il vînt. Il y a deux jours, le second convoi de troupes américaines a

1. Ces curieux détails sont fournis par la *Hong-Kong Weekly Press*, de juillet 1898. Quant à l'épisode de l'*Irène*, on sait à quel incident le récit du captain Coghlan a donné lieu. Depuis, le captain Coghlan n'a rien ajouté à ce qu'on peut lire dans cette relation. Cf. *New-York Herald*, 23, 24, 25 et 26 avril 1899.

mouillé sur rade. Manille n'a plus qu'à ouvrir ses portes, ou à se laisser réduire en cendres. Dewey ne dissimule déjà plus. Les États-Unis ne lâcheront pas les Philippines, Dewey retire aux Philippins les quelques pièces de canon qu'il leur avait d'abord prêtées. Non seulement il ne veut pas que les insurgés entrent à Manille, il veut que les Américains y entrent et y restent seuls.

La lutte est trop inégale : d'un côté l'ordre, la force, l'or, les armes, toutes les puissances. De l'autre, la mort, la déraison et la caducité.

*
* *

INTRIGUES (JUILLET 1898)

JEUDI 21 JUILLET. — *Folies. Mentiras.* — On doutait encore. On ne le peut plus. On a les détails d'une défaite irréparable : sans combat, sans gloire, honteuse comme la débilité. La meilleure escadre de l'Espagne a été coulée dans le golfe du Mexique, comme à Cavite la plus mauvaise. Ici, de vieux bateaux en bois ; là-bas, des croiseurs en acier : mais, le même désastre. Tel un vieillard infirme succombe contre un brigand victorieux et bien armé, qu'il se défende avec un revolver ou avec une batte.

Ce soir, les Espagnols se persuadent encore que l'escadre Camara est dans la mer Rouge ; elle doit être, à leur compte, au delà d'Aden depuis trois ou quatre jours. Le désastre de Santiago ne les touche plus : ils l'oublient. Ils sont incorrigibles.

— C'était un plan gigantesque, me disait quelqu'un, peu d'heures avant la fatale nouvelle. Les deux amiraux Cervera et Camara se sont entendus : *Mire usted*, n'avez-vous pas remarqué que Camara a quitté Cadiz le 18 juin, pour y rentrer à la fin du mois ?

— Oui ; et après ?

— Bon ! Et ne sait-on pas que Cervera était alors à Santiago, et qu'on ne sait plus du tout où il est ?

— Oui ; et alors ?...

— Bon. Comprenez donc : Cervera est sorti de Santiago ; Camara l'attend dans l'Océan Indien ; ils vont arriver ensemble

aux Philippines, pour la fin du mois. *Esto seria un plano gigantesco, ¿ no?*

— Quoi? Ce n'est pas possible : avez-vous seulement songé à la distance qui sépare Cuba des Philippines, en passant par le cap Horn ? Il serait plus court de doubler l'Afrique ! Votre idée n'est pas pratique.

— Et pourquoi non ! C'est un plan à la Napoléon[1] !...

— Sans doute, mais irréalisable, comme celui de Napoléon lui-même : il comptait sans la mer, sans le vent, sans Villeneuve.

Mentiras[2]. Telle est leur espérance : une crédulité puérile. Ils attendent ainsi la victoire. On force la victoire, pauvres gens ; on ne l'attend pas !

On se demande si la paix ne sera pas conclue avant la prise de Manille. J'en doute. En tout cas, que l'amiral Dewey en finisse. C'est le vœu de tout le monde.

Cependant, on a hissé ce matin le grand pavois pour la fête de S. M. la Reine Christine. Malheureuse Reine ! plus malheureuse Espagne ! C'est peut-être la dernière fois que les couleurs de Castila y Leon flotteront sur la baie et la ville de Manille. Il y a, je pense, quelque animosité secrète contre les Américains, dans l'empressement que tous les navires sur rade ont mis à pavoiser[3].

SAMEDI 23 JUILLET. — *L'Amiral Dewey.* — En vedette, passe l'amiral Dewey. C'est la troisième fois que je le vois. Il paraît dispos, heureux, même gai. Il y a vingt jours, la mine était moins prospère et le front plus soucieux. Le Consul de Belgique, dans une visite, l'avait trouvé fort abattu[4]. L'intervention possible d'une escadre espagnole ne le rassurait qu'à demi.

— Voilà ! aurait-il dit ; avec des Français ou des Anglais

1. *Esto seria un plano alla Napoleon* (sic).

2. *Mentiras*, folies, illusions, mensonges qu'on donne à croire aux autres, et à soi-même.

3. Le 24, on répéta la même cérémonie pour l'anniversaire du couronnement. Abus de rubans, en de pareilles circonstances.

4. Le consul de Belgique a servi d'intermédiaire commun aux partis en présence. Grâce à lui, ils ont pu négocier entre eux. Au reste, ses sympathies étaient américaines.

sur une escadre comme celle-là, je serais f... ; mais avec un état-major espagnol, j'ai encore bon espoir : ces gens-là n'ont pas de pointeurs. Moi, je pourrai toujours me tenir à bonne distance ; et alors, avec des hommes comme ceux-là, — il avisa un chef de pièce, sur le pont, pointeur excellent, paraît-il, — je n'ai rien à craindre d'un combat d'artillerie.

Depuis, l'amiral Dewey a reçu six mille hommes, des munitions, — et Camara n'a pas donné signe de vie.

L'amiral Dewey, quoique déjà âgé, paraît vigoureux. Il a l'air calme. Les traits sont assez doux : la bouche grande et les muscles de la joue un peu détendus donnent au visage une expression souvent railleuse. Un gros nez et une épaisse moustache au-dessus d'un menton carré. La physionomie est tantôt placide, tantôt rusée. Un vieux renard, si bien caché qu'on lui fait garder les poules. Presque tout le monde fait son éloge. Il est courtois et complaisant ; d'une extrême circonspection. Il ne se compromet que par la faute d'autrui, quand il est déjà compromis. Il sait plaire. Il promet beaucoup, ou paraît promettre. Il tergiverse et traîne en longueur. Aguinaldo en sait quelque chose.

LUNDI 25 JUILLET. — *Aguinaldo.* — L'amiral Dewey et Aguinaldo luttent d'habileté. Jusqu'ici Dewey a eu besoin d'Aguinaldo. C'est maintenant Aguinaldo qui dépend de Dewey. Ce changement s'est produit peu à peu, sans engagements, sans signatures, sans paroles irréparables. Aguinaldo ne fait pas ce qu'il veut. Il est loyal par force ; et les Yankees en profitent déjà pour ne plus l'être.

Qu'il y aille de son intérêt ou non, Aguinaldo veut sa patrie libre. Il craint maintenant le poids de la main qui l'a aidé à la délivrer. Comme il ne peut se débarrasser des Américains, il tâche de vivre avec eux le moins possible. Il espère les amener à reconnaître le gouvernement institué par lui. Il a proclamé la république, et il en a revêtu la dictature.

L'amiral Dewey ne s'y est pas associé publiquement ; mais il n'y a point fait non plus une opposition publique. Aguinaldo, qui doit se défier beaucoup des Américains, s'efforce de n'en rien laisser paraître. Il veut, au contraire, qu'on n'en puisse croire la nouvelle d'une rupture avec lui si

jamais les États-Unis la provoquent. Tactique fort habile, qui donne déjà gain de cause près de tous les hommes libres. Son grand souci est de se montrer digne du gouvernement, et sa nation digne de l'indépendance.

En fait, on n'a point de reproches à lui faire. Ce chef de magots [1], de singes bons à mettre en cage, ou à tirer au fusil comme un gibier tropical, — ainsi que les Espagnols l'osaient prétendre, — maintient l'ordre, et respecte toutes les lois de la guerre, Il veut gagner la confiance de l'Europe, et a le droit de la réclamer sur ses actes. Il s'est conduit généreusement avec la famille du capitaine général, et lui a signé un sauf-conduit pour rentrer dans Manille. Il a accueilli des étrangers avec faveur, et s'est piqué de courtoisie. Il leur a laissé visiter les provinces au pouvoir de l'insurrection. Tous ont dit, de retour, que l'ordre y règne, en dépit de la guerre, et que la discipline y est bonne. Sans doute, on a commis des excès : mais quelle guerre en a jamais été exempte ? En tout cas, point de massacre, point d'effusion de sang. Quelques vengeances particulières, tirées sur des moines, c'est à quoi se sont bornées les représailles. Aguinaldo fait même le prodige d'unir toute sa nation sur son nom : les indigènes ne sont pas en lutte les uns contre les autres. Une certaine méthode préside à cette révolution. Les troupes ne sont pas si loin des troupes régulières. Elles ont des armes et les tiennent bien. La discipline des Tagals ne souffre pas d'être comparée à celle des Américains, qui est médiocre.

Tandis que le général Aguinaldo fait tous ses efforts pour donner l'idée d'un État régulier, l'amiral Dewey semble dépité qu'il y réussisse. Plus d'une fois, peut-être, il a voulu le tenter, et le provoquer, sinon lui, ses soldats, à quelque inexcusable violence. Ainsi, l'amiral Dewey n'a pas hésité à reconnaître le métis qui s'est proclamé lui-même chef de la flotte insurgée, après le meurtre de l'équipage du *Filippinas*. Ce fripon est reçu à bord de l'*Olympia*. D'autre part, l'amiral Dewey a livré un grand nombre de prisonniers espagnols faits autour de Manille, et même aux Mariannes, à la garde d'Aguinaldo et de ses troupes. On pourrait croire qu'il ne l'a pas

1. *Monos*, en espagnol.

fait sans quelque singulier dessein. Il n'était pas sûr qu'Aguinaldo eût l'autorité nécessaire pour contenir la fureur d'insurgés, ivres de leurs succès et de ressentiments.

Aguinaldo est sorti à son avantage de ces épreuves et de beaucoup d'autres. Il a publié divers actes de son gouvernement, où l'on remarque le même souci d'agir avec humanité. Le dictateur des Philippines n'oublie, du reste, jamais d'associer tout son peuple à l'œuvre entreprise. C'est au nom de la Patrie que ses émissaires ont fini par soulever les îles du sud, qui passaient pour le boulevard de la domination espagnole, et où le nom des États-Unis n'était pas même connu. L'on dit, enfin, qu'il doit bientôt exiger de ses troupes un serment solennel et convoquer un parlement philippin.

A Manille, plus de commerce, et de moins en moins de vie. La principale force des Philippins tient à ce qu'ils sont eux-mêmes la vraie richesse des Philippines. Ils représentent le travail, la terre, les cultures, les échanges, qui ne peuvent se faire sans eux, sous ce climat, et dont seuls, comme les Chinois et les Japonais, ils peuvent tirer parti. Une insurrection des Philippins n'est pas seulement un mouvement politique : elle arrête la vie. C'est pourquoi les Américains s'abusent, s'ils croient tenir la poule aux œufs d'or, — car elle ne voudra plus les pondre. S'ils ont le projet de faire des Philippines leur domaine privé, il leur faudra, ou détruire les Philippins, ou les réduire à la condition d'esclaves.

Aujourd'hui, toute l'île est au pouvoir des insurgés, sauf Manille. Les forces indigènes enveloppent la place, et touchent aux faubourgs. Toute communication est coupée, à l'Est, avec la Laguna. Au nord, la voie ferrée est occupée dès le quatrième kilomètre.

MARDI 26 JUILLET. — *Compétitions.* — La timidité même de la diplomatie française, la médiocrité de nos forces navales, rien ne décourage l'envie des Anglais. Ils veillent toujours avec la même rigueur. Les voilà, à Hong-Kong, qui songent, sans rire, à une intervention de la France aux Philippines. En réalité, ces soupçons devraient dicter leur devoir aux ministres de la République. L'étranger se fait de la France une idée, héritée du passé, qui est plus digne de la politique

française, que la faible politique des ministres. Quoi qu'il en soit, au moment même où nos Richelieu du *Far East* exigent que les bateaux de guerre de la France n'aillent jamais plus au nord que Shangaï, dans les mers de Chine, il y a des Anglais pour craindre de voir les Français prendre pied à Manille. Certes, il eût fallu ne pas balancer, et intervenir au premier moment. Il fallait négocier l'indépendance des Philippins, et la rendre moins blessante à l'orgueil castillan. Et c'était l'occasion, ou jamais, de compenser l'abandon des Pescadores, cette faute capitale qui pèsera sur toute la politique française, en Extrême-Orient, aussi longtemps qu'on ne l'aura pas réparée.

« L'idée d'une vente des Philippines à la France pourrait être sérieuse, si elle est vraie. Pourtant nous n'y ajoutons pas foi. Il y a de bonnes raisons pour n'y pas croire. La lutte pour posséder ces îles a pris de telles proportions que les États-Unis ne sauraient tolérer de voir le prix de la guerre ainsi arraché de leurs mains. L'amiral Dewey est pratiquement maître de Manille. La vente des Philippines à la France ne serait tranquillement acceptée ni par les États-Unis ni par l'Allemagne, ni par la Grande-Bretagne. Si elles devenaient françaises, ces îles pourraient peut-être, d'une certaine façon, gagner au change : car elles auraient moins de prêtres ; mais les naturels considéreraient sans doute le changement, à beaucoup d'égards, comme la simple substitution de la règle de *King log* à celle de *King stork*[1]. Le gouvernement français est plus doux que la domination espagnole, mais la politique fiscale de la France a toujours été fort dure et fort restrictive dans toutes ses colonies ; en tout cas, cette politique entrave le développement économique de tous les pays que la France a la bonté de se soumettre. Ni les conseils des commerçants, ni ceux des coloniaux français, ni les enseignements de l'expérience n'ont réussi à instruire les hommes d'État français[2] ».

Les Anglais, ni personne d'ailleurs, ne se soucient un seul instant des Philippins. Les Anglais ne soutiennent les Américains que faute de mieux. Au début, quand ils ignoraient

1. Entendez : Le roi Héron succède au roi Cigogne (tomber de mal en pire).

2. *Hong-Kong Weekly Press*, 28 mai 1898.

encore le tour possible des événements, ils n'étaient pas sans mauvaise humeur contre les États-Unis. La mauvaise humeur des Anglais, c'est l'humeur jalouse. Un journal anglais écrivait alors : « Le point important est que, les Américains une fois établis aux Philippines, la possession n'en peut être pour eux qu'un embarras [1]. » Il ajoutait que l'hypothèse d'une colonie américaine aux Philippines ne laisse pas « de faire naître beaucoup d'objections ». Pour une fois, l'intérêt européen s'accordait avec l'intérêt britannique. « Les Philippines représentent un joyau qu'aucune puissance intéressée dans le *Far East* ne saurait voir réuni à un rival possible dans les Eaux orientales. Tant que l'Amérique limite sa sphère d'activité à l'hémisphère occidental, on ne la dérangera pas; mais quand elle touche à l'Est, elle renie tous ses anciens principes, et rentre dans le cercle des jalousies continentales. La question se pose ainsi : *l'Espagne dépossédée, qui prendra sa place?* L'Amérique n'a pas besoin de se mêler aux difficultés du problème Extrême-Oriental. *Tous les motifs commerciaux qui nous tiennent en alerte en Chine, nous forcent également à veiller sur les Philippines.* L'anarchie là-bas fournirait à l'Allemagne un prétexte pour s'y établir. Le Japon est tout près, à Formose, et montrera plus qu'un intérêt platonique. La *Grande-Bretagne, qui a la plus large part dans le commerce des Philippines, doit naturellement aussi y être un facteur considérable.* »

En mai, à Hong-Kong, on publiait cette nouvelle-ci, qui est d'un cynisme ingénu : « On dit que le président Mac-Kinley est résolu à garder les Philippines ou à les vendre à une nation en mesure de payer une indemnité de guerre pour l'Espagne. » Ainsi les Américains ne possèdent même pas Manille, qu'il leur semble tout naturel, aux Anglais comme à eux, d'en disposer à leur guise. Quant à les remettre aux Philippins, il n'en est jamais question, même en rêve. Les Philippins ne sont assurément qu'un prétexte pour prendre pied aux Philippines.

De là les mouvements fiévreux des Allemands, leur nervosité, leur inquiétude. De là aussi, l'amitié teintée d'envie

1. *London and Chain Express*, 10 mai 1898.

que les Anglais montrent aux Américains, dont on dirait qu'ils attendent toujours une récompense. De là encore la mine contrite et attentive des Japonais. Tous les appétits s'excitent devant cette proie ; toutes les dents sont aiguisées. Chacun désire de mordre et d'enlever le morceau. Mais ils n'osent : ils ont peur les uns des autres.

Cependant les insurgés ne cachent plus qu'ils ne sont pas contents. L'attente devant Manille, qui est la mesure de la duperie, leur paraît longue et pénible. Ils se sentent joués, et trop faibles pour mettre fin au jeu. On leur avait fait des promesses formelles au début : on les élude une à une. Chaque semaine, la veille du dimanche, on leur laissait espérer la prise de Manille. On les aidait et les encourageait de toutes les manières ; on les poussait sur la place, tant qu'on croyait qu'ils n'y pourraient entrer ; on leur prêtait des mitrailleuses et des canons ; les États-Unis n'avaient alors une flotte dans la baie que pour permettre à la république philippine de s'établir : sitôt après, elle devait reprendre le chemin de la libre Amérique, le grand œuvre accompli.

Mais depuis, les soldats de l'Union sont en nombre. Ils seront dix mille demain. Les Tagals doivent agir de leur côté, seuls, à l'écart. On leur communique sèchement des ordres pour qu'ils se tiennent tranquilles. On leur retire les canons. On leur enlèverait bien, si on l'osait, les fusils. Entre eux et les Américains éclatent des rixes. Le rusé Tagal, dont la bonne foi est le moindre défaut, se défie. Il sait, et on le lui a dit, que les Américains ont cueilli comme des fruits mûrs, au passage, les îles Hawaï et les Mariannes. Il se doute qu'il a seulement changé de maîtres, et un aigre ressentiment commence à fermenter en lui.

LIEUTENANT X.

(La fin prochainement.)

M. DE SEMONVILLE

ET M. DE TALLEYRAND

Dans les Souvenirs malheureusement très fragmentaires et incomplets que M. d'Argout a écrits, à diverses époques sur les événements les plus importants de sa vie, le morceau le plus considérable est relatif à la mission qu'il remplit le 29 juillet 1830 avec M. de Semonville auprès du maréchal Marmont et de Charles X. Ce récit ne fut écrit qu'en 1839, immédiatement après la mort de Semonville survenue le 11 avril. C'est le 14 avril que d'Argout jeta sur le papier quelques notes sur la vie de Semonville. Nous en donnons ici les premières pages qui forment une sorte de parallèle entre Semonville et Talleyrand.

G. MONOD.

*
* *

M. de Semonville vient de mourir. Sa fin a été tragique. Il descendait un escalier, il avançait sa canne en tâtonnant pour trouver un point d'appui ; la canne a glissé sur la marche inférieure, M. de Semonville a perdu l'équilibre, il est tombé la tête en avant, il s'est fracassé le crâne, on l'a relevé mort. Ses obsèques ont eu lieu ce matin ; elles ont été mo-

destes : une messe basse, point de tentures, d'écussons, d'escorte militaire, ni de cortège d'amis. Semonville avait voulu qu'ils se réunissent directement à l'église. Elle était remplie : la moitié de la Chambre des pairs s'y trouvaient ; beaucoup de députés ; tous ceux qui avaient vécu dans sa société ; et le nombre en était considérable. Le service s'est accompli dans un morne recueillement : toutes les figures portaient l'empreinte de la tristesse, circonstance rare dans le convoi d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans. Les parents et les intimes paraissaient sincèrement affligés, des femmes sanglotaient, les gens de sa maison montraient des visages bouleversés.

J'ai assisté, il y a peu de mois, aux splendides funérailles de M. de Talleyrand. L'impression qu'elles m'ont laissée est tout autre. Un immense cortège offrait aux regards un peuple d'ambassadeurs, de hauts dignitaires, de grandes notabilités.

L'or des broderies, les crachats, les uniformes reluisaient au soleil. Les haies de soldats, les longues files du clergé, les enfants de chœur portant à la main des cierges allumés, un char magnifique surchargé de velours, d'armoiries, de panaches et de décorations, les housses des chevaux traînantes et ornées de larmes argentées, les fenêtres encombrées de femmes élégamment vêtues, une foule curieuse, rangée le long du chemin, tout contribuait à donner à cette solennité un aspect brillant et animé. Les invités marchaient en désordre, se groupant, se saluant, se donnant la main, causant politique, spectacles ou littérature, parlant aussi quelquefois du défunt, mais pour s'informer en souriant des particularités d'une tardive et miraculeuse conversion, ou bien des compliments qu'avait pu balbutier un courtisan moribond en recevant une visite auguste. L'observateur le plus sagace n'aurait pu discerner sur aucune de ces physionomies la plus légère trace d'un regret, même par les héritiers menant le deuil. N'étaient le cercueil et le corbillard on aurait pu croire, en regardant le cortège, qu'on assistait à un baptême, à une noce ou à une cérémonie de cour.

D'où proviennent des différences aussi tranchées dans les impressions produites par la mort de ces personnages éminents ?

Tous deux s'étaient ressemblés par leurs vices et par quelques-unes de leurs qualités, tous deux avaient beaucoup d'esprit, mais l'un avait un grand esprit, et l'autre un esprit fin, délié, gracieux, original, et d'une médiocre portée. Aussi M. de Talleyrand a-t-il joué un grand rôle dans le monde. Par son ascendant moral, il a plusieurs fois dominé la France, influencé l'Europe, préparé et amené des changements de dynasties, et sa carrière politique s'est terminée avec éclat: il a consolidé la Révolution de juillet en nous préservant d'une guerre générale. Semonville n'a exercé d'action que sur des événements secondaires, et il a stérilement dépensé une habileté prodigieuse dans des menées obscures et dont le but souvent était futile. Tous deux, jusqu'à leur dernier jour, ont aimé l'intrigue, mais l'un comme moyen et l'autre comme occupation. Tous deux ont constamment tenu en médiocre estime la véracité, la loyauté, la fidélité politique, et ils se sont bien gardés de mettre jamais en pratique ces compromettantes vertus. De la probité, ils n'en faisaient guère plus de cas. Leurs relations privées ont rarement offert sincérité et sûreté, quoiqu'elles fussent douces, agréables et faciles ; mais M. de Talleyrand a trahi à mesure du besoin tous ses amis et il les a successivement perdus; Semonville s'est contenté de les jouer et il les a gardés. L'un et l'autre se complaisaient dans l'ironie et dans es mots piquants, mais l'un les aiguisait avec une brièveté incisive et profonde, l'autre prodiguait d'amusantes et originales railleries. Semonville égratignait les gens, M. de Talleyrand les poignardait.

Leur vie ne saurait être offerte comme un modèle de régularité ; le scandale y abonde. Le goût des plaisirs s'est conservé en eux dans leur extrême vieillesse ; mais M. de Talleyrand couvrait ses dérèglements d'un vernis de dignité ; son impassibilité profonde le mettait au-dessus des atteintes de l'opinion ; le cri de la morale publique n'arrivait pas jusqu'à lui. M. de Semonville se disculpait de ses méfaits en s'en accusant ; il les avouait, il s'en faisait gloire ; sous le règne dévôt de Charles X, il en faisait parade comme d'un acte de courage et d'indépendance, et cela lui servait à racheter quelques lâchetés.

L'un et l'autre exerçaient une séduction puissante, avec des manières essentiellement dissemblables. M. de Talleyrand, inégal et quinteux, ne montrait son esprit que par boutades ou par intérêt; il passait des journées entières dans une taciturnité froide et maussade, puis tout à coup il se réveillait, sa conversation s'animait, elle devenait ingénieuse, brillante, profonde, son esprit lançait des éclairs ; on en était ébloui, on l'écoutait avec ravissement ; mais, en parlant, il ne songeait nullement à plaire à son entourage, il s'en souciait peu, il obéissait au caprice du moment ; son cerveau chargé d'électricité avait besoin de se dégager. Toutefois, bien ou mal disposé, son esprit ne lui faisait jamais défaut lorsqu'il jugeait utile de capter des adhérents ou des suffrages. En toute occasion, il parlait de haut ; il dominait constamment ses interlocuteurs. Il n'en était pas ainsi de M. de Semonville ; il se mettait au niveau de tout le monde, il voulait plaire à tous, toujours et à tout prix ; il cherchait à charmer maîtres et valets, sans autre profit que celui de se rendre agréable ; il aimait à être aimé ; il se repliait comme un serpent pour trouver des arguments et un langage approprié aux goûts, aux intérêts de chacun. Quelquefois il donnait au pouvoir d'utiles et de hardis avertissements ; mais il savait les revêtir d'une forme bouffonne qui le mettait à l'abri de la colère des gouvernants. Sa gaieté était intarissable. Ni la vieillesse, ni les infirmités, ni la perte d'une grande partie de sa fortune, ni la mort des gens qu'il aimait le mieux n'avaient pu altérer sa verve et sa causticité. Le malheur glissait sur lui ; cependant jamais il ne s'est montré insensible aux infortunes d'autrui. Son caractère était bienveillant, il sympathisait aux douleurs des malheureux, il s'efforçait de les soulager ; sa générosité était extrême. S'agissait-il de rendre service à un parent, à un ami, à un collègue, voire même à un ennemi, il se mettait en campagne, il courait, il se démenait, il ne se donnait trêve ni repos qu'il n'eût réussi. La masse de services individuels qu'il a rendus aux membres de la pairie est incalculable. Il était bon pour sa famille, pour ses subordonnés, pour ses domestiques ; il s'en faisait adorer.

Telle est l'explication des regrets qu'il a laissés après lui. M. de Talleyrand l'appellait un pendard obligeant ; mais lui,

M. de Talleyrand, sous le Directoire, avait refusé de donner cinquante louis pour sauver son frère d'un danger capital. Vers la fin du Directoire, il y eut une réaction contre les émigrés. Plusieurs émigrés furent fusillés, entre autres le marquis d'Ambert. Archambauld de Périgord s'était caché à Passy. Il vivait avec madame de Bouillé. Celle-ci devait douze cents livres à sa femme de chambre qui menaça de dénoncer Archambauld si elle n'était pas payée. Archambauld demanda cinquante louis à son frère, alors ministre des affaires étrangères. M. de Talleyrand commença par les refuser, puis, après trois mois de supplication, il consentit à prêter cette somme, mais il l'avança cent livres par cent livres. M. de Talleyrand n'a jamais fait que des libéralités d'ostentation ; il a laissé d'anciens amis dans une horrible détresse sans leur porter secours. A Montron, ruiné et paralytique, il a ironiquement légué un bureau à Tronchin ; enfin son âme était si sèche et son égoïsme si complet qu'il se refusait même à de simples démarches qui auraient pu tirer d'embarras des hommes qui depuis quarante ans vivaient dans son intimité. Ce n'est pas qu'il redoutât d'user son crédit ; mais il lui répugnait de se donner la peine. Il n'est donc pas surprenant que personne n'ait été affligé de sa mort.

En résumé, M. de Talleyrand et M. de Semonville étaient égoïstes tous deux, mais l'un avec une bonne et l'autre avec une mauvaise nature. Tous deux, malgré leur égoïsme, avaient un grand courage ; ils étaient braves devant le péril et devant la douleur, devant les approches de la mort. Tous deux se sont mis en toutes circonstances au-dessus des événements ; ils les ont toujours pressentis avec une sagacité merveilleuse, toujours ils en ont tiré le meilleur parti dans leur propre intérêt. M. de Talleyrand, par son calme imperturbable, a exercé un grand empire sur une société pétulante et passionnée. M. de Semonville saisissait le côté ridicule des événements et se moquait de tout. Sa tournure d'esprit était sympathique au caractère national, et il l'a exploité avec une grande supériorité ; mais il y avait en lui du comédien et du subalterne. Quelquefois il manquait de goût, et son langage devenait cynique ; il n'avait pas le ton de la très bonne compagnie ; il racontait à merveille, mais à chaque récit il ajou-

tait quelque ornement nouveau, en sorte qu'au bout de dix ans le fait devenait méconnaissable. Vers la fin de sa vie, son esprit s'était alourdi, et il répétait trop souvent les mêmes choses.

M. de Talleyrand a été le dernier des grands seigneurs, et M. de Semonville le type de la gaieté spirituelle et des vices de la société parisienne d'autrefois. Ces deux moules sont brisés ; quiconque ne les a pas vus ne se formera jamais une juste idée de ce qu'était avant la Révolution la haute aristocratie et la société de la capitale. Dans ma jeunesse, j'ai vu beaucoup de débris de l'une et de l'autre, mais ils ont successivement disparu...

COMTE D'ARGOUT

CŒURS PURITAINS[1]

IV

Après le départ de Déborah Thayer, la jeune fille assise près de la porte se leva.

— Je ne savais pas qu'elle était là, sans quoi... je ne serais pas entrée, dit-elle vivement.

— Cela ne fait rien du tout! répondit madame Barnard, qui tremblait de la tête aux pieds.

Elle s'était laissée tomber dans un *rocking-chair*, et le balançait violemment sans s'en douter.

Céphas ouvrit la porte du four, il y engouffra toute une collection de ses tourtes; le claquement du loquet de fer fit tressauter Rachel comme un coup de pistolet.

Charlotte se leva et sortit de la cuisine, après un regard en arrière et un léger signe de tête; la jeune fille la suivit si discrètement qu'elle avait l'air de ne pas se voir elle-même. Céphas leur jeta un coup d'œil farouche, mais ne dit rien; il était comme un savant absorbé dans une telle rage de recherches et d'expériences que, pour l'instant, il ne faisait plus attention à rien d'autre.

La jeune fille — c'était Rose Berry, la cousine de Charlotte, — grimpa derrière elle, tout essoufflée, les marches raides qui menaient à sa chambre.

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

C'était une mignonne petite créature qui avait présentement les nerfs tendus à l'excès. Elle pouvait à peine respirer quand elle s'assit sur la petite chaise de bois dans la chambre de Charlotte. Charlotte, elle, s'assit sur son lit. Les deux jeunes filles se regardèrent, Rose avec des yeux inquiets et curieux, Charlotte avec un air douloureux et digne.

— Je n'ai pas couché ici cette nuit, dit enfin Charlotte.

— Vous êtes allée chez tante Sylvia, n'est-ce pas ? répondit Rose, comme s'il n'était pas question d'autre chose.

Charlotte inclina la tête, puis elle regarda tristement par la fenêtre, par-dessus la tête de sa cousine.

— Vous avez entendu parler de cela, je pense? fit Charlotte.

— Un peu, répondit Rose d'un ton évasif.

— Je ne comprends pas comment cela s'est su. Pour moi, je ne crois pas qu'il en ait rien dit à personne.

La petite figure mutine et le cou fin de Rose devinrent cramoisis. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, puis la referma et respira profondément.

— Je ne peux pas imaginer comment cela s'est su, répéta Charlotte.

Rose regarda Charlotte avec effort; elle serra convulsivement ses petits poings :

— Je venais ici à travers champs hier soir, et je vous ai entendue sur la route appeler Barney, — dit-elle en articulant ses mots avec peine.

— Rose Berry, vous ne l'avez dit à personne?

— Je suis rentrée et je l'ai dit à mère, voilà tout! Je ne pensais pas que cela pût faire aucun mal, Charlotte.

— Ce sera la fable de toute la ville, voilà tout! ça suffit comme ça.

— Je ne crois pas qu'on le sache. J'ai dit à mère de ne pas le dire.

— Madame Thayer le sait.

— Peut-être Barney le lui a-t-il dit.

— Rose Berry, vous savez très bien que Barney ne ferait pas une chose pareille.

— C'est vrai, je ne suppose qu'il en soit capable.

— Il ne s'agit pas de supposer! Vous le savez bien!

— Oui, je le sais. Je connais Barney aussi bien que vous,

Charlotte... Oh! Charlotte ne soyez pas fâchée! Si j'avais réfléchi, je ne l'aurais pas dit à mère. Je ne pensais pas mal faire. J'étais moi-même toute bouleversée. Ne pleurez pas Charlotte.

— Je ne pleurerai pas, — dit Charlotte courageusement. — J'ai fini de pleurer.

Elle essuya ses yeux avec son tablier, d'un geste rude, et releva fièrement la tête.

— Je sais que vous n'avez pas voulu mal faire, Rose, et je suppose que, de toute façon, cela se serait su. Presque tout se sait, sauf les bonnes actions.

— Bien vrai, je n'avais pas l'intention de mal faire, Charlotte!

— Ne parlons plus de cela.

— Je venais en courant à travers champs, hier soir. Je pensais que vous seriez dans la salle de devant avec Barney, mais que je verrais tante Rachel. J'étais terriblement seule à la maison : père était couché et mère dormait dans son fauteuil. Quand je suis arrivée au mur de pierre, près du bois, je vous ai entendue, et alors je suis rentrée... Vous ne croyez pas qu'il reviendra... jamais?

— Non.

— Oh! Charlotte!

La voix de la jeune fille prenait un son étrange, comme si quelque grande émotion cachée dans son cœur essayait de se faire jour et de crier. Charlotte tressaillit sans savoir pourquoi. Les mots et le ton ne paraissaient pas avoir le même sens, les paroles n'étaient pas d'accord avec la musique.

— J'y ai renoncé la nuit dernière, dit Charlotte. C'est fini, je vais ranger mon trousseau.

— Je ne vois pas pourquoi vous en êtes si sûre.

— Je le connais.

— Mais je ne vois pas ce que vous lui avez fait, Charlotte : ce n'est pas avec vous qu'il s'est querellé.

— Cela ne fait rien. Il ne peut plus se marier avec moi sans se contredire; et cela, il ne peut pas le faire. Il ne peut pas assez sortir de lui-même pour se contredire. J'ai bien réfléchi à tout cela. C'est mathématique. C'est bien fini.

— Charlotte...

— Quoi ?

— Est-ce que vous ne pourriez pas aller vous marier ailleurs ? Quelle nécessité y a-t-il qu'il vienne ici, s'il en a été chassé et s'il a déclaré qu'il n'y reviendrait pas ?

— Ce serait s'en tenir à la lettre, oui, sans doute ! — répondit Charlotte dédaigneusement. — Croyez-vous qu'il tricherait ainsi avec lui-même et que, s'il en était capable, je le laisserais faire ? Non, quand Barney Thayer est sorti de cette maison hier soir, quand il a dit ce qu'il a dit, cela signifiait que tout était fini, qu'il ne se marierait jamais avec moi, qu'il n'avait plus rien à faire avec nous, et il ne changera pas d'avis. Je ne lui en fais pas de reproches. Je suis convaincue que tout est fini et je vais ranger mon trousseau.

— Oh ! Charlotte, comme vous prenez cela tranquillement !

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Avec toute autre personne, je croirais à de l'indifférence !

— Peut-être est-ce cela !

— Je ne pourrais pas le supporter comme cela, non, je ne le pourrais pas ! — cria Rose tout à coup, avec violence. — Je ne le supporterais pas, quand je devrais aller à genoux lui demander de revenir !

Rose rejeta la tête en arrière et regarda Charlotte avec une singulière expression de défi ; son visage enflammé semblait subitement s'épanouir et se colorer comme une fleur. Les pupilles de ses yeux bleus étaient dilatées jusqu'à les faire paraître noirs, ses lèvres minces étaient gonflées et rouges.

— Je le ferais, — dit-elle, les joues en feu, la poitrine soulevée, — sans me soucier de rien, je le ferais !

Charlotte la regarda et une rougeur fugitive monta comme un reflet sur son beau visage.

— Je le ferais ! répéta Rose.

— Cela ne servirait à rien.

— Cela servirait, s'il avait le moindre sentiment pour vous !

— Cela servirait, si ce sentiment pouvait l'emporter. Mais Barney Thayer a une terrible volonté qui ne le laisse pas toujours maître de faire ce qu'il désire.

— Je ne le crois pas assez fou pour se crever les yeux à lui-même.

— Vous ne le connaissez pas.

— En tout cas, j'essaierais.

— Cela ne servirait à rien.

— Je crois vraiment que vous ne tenez pas à lui le moins du monde, Charlotte Barnard! s'écria Rose. Autrement, vous ne renonceriez pas à lui si facilement pour une si sotte histoire! Vous restez là, l'air si tranquille!... Je finirais par croire que, dans un mois, un autre garçon tiendra la corde... J'en connais un qui meurt d'envie de vous avoir.

— Il m'aura peut-être! répondit Charlotte.

— Vraiment?...

Rose essayait de plaisanter, mais son regard était féroce.

— Vous saurez cela quand je reviendrai de mon tombeau pour le dire, fit Charlotte. Il faut patienter jusque-là, Rose.

Elle se leva et alla épousseter sa commode et le petit miroir accroché au-dessus. Elle serrait violemment les lèvres et ne regardait pas sa cousine.

— Voyons, Charlotte, ne devenez pas folle! répliqua Rose. Je n'aurais peut-être pas dû vous dire ce que je vous ai dit, mais il m'a semblé que vous n'y teniez pas *tant*... Il me semble, à moi, que je ne pourrais pas rester là, calme et tranquille, si j'étais à votre place... J'éprouverais le besoin de faire quelque chose.

— Je le ferais s'il y avait quelque chose à faire, dit Charlotte.

Elle cessa d'épousseter et s'appuya contre le mur; elle réfléchissait.

— Je voudrais qu'il y eût une montagne à soulever, dit-elle. Je la soulèverais.

— Moi, j'irais tout droit au champ qu'il laboure et je lui ferais promettre de venir me voir ce soir même.

— Je l'ai rappelé hier soir... vous m'avez entendue! dit Charlotte avec amertume.

Le front baissé, elle regardait par terre; son délicat petit menton carré s'appuyait sur son fichu de mousseline.

— Je le rappellerais encore.

— Vous feriez cela? Vous le feriez? — cria Charlotte en se redressant. — Vous resteriez sur la route à rappeler un homme qui ne tournerait même pas la tête? Vous continueriez à l'appeler pour que toute la ville vous entendît?

— Oui, je le ferais, je le ferais. Je ne serais honteuse de rien, pourvu que je l'épouse!... J'irais à genoux devant lui, à la face de toute la ville.

— Eh bien, moi pas! dit Charlotte.

— Je le ferais si j'étais sûre qu'il pense à moi comme je pense à lui.

Charlotte la regarda fièrement :

— Pour cela, dit-elle, j'en suis sûre.

Rose tressaillit.

— En ce cas, je ferais n'importe quoi! répliqua-t-elle obstinément.

— Eh bien, je pourrais le faire, dit Charlotte, mais peut-être que je n'y tiens pas. Peut-être que tout cela n'est pas aussi dur pour moi que pour une autre...

La voix de Charlotte se brisa; mais elle secoua la tête, elle reprit son plumeau et se remit à épousseter.

— Oh! Charlotte! Je ne voulais pas dire cela. Je sais trop bien que vous y tenez... c'est effrayant!... Seulement je ne comprends pas comment vous pouvez avoir l'air aussi calme; ça ne me ressemble pas. Naturellement, je sais que vous souffrez en dedans. Votre robe de noces est prête, et tout... N'est-ce pas, tout est prêt, Charlotte?

— Oui, dit Charlotte, à peu près.

Elle tâchait de parler posément, mais la voix lui manqua. Tout à coup, elle se jeta sur son lit en cachant son visage; tout son corps était soulevé, convulsé par de grands sanglots.

— Oh! non, Charlotte! non!

Rose criait, en se tordant les mains, la figure frissonnante, mais sans larmes.

— Peut-être que je n'y tiens pas! sanglotait Charlotte. Peut-être... que je n'y tiens pas!

— Oh! Charlotte!

Rose regardait les pauvres épaules secouées par les sanglots, la pauvre tête abattue. Charlotte, ramassée ainsi, sur le lit, en un petit tas misérable, paraissait très jeune et très faible. Sa belle taille de femme, par où d'ordinaire elle était si supérieure à Rose, avait disparu. Rose approcha sa chaise du lit, s'assit et posa sa petite main fine sur le bras de Charlotte; Charlotte, à travers sa manche, la sentit brûlante.

— Oh! non, Charlotte! fit Rose. Je suis désolée d'avoir dit cela.

— Peut-être que je n'y tiens pas, — sanglotait encore Charlotte, — peut-être que je...

— Oh! Charlotte, je suis désolée, dit Rose en tremblant. Je sais que vous y tenez. Ne soyez pas si fâchée de ce que j'ai dit.

Elle pressa plus fortement le bras de Charlotte; sa voix changea :

— Écoutez, Charlotte, dit-elle, je ferai tout au monde pour vous aider, je vous le promets, et je le ferai comme je le promets.

Charlotte serra la main de sa cousine.

— Je suis désolée d'avoir dit cela! répéta Rose.

— N'y pensons plus! fit Charlotte en suffoquant.

Elle sanglota encore un peu, entraînée par son chagrin, puis elle se leva et secoua la main de Rose.

— Allons, c'est oublié, dit-elle ; je n'aurais pas dû y attacher d'importance, car je sais bien que vous n'aviez pas de mauvaise intention. Mais c'était... la dernière goutte... et, quand vous avez parlé de ma robe de noces...

— Oh! Charlotte, c'est vous qui en avez parlé la première! dit Rose d'un ton suppliant.

— J'en avais parlé, donc personne autre ne devait le faire, répondit Charlotte.

Elle essuya ses yeux, puis elle lissa ses cheveux avec la paume de ses mains.

— Je sais que vous n'aviez aucune mauvaise intention, Rose... Ma robe de soie a été finie mercredi dernier: je voulais vous le dire.

Charlotte essayait de sourire, avec ses pauvres lèvres gonflées et ses yeux rougis.

— Je suis désolée d'en avoir parlé, dit Rose encore une fois; j'aurais dû penser que cela vous ferait du mal, Charlotte.

— Non, vous ne pouviez pas le prévoir. J'ai été horriblement sotte. Voulez-vous voir ma robe, Rose?

— Oh! Charlotte, vous ne voulez pas me la montrer?

— Si, je le veux. Je veux que vous la voyiez... avant que je l'enferme. Elle est dans la chambre du nord.

Rose suivit Charlotte par le couloir, jusqu'à la chambre du nord. Charlotte avait eu un frère qui était mort, une dizaine

d'années plus tôt, à l'âge de vingt ans. La chambre du nord était la sienne ; les tiroirs de la commode étaient restés remplis de ses vêtements ; le chapeau de soie, qui avait été l'orgueil de son adolescence, était encore accroché au clou où il l'avait laissé, avec son habit du dimanche. Sa mère n'avait pas voulu qu'on les enlevât, et les gardait là, les brossant fréquemment pour les préserver de la poussière et des mites.

Chaque fois que Charlotte pénétrait dans cette chambre étroite et longue, toute en lignes ondoyantes avec son plancher inégal, ses murs et son plafond à l'avenant, avec son papier bleu et blanc, à grandes arabesques, et ses rideaux de papier vert sur lesquels retombaient d'autres rideaux de basin blanc à franges, tirés en hiver et flottant au vent des fenêtres ouvertes en été, elle se sentait comme enveloppée d'une présence invisible mais réelle, aussi réelle que ses visions de petite fille, alors qu'elle découvrait des visages, à la longue, dans les dessins vagues du vieux papier de tenture.

Ce jour-là, quand elle ouvrit la porte et que les rideaux verts et blancs furent soulevés par le courant d'air, elle ne pensa pas à son frère, elle ne lui donna aucun souvenir.

Rose la suivit jusqu'au lit ; un drap blanc était posé sur le couvre-pied de perse. Charlotte le souleva.

— J'y ai fait le dernier point mercredi soir, dit-elle d'une voix étouffée.

— Est-ce qu'il n'est pas venu, ce soir-là ?

— Je l'avais finie avant son arrivée.

— L'a-t-il vue ?

Charlotte fit signe que non. Les deux cousines regardaient gravement la robe de soie.

— Vous ne pouvez pas la voir, il fait trop sombre, dit Charlotte.

Et elle releva un rideau.

— Oui, je la vois mieux, fit Rose à demi-voix. Elle est bien belle, Charlotte !

La robe, étalée sur le lit, formait des plis onduleux. Elle était pourpre, avec des rayures blanches et roses, d'un rose délicat. Un glacis argenté courait sur le tout, comme la lumière même de la soie,

Rose tâta la robe avec respect.

— Comme elle est épaisse! dit-elle.

— Oui, c'est une belle étoffe.

— Vous aviez envie d'une robe pourpre?

— Oui, il aime cette couleur.

— Il a raison, c'est joli et cela vous va très bien.

Charlotte prit la jupe et la passa, avec un frou-frou de soie, par-dessus sa tête. L'étoffe glissa en cercle autour d'elle, elle avait l'air d'une admirable tulipe renversée.

— Elle est magnifique! dit Rose.

La figure de Charlotte, baissant les yeux sur la jupe de soie, avait presque son expression naturelle. Son esprit, malgré elle, se complaisait dans le passé.

— Essayez le corsage, demanda Rose.

Charlotte ôta son corsage de toile et passa ses bras blancs et fermes dans les manches de soie flambantes; la longue courbe de son cou jaillissait de là noblement. Elle se mit devant sa glace et boutonna le corsage, avec un froncement de sourcils.

— Elle vous va comme un gant! murmura Rose avec admiration, en passant la main sur le dos brillant de Charlotte.

— J'ai aussi un capuchon pour aller au service.

Charlotte alla vers la commode, ouvrit le tiroir d'en haut et en tira un capuchon de mousseline brodée; elle l'ajusta soigneusement sur ses épaules, l'attachant sur sa poitrine par une petite broche en d'or qui renfermait des cheveux de son frère.

— Très élégant! s'écria Rose,

— Je vais vous montrer mon chapeau, dit Charlotte.

Elle entra dans un cabinet et en ressortit avec un grand carton vert.

Rose se pencha; elle ne respirait plus tandis que Charlotte ouvrait le carton.

— Oh! cria-t-elle. Oh! Charlotte!...

Charlotte élevait en l'air le chapeau en belle paille brillante de Danstable; sous le bord, tout autour, une ruche de dentelle et une guirlande légère de fleurs blanches. Là-dessus, des coques de gaze blanche, bien raides, et de grandes brides flottaient sur les bras de Charlotte tandis qu'elle élevait en l'air cette merveille.

— Essayez-le, dit Rose.

Charlotte se mit devant la glace et posa le chapeau sur sa tête. Elle noua soigneusement les brides sous son menton, en un grand nœud carré, puis elle se tourna vers Rose. La guirlande blanche entourait sa tête comme un nimbe; elle avait l'air d'une mariée à la chapelle.

— Il est magnifique! — dit Rose en souriant, avec des yeux graves. — Vous êtes vraiment belle ainsi, Charlotte.

Charlotte resta un moment immobile; Rose la contemplait.

— Oh! Charlotte, s'écria-t-elle soudain, je ne peux pas croire que vous ne finirez pas par l'avoir!...

Les yeux de Rose étaient ardemment fixés sur Charlotte, comme si la robe de mariée qui était là, bien visible, était pour elle, tout à coup, la preuve d'une réalité: ainsi d'un vêtement laissé par un fantôme. Rose eut tout à coup la conviction que leur querelle passerait, que Charlotte épouserait Barney, et qu'elle le savait.

Un changement se fit sur le visage de Charlotte. Elle commença à dénouer les brides du chapeau.

— Est-ce que vous ne le croyez pas? demanda Rose, sans haleine.

— Non, je ne le crois pas.

Charlotte retira le chapeau et lissa soigneusement les brides, un peu chiffonnées.

— A votre place, cria Rose, cela me ferait du bien de mettre ce chapeau en miettes.

Charlotte le replaça dans le carton et commença à défaire sa robe.

— Je ne comprends pas que vous puissiez seulement supporter la vue de toutes ces choses-là; il me semble que je ne pourrais pas les garder à la maison. Je donnerais cette robe au chiffonnier, si elle était à moi!

Les joues de Rose prenaient feu et ses yeux devenaient féroces en regardant la robe que Charlotte laissait glisser par terre et qui s'amoncelait en plis bruissants autour d'elle.

— Je ne trouve aucun sens à abîmer tout ce qu'on a pu avoir parce qu'on ne peut plus avoir ce qu'on désire! répondit Charlotte d'une voix sévère.

Elle remit soigneusement la robe de soie sur le lit et la

recouvrit de son enveloppe. Sa figure était parfaitement calme.

Rose la regardait toujours, avec la même question dans ses yeux perçants.

— Vous savez très bien que Barney et vous, vous finirez par faire la paix! dit-elle.

— Non, je ne sais pas cela! répondit Charlotte. Si nous descendions maintenant? J'ai de l'ouvrage qui m'attend.

Elle baissa le rideau vert devant la fenêtre et sortit de la chambre.

Rose la suivit. Comme Charlotte allait descendre, elle lui saisit le bras.

— Attendez un moment. Écoutez, Charlotte.

— Qu'y a-t-il?

— Écrivez-lui un mot et je le lui porterai. J'irai jusqu'au champ où il travaille, en rentrant à la maison.

Les larmes montèrent aux yeux de Charlotte.

— Vous êtes vraiment bonne, Rose, dit-elle, mais je ne peux pas.

— Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux?

— Non, je ne peux pas. N'en parlons plus.

Charlotte repoussa la main de Rose qui la retenait, et les deux jeunes filles descendirent. Madame Barnard leur jeta un regard découragé lorsqu'elles entrèrent dans la cuisine. Ses yeux étaient rouges, sa bouche tombante. Elle nettoyait les débris de pâte restés sur la table; il y avait dans la cuisine une odeur de cuisson, mais Céphas était sorti. Elle essaya de sourire à Rose.

— Est-ce que vous partez? lui demanda-t-elle.

— Oui, j'ai à faire; il faut que je couse ma robe de mousseline... Quand viendrez-vous, tante Rachel? Il y a un siècle que vous n'êtes venue chez nous.

— Je n'ai envie d'aller nulle part! — cria madame Barnard avec un soudain désespoir. — Je n'en peux plus.

Elle tomba sur une chaise et se couvrit le visage de son tablier.

— Mère, ne pleurez pas! dit Charlotte.

— Je ne peux pas m'en empêcher, sanglota sa mère. Vous êtes jeune, vous avez plus de force pour supporter le malheur;

moi, je suis à bout... Je souffre plus pour vous que si c'était pour mon compte; et puis, j'ai encore tant de choses à endurer, avec cela, Je sens que je n'ai plus la force d'endurer tant de choses, maintenant!

— Oncle Céphas devrait être honteux! cria Rose.

Rachel se leva :

— Allons, je n'ai pas encore autant d'ennuis que bien des gens! dit-elle, en rattrapant sa respiration et sa dignité. Votre oncle Céphas est plein de bonnes intentions... Les tourtes à l'oseille, ç'a été la dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase, mais je n'aurais pas dû y attacher d'importance.

— Vous n'allez pas manger des tourtes à l'oseille, je suppose? demanda Rose tout effarée.

— Ce ne sera peut-être pas plus mauvais qu'autre chose! répondit Rachel se remettant à gratter la planche à pâte.

— Je ne sais pas comment vous feriez.

— Cela ne nous empoisonnera pas, toujours!

— Il faut que je m'en aille, fit Rose.

Au moment de sortir, elle regarda Charlotte et, tout bas, d'une voix hésitante :

— Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux? dit-elle.

Charlotte secoua la tête, et Rose sortit, au beau soleil du printemps. Elle baissait la tête, sur la route, devant les tièdes bouffées du vent; elle ne voyait pas les oiseaux dans les branches : les blancs pommiers lui semblaient chanter.

La figure de Rose, encadrée de sa capeline verte, était comme la fleur même, la fleur hâtive de la jeunesse au printemps; ses yeux avaient la fraîcheur imprévue des violettes; les lèvres rouges, le sang aux joues, elle se penchait vers le vent comme vers un amoureux. Elle dépassa la maison neuve de Barnabé Thayer; elle arriva bientôt à la hauteur du champ qu'il labourait. Derrière son cheval blanc, elle voyait sa veste bleue courbée sur la charrue.

Elle s'arrêta pour le regarder, puis elle fit quelques pas et s'arrêta de nouveau. Barney ne jeta pas les yeux de son côté. Il y avait entre eux toute la largeur d'un champ.

Elle se décida à passer la barrière de ce premier champ. Elle allait lentement, relevant sa jupe là où l'herbe était humide et cueillant un petit bouquet de violettes d'un air très occupé,

comme si elle n'était pas venue pour autre chose. Puis elle passa la barrière qui séparait les deux champs, et ne se trouva plus qu'à une petite distance de Barney. Il ne la regardait toujours pas.

Rose releva sa jupe et marcha dans le sillon derrière lui.

— Hé! Barney, fit-elle d'une voix tremblante.

— Hé! répondit-il, sans un coup d'œil de côté, continuant sa besogne.

— Barney! dit-elle timidement.

— Eh bien! dit Barney, se tournant à moitié, avec un léger mouvement de politesse.

— Savez-vous si Rébecca est à la maison?

— Je n'en sais rien du tout.

Barney suivait obstinément sa charrue; et Rose suivait Barney.

— Barney! reprit-elle.

— Quoi?

— Arrêtez-vous un moment et regardez par ici.

— Je n'ai pas le temps de causer.

— Si, si, rien qu'une minute... Regardez par ici.

Barney s'arrêta, et tourna sur l'épaule une figure sévère et triste.

— Je viens de chez Charlotte, dit Rose.

— Que voulez-vous que cela me fasse?

— Barney Thayer, n'êtes-vous pas honteux?

— Je n'ai pas le temps de causer.

— Si! si!... Regardez par ici. Charlotte souffre horriblement.

Barney tournait le dos à Rose; ses épaules elles-mêmes avaient l'air hargneux.

— Barney, pourquoi ne faites-vous pas la paix avec elle?

Il ne broncha pas.

— Barney, elle souffre horriblement de ce que vous n'êtes pas revenu hier soir quand elle vous appelait.

Il ne répondit pas. Lui et son cheval blanc, c'étaient deux statues.

— Barney, pourquoi ne faites-vous pas la paix avec elle? Je vous en prie!

Barney se retourna entre les mancherons de la charrue et la regarda en face :

— Rose, vous ne savez pas le premier mot de l'affaire! dit-il.

Rose le regarda de ses jolis yeux suppliants :

— Oh! Barney, la pauvre Charlotte est si profondément malheureuse! Je sais cela, en tout cas.

— Vous ne savez pas dans quelle situation je suis. Je ne peux pas...

— Allez la voir, Barney.

— Croyez-vous que je retournerai dans la maison de Céphas Barnard après qu'il m'en a chassé?

— Allez un peu sur la route et elle viendra vous rejoindre. J'irai la chercher.

Barney secoua la tête.

— Je ne peux pas, vous ne savez rien de l'affaire, Rose!

Il la regarda dans le blanc des yeux :

— Vous êtes vraiment bonne, Rose! dit-il, comme s'il s'apercevait tout à coup de sa présence.

Elle rougit légèrement, elle lui sourit et sa figure, tournée vers lui, comme une fleur vers le soleil, devint toute rose.

— Non, je ne suis pas bonne, murmura-t-elle.

— Si, vous l'êtes... mais je ne peux pas. Vous ne savez rien de l'affaire.

Il reprit le manche de la charrue.

— Barney, encore un moment!

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter; cela ne sert à rien de causer, dit-il.

Et il repartit, plein de remords, dans le sillon qui s'ouvrait devant lui. Avant qu'il tournât le coin, Rose courut jusqu'à lui et lui prit le bras.

— Vous ne trouvez pas que j'ai fait quelque chose d'inconvenant en vous parlant de cela, Barney? lui dit-elle, pleurant à demi.

— Quelle idée! Je pense que l'intention était bonne, dit Barney.

Il dégagea son bras doucement et tira la bride de droite pour faire tourner le cheval.

— Hue! cria-t-il, — et il s'éloigna d'un air décisif.

Rose le suivit des yeux, une minute, puis elle traversa le

champ. Comme elle franchissait les sillons, ses genoux tremblaient.

Une fois sur la route, elle marcha vite jusqu'à la maison Thayer ; elle allait la dépasser quand elle s'entendit appeler ; elle se retourna pour voir qui c'était.

Rébecca Thayer traversait la cour d'un pas rapide, un panier au bras :

— Attendez-moi un instant, cria-t-elle, et j'irai avec vous.

V

Rébecca, marchant à côté de Rose, semblait appartenir à une autre race. Elle était beaucoup plus grande, et, dans la splendeur de ses formes jeunes et pleines, auprès de Rose si svelte et mignonne, elle semblait une fleur des tropiques. Son corps ondulait en avant, plutôt qu'elle ne marchait, tandis que Rose pressait les mouvements de ses membres délicats.

— Je vais porter ces œufs au magasin et demander du sucre en échange, dit Rébecca.

Rose répondit d'un signe, distraitement. Elle ne pensait qu'à sa conversation avec Barney.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? dit Rébecca.

— Oui, très belle... Mais, Rébecca, je pense à Barney ; j'ai bien peur de l'avoir rendu furieux, tout à l'heure.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ?

— En passant, je me suis arrêtée dans le champ. J'avais été voir Charlotte et je lui ai parlé de la chose.

— Qu'est-ce que vous en savez ? demanda brusquement Rébecca.

— Charlotte m'en a parlé ce matin... Et hier soir, j'allais justement chez elle à travers champ : j'ai aperçu Barney qui s'en allait et je l'ai entendue l'appeler... J'ai eu l'idée d'aller le trouver, lui, pour lui persuader de faire la paix avec elle, mais je n'ai pas réussi.

— Oh ! cela s'arrangera, dit Rébecca.

— Alors, vous croyez qu'ils feront la paix ? demanda vivement Rose.

— Rose, vous ne savez pas le premier mot de l'affaire! dit-il.

Rose le regarda de ses jolis yeux suppliants :

— Oh! Barney, la pauvre Charlotte est si profondément malheureuse! Je sais cela, en tout cas.

— Vous ne savez pas dans quelle situation je suis. Je ne peux pas...

— Allez la voir, Barney.

— Croyez-vous que je retournerai dans la maison de Céphas Barnard après qu'il m'en a chassé?

— Allez un peu sur la route et elle viendra vous rejoindre. J'irai la chercher.

Barney secoua la tête.

— Je ne peux pas, vous ne savez rien de l'affaire, Rose!

Il la regarda dans le blanc des yeux :

— Vous êtes vraiment bonne, Rose! dit-il, comme s'il s'apercevait tout à coup de sa présence.

Elle rougit légèrement, elle lui sourit et sa figure, tournée vers lui, comme une fleur vers le soleil, devint toute rose.

— Non, je ne suis pas bonne, murmura-t-elle.

— Si, vous l'êtes... mais je ne peux pas. Vous ne savez rien de l'affaire.

Il reprit le manche de la charrue.

— Barney, encore un moment!

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter; cela ne sert à rien de causer, dit-il.

Et il repartit, plein de remords, dans le sillon qui s'ouvrait devant lui. Avant qu'il tournât le coin, Rose courut jusqu'à lui et lui prit le bras.

— Vous ne trouvez pas que j'ai fait quelque chose d'inconvenant en vous parlant de cela, Barney? lui dit-elle, pleurant à demi.

— Quelle idée! Je pense que l'intention était bonne, dit Barney.

Il dégagea son bras doucement et tira la bride de droite pour faire tourner le cheval.

— Hue! cria-t-il, — et il s'éloigna d'un air décisif.

Rose le suivit des yeux, une minute, puis elle traversa le

champ. Comme elle franchissait les sillons, ses genoux tremblaient.

Une fois sur la route, elle marcha vite jusqu'à la maison Thayer ; elle allait la dépasser quand elle s'entendit appeler ; elle se retourna pour voir qui c'était.

Rébecca Thayer traversait la cour d'un pas rapide, un panier au bras :

— Attendez-moi un instant, cria-t-elle, et j'irai avec vous.

V

Rébecca, marchant à côté de Rose, semblait appartenir à une autre race. Elle était beaucoup plus grande, et, dans la splendeur de ses formes jeunes et pleines, auprès de Rose si svelte et mignonne, elle semblait une fleur des tropiques. Son corps ondulait en avant, plutôt qu'elle ne marchait, tandis que Rose pressait les mouvements de ses membres délicats.

— Je vais porter ces œufs au magasin et demander du sucre en échange, dit Rébecca.

Rose répondit d'un signe, distraitement. Elle ne pensait qu'à sa conversation avec Barney.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? dit Rébecca.

— Oui, très belle... Mais, Rébecca, je pense à Barney ; j'ai bien peur de l'avoir rendu furieux, tout à l'heure.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ?

— En passant, je me suis arrêtée dans le champ. J'avais été voir Charlotte et je lui ai parlé de la chose.

— Qu'est-ce que vous en savez ? demanda brusquement Rébecca.

— Charlotte m'en a parlé ce matin... Et hier soir, j'allais justement chez elle à travers champ : j'ai aperçu Barney qui s'en allait et je l'ai entendue l'appeler... J'ai eu l'idée d'aller le trouver, lui, pour lui persuader de faire la paix avec elle, mais je n'ai pas réussi.

— Oh ! cela s'arrangera, dit Rébecca.

— Alors, vous croyez qu'ils feront la paix ? demanda vivement Rose.

— Bien entendu!... Nous passons un vilain moment, grâce au pauvre Barney. Il n'est pas rentré cette nuit et n'a pas desserré les dents ce matin. Il n'a pas voulu déjeuner. Il est entré dans sa chambre juste le temps de changer de vêtements, et il s'en est allé à son travail. Il n'a pas voulu donner un mot d'explication à mère. Je ne l'ai jamais vue, elle, aussi bouleversée : elle a une peur affreuse qu'il n'ait fait quelque chose de mal.

— Il n'a rien fait de mal, répondit Rose. Je crois que votre mère est horriblement dure pour lui. C'est oncle Céphas qui a commencé : il cherchait une querelle. Il n'a jamais aimé Barney qu'à demi... Alors, vous croyez que Barney fera la paix avec Charlotte et qu'ils finiront par se marier?

— Bien entendu! répondit Rébecca sans hésiter. Je ne crois pas qu'ils soient assez fous tous les deux pour rompre sur un incident aussi stupide, quand la maison de Barney est presque terminé et le trousseau de Charlotte entièrement fait.

— Est-ce que Barney n'est pas très entêté?

— Assez, mais j'ai idée qu'il ne le sera pas cette fois.

— Espérons qu'il ne le sera pas! dit Rose,

Et elle marcha sans plus rien dire, le visage enfoui dans les profondeurs de sa capeline.

Maintenant, à droite de la route, Rébecca regardait avec attention une maisonnette blanche à toit gothique, située sur le sommet d'une petite éminence labourée. C'était là que demeurait Richard Alger.

— C'est drôle, la manière dont il se conduit avec votre tante Sylvia depuis quelques années! dit-elle.

— Oui, en effet, répondit Rose.

Et, justement, un homme tourna le coin de la maison ; il portait un panier : il allait planter des pommes de terre.

— Le voilà, dit Rose.

— Connaissez-vous ses raisons? demanda Rébecca en baissant la voix.

— Je n'en sais rien. Je suppose qu'il s'est habitué à vivre comme cela.

— Je ne pense pas qu'ils aient été très heureux! dit Rébecca en rougissant.

— Il me semble que cela ne doit pas faire une grande différence, quand les gens deviennent vieux ! répondit Rose.

— Peut-être bien... Rose ?

— Qu'y a-t-il ?

— Je serais bien aise que vous entriez dans le magasin avec moi.

Rose se mit à rire.

— Pourquoi donc ?

— Pour rien ; seulement, cela me ferait plaisir,

— Vous avez peur de Guillaume ?

Le regard de Rose plongea sous la capeline de Rébecca. La jeune fille rougit, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Je serais curieuse de savoir pourquoi j'aurais peur de Guillaume Berry ! dit-elle.

— Alors, pourquoi me demandez-vous d'entrer avec vous ?

— Pour rien.

— Vous êtes une grande enfant, Rébecca Thayer, — dit Rose en riant, — mais j'irai tout de même, si cela vous fait plaisir. Je sais que cela ennuiera Guillaume. Vous le fuyez tout le temps. Il n'y a pas dans tout Pembroke une autre jeune fille pour le traiter aussi mal que vous.

— Je ne le traite pas mal.

— Si fait ! Et, pour un peu, je croirais que vous l'aimez, Rébecca Thayer... Sans cela, vous ne vous conduiriez pas avec lui si bêtement.

Rébecca ne répondit pas. Rose la regarda encore.

— Ce n'est qu'une plaisanterie. Je vous estime davantage, de ne pas courir après Guillaume et lui aussi vous en estime davantage... Vous n'avez pas idée de certaines péronnelles qui le pourchassent dans le magasin ! Mère et moi, nous les avons comptées quelquefois, et nous avons fait enrager Guillaume, mais il ne veut pas avouer qu'elles viennent pour lui. Il en a l'air plus honteux qu'elles.

— Voilà une chose que je ne ferai jamais... courir après un garçon ! dit Rébecca.

— Moi non plus !

Les deux jeunes filles avaient atteint la taverne et le magasin. Le père de Rose, Silas Berry, avait longtemps tenu la

taverne, mais elle était fermée maintenant, et ne s'ouvrait qu'à l'occasion, pour des hôtes spéciaux.

Il avait gagné une certaine aisance, et sa femme Hannah s'était révoltée contre ce métier. D'ailleurs, le chemin de fer qu'on avait construit ne passait pas à Pembroke, mais à Est-Pembroke ; l'ancienne ligne de diligences n'était plus qu'un souvenir et la taverne n'était plus suffisamment achalandée. Cependant Silas l'avait abandonnée à regret ; il en voulait à sa femme d'avoir insisté.

Il conserva le magasin, mitoyen de la taverne; son fils Guillaume s'en occupait. Silas Berry devenait vieux; il avait eu, l'année précédente, une légère attaque de paralysie qui l'avait laissé affaibli et boiteux, quoique son intelligence fût restée aussi nette. Sans prendre une part active aux affaires, il passait là presque toutes ses journées, surveillant de près ses intérêts.

Les deux jeunes filles montèrent les marches du magasin. Rose s'arrêta et regarda par la porte.

— Père est là, Tommy Ray aussi, — dit-elle tout bas. — Vous pouvez entrer sans crainte.

Tout en parlant, elle entra ; et Rébecca la suivit.

Il y avait un acheteur dans ce grand magasin, du côté de l'épicerie, un gros vieil homme. Il tourna un moment vers elles sa large figure rouge, puis, du coin de l'œil, se remit à examiner ce qu'on empaquetait pour lui sur le comptoir. Il marchandait des graines pour semer. Guillaume Berry, qui le servait, n'eut pas l'air de regarder sa sœur ni Rébecca Thayer; mais Rébecca avait pénétré dans son cœur aussi bien que dans le magasin; il portait son image gravée en dedans de lui-même.

Tommy Ray, un grand garçon presque albinos qui aidait Guillaume à servir, se dandinait indécis derrière le comptoir; les jeunes filles n'avaient pas l'air de le voir. Il s'adossa aux rayons, regarda par la porte et se mit à siffloter. Dans le fond obscur du magasin, on distinguait la figure étroite, la tête hérissée d'un vieillard qui, le dos bossu dans un fauteuil recourbé, se tenait aux aguets comme un chat.

— M. Nims va partir dans un instant, murmura Rose.

Le vieux fermier, en effet, les frôla en sortant ; il comptait

l'argent qu'on lui avait rendu, et le faisait passer d'une main dans l'autre, en remuant les lèvres.

Guillaume Berry remit en place les paquets de graines que le client avait rejetés sur le comptoir ; les jeunes filles s'approchèrent de lui.

— Rébecca a apporté des œufs à vendre, dit Rose.

Les larges épaules et la taille mince de Guillaume Berry se retournèrent derrière le comptoir ; il sourit, et ce sourire ajouta encore à l'agrément de son visage. Il avait le front haut, très blanc, des cheveux blonds et lisses, et ne portait pas de barbe.

— Comment allez-vous? dit-il.

— Comment allez-vous? répondit Rébecca très digne, mais très émue.

Elle avait fortement rougi sous le tunnel de sa capeline verte ; ses yeux noirs étaient aussi doux et sages que ceux d'un baby, ses lèvres rouges avaient une expression innocente et sérieuse.

— Combien de douzaines d'œufs avez-vous apportées, Rébecca? demanda Rose en regardant le panier.

— Deux douzaines. Mère n'a pas pu en réunir davantage, cette fois ! répondit Rébecca d'une voix tremblante.

— Combien de sucre donnez-vous pour deux douzaines d'œufs, Guillaume? demanda Rose.

Guillaume hésita ; il jeta un coup d'œil vers le vieux guetteur dont les yeux semblaient absorber toute la lumière de l'arrière-magasin.

— Mon Dieu, à peu près deux livres et demie ! répondit-il à voix basse.

Rébecca déposa son panier sur le comptoir.

— Combien de livres lui avez-vous dit, Guillaume ? cria la voix enrouée du vieillard.

— A peu près deux livres et demie, père.

— Combien ?

— Deux et demie.

— Combien de douzaines d'œufs ?

— Deux.

— Vous ne lui avez pas offert deux livres et demie de sucre pour deux douzaines d'œufs ?

— J'ai dit deux livres et demie de sucre, père, dit Guillaume tout en commençant à compter les œufs.

— Êtes-vous devenu fou ?

— Cela n'a pas d'importance, murmura Rébecca. C'est trop de sucre pour les œufs. Mère n'en attendait pas autant. N'en parlez plus, Guillaume.

Son visage était redevenu calme et de sang-froid ; elle regardait Guillaume, qui fronçait les sourcils d'un air chagrin en comptant les œufs.

— Donnez à Rébecca deux livres de sucre pour ses œufs, père, et ce sera bien ! fit Rose.

Silas Berry trouva moyen de se lever, et, boitant avec raideur, il s'avança, la tête précédant le corps. Il entra derrière le comptoir et se plaça à côté de son fils, puis il regarda durement Rébecca :

— Le sucre vaut quatorze sous la livre, à l'heure qu'il est, et la douzaine d'œufs n'en vaut que dix. Vous pourrez le dire à votre mère.

— Père, je lui ai dit que je lui donnerais deux livres et demie pour deux douzaines d'œufs, fit Guillaume.

Il était devenu blême. Il se remit à compter les œufs, ses mains tremblaient.

— Je prendrai ce que vous voudrez bien me donner, dit Rébecca à Silas.

— Le sucre vaut quatorze sous la livre et les œufs n'en valent que dix, reprit le vieux ; je vous donnerai une livre et demie de sucre, si vous ajoutez un sou pour faire le compte.

— J'ai peur de n'avoir pas un sou sur moi, — fit Rébecca en rougissant ; — je n'ai pas pris ma bourse. Donnez-moi du sucre pour un sou de moins, monsieur Berry.

— Il est bien difficile de calculer avec tant de précision ! répondit gravement Silas. Vous feriez mieux d'aller parler à votre mère et de revenir tout à l'heure avec le sou.

— Oh ! père ! cria Rose.

Guillaume repoussa son père brusquement :

— Je m'occupe de cela, père ; ne vous en mêlez pas, dit-il sèchement à voix basse.

— Croyez-vous que je vais rester là, à vous voir donner pour des œufs deux fois ce qu'ils valent, parce que c'est avec

une jeune fille que vous faites affaire? Cette manière de faire du commerce n'a jamais été la mienne, et je n'ai pas envie de la voir pratiquer chez moi. Je n'aurais pas mis un sou de côté si j'avais eu ces façons-là ; et je n'ai pas envie de vous voir gâcher le fruit de mon travail. Donnez-lui une livre et demie de sucre pour ses œufs, et qu'elle vous rende un sou.

— Vous n'y perdrez rien, père, — dit Guillaume d'un ton furieux, — laissez-moi tranquille.

Le baril de sucre était tout à côté. Guillaume l'atteignit en deux pas et y plongea bruyamment la grande cuiller. Il prit un morceau de papier, y entassa le sucre d'un air insouciant, et le posa sur la balance.

— Ne me donnez pas plus d'une livre et demie, dit Rébecca doucement.

— Taisez-vous! lui murmura Rose à l'oreille.

Silas s'avança, et, se penchant sur la balance :

— Vous avez pesé près de trois livres..., commença-t-il.

Mais son fils le regarda en face : il recula et ne dit plus rien.

Quelquefois Silas Berry cédait ainsi, malgré lui, à la supériorité physique et intellectuelle de son fils. Bien que l'esprit du père n'eût rien perdu de sa vigueur, sa faiblesse corporelle le faisait un peu se défier de lui-même. Il lui semblait que son fils le dominait avec sa propre force perdue, et brandissait contre lui les armes qui jadis étaient siennes.

Guillaume enveloppa soigneusement le sucre, ôta les œufs du panier et mit le paquet à la place. Silas, alors, retira les œufs de la boîte où Guillaume les avait placés et les compta vivement.

— Il n'y a que vingt-trois œufs! s'écria-t-il pendant que Rébecca et Rose s'en allaient et que Guillaume se glissait hors du comptoir pour les accompagner.

— Je croyais qu'il y en avait vingt-quatre, répondit Rébecca d'une voix navrée.

— Mais oui, mais oui, dit Rose; il y en a vingt-quatre! Vous avez mal compté, père... Allez, Rébecca ; c'est bien.

— Je vous dis qu'ils n'y sont pas, il n'y en a que vingt-trois. C'est déjà assez désagréable de payer des œufs le double

de ce qu'ils valent, sans que, par-dessus le marché, il en manque !

— Je vous dis que je les ai comptés deux fois et qu'ils y sont ! Tenez-vous tranquille, père ! fit une voix basse et furieuse à l'oreille du vieillard.

Et Silas dompté par son fils, battit en retraite avec un grognement.

Guillaume avait formé le projet d'accompagner Rébecca jusqu'à la porte et même plus loin ; mais maintenant il restait derrière le comptoir, rangeant des boîtes d'un air affairé.

— Est-ce que vous ne faites pas un bout de conduite à Rébecca pour lui porter son panier, Guillaume ? lui cria Rose, comme elles atteignaient la porte.

Rébecca lui serra le bras :

— Oh ! non, ne parlez pas de cela ! soupira-t-elle.

Rose se mit à rire :

— Est-ce que vous ne venez pas, Guillaume ?

Rébecca se hâta de sortir, non sans avoir entendu Guillaume répondre froidement qu'il ne pouvait pas, qu'il était trop occupé. Elle pleurait à moitié, quand Rose la rattrapa.

— Guillaume avait une terrible envie de venir, mais il était trop bouleversé de ce que père avait dit... Il ne faut pas faire attention à père, — dit Rose en regardant sous la capeline de Rébecca. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne suis pas du tout allée au magasin pour voir Guillaume Berry. Vous le savez bien ! — cria Rébecca avec une soudaine violence.

Sa voix était rauque, pleine de larmes, sa figure était enflammée de honte et de colère.

— Mais, bien entendu ! répondit Rose effrayée. Qui a dit le contraire ?

— Oui, vous le savez bien ! J'avais horreur d'aller au magasin, aujourd'hui. J'ai dit à mère que je ne voulais pas y aller, mais elle n'avait plus de sucre à la maison, et elle n'avait personne à envoyer. Éphraïm n'est pas bien portant et le docteur Whiting dit qu'il ne doit pas beaucoup marcher... Il a fallu que je vienne, mais je ne suis pas venue pour voir Guillaume Berry ; personne n'a le droit de le dire ni de le penser !

— Mais qui donc a dit cela? Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Rébecca!

—Vous avez fait comme si vous le croyiez. Je n'ai pas besoin que Guillaume Berry me reconduise chez moi en plein jour, quand j'ai été au magasin pour affaire, et vous ne devez pas croire, ni vous ni lui, que c'est pour cela que je suis venue.

— Mais il ne l'a pas cru, Rébecca Thayer! Et moi j'ai plaisanté... Il serait venu avec nous, mais il était tellement furieux de ce qu'avait dit père qu'il est resté. Guillaume se démonte juste aussi facilement que vous... Je n'avais pas de mauvaises intentions... Voyons, Rébecca, entrez un petit moment à la maison, voulez-vous? Votre mère n'est peut-être pas si pressée d'avoir son sucre!

Rose prit le bras de Rébecca, mais celle-ci se dégagea tout de suite, avec un sanglot, et continua son chemin presque en courant.

— Allons! allons! vous êtes un peu susceptible, Rébecca Thayer, — s'écria Rose en la suivant des yeux. — On finira par croire, si vous n'y prenez garde, que vous venez pour voir Guillaume, grâce aux embarras que vous faites, quand personne ne vous accuse!...

Rébecca, tremblante, se hâta plus encore. Elle ne répondit rien : elle sentait trop que Rose avait raison et que si elle avait pris le parti de lui adresser des reproches immérités, c'était pour ne pas rougir de honte à ses propres yeux. Elle savait très bien que, malgré toutes ses hésitations et ses objections, malgré son émoi pudique au seuil du magasin, elle était venue pour voir Guillaume Berry. Elle avait été très heureuse, en dépit de son hypocrisie devant sa propre conscience, qu'Éphraïm fût mal en train et qu'elle se trouvât ainsi forcée d'y aller. Son cœur avait bondi de joie quand Rose avait proposé à Guillaume de la reconduire, mais le refus de Guillaume l'avait cruellement humiliée.

« Il aura pensé que j'étais venue pour le voir! » se redisait-elle en marchant.

Et il n'y avait pas de mensonge qu'elle n'eût juré pour détourner d'elle et de sa modestie l'affront de cette pensée...

Quand elle arriva chez elle et entra dans la cuisine, elle ne tourna pas la figure du côté de sa mère.

— Voilà le sucre, dit-elle.

Elle le prit dans son panier et le posa sur la table.

— Combien vous en a-t-il donné? demanda Déborah Thayer.

Elle battait des œufs devant la fenêtre. De là, elle pouvait de temps en temps apercevoir Barnabé à travers les arbres, lorsqu'il passait dans le champ avec sa charrue.

— A peu près deux livres.

— C'est bien.

Rébecca ne dit rien. Elle se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous donc? demanda aigrement sa mère. Otez votre chapeau. J'ai besoin de vous pour battre le beurre et le sucre; ce gâteau devrait déjà être dans le four.

La figure de Déborah battant les œufs et confectionnant un gâteau exprimait une résolution aussi désespérée que celle d'un soldat sur le champ de bataille. Déborah ne faiblissait devant aucune des difficultés de la vie; elle les combattait loyalement, comme des ennemis, et en venait à bout, non par la lance et la trompette, mais par son assiduité aux devoirs quotidiens. On racontait dans le village qu'après avoir perdu son premier-né dans la matinée, Déborah Thayer avait nettoyé, dans l'après-midi, toutes les fenêtres de sa maison. Maintenant elle avait un accès de rage et de chagrin à propos de son fils; sa bouche était si pleine d'amertume que pas sucrerie au monde n'aurait une pu lui ôter ce goût de fiel; mais elle faisait un gâteau.

Rébecca retira son chapeau qu'elle suspendit à une patère; elle prit une boîte dans le garde-manger, y mit le sucre; elle tenait toujours, autant que possible, son visage à l'abri des yeux maternels.

Déborah regarda le sucre avec satisfaction:

— Il y en a près de trois livres. Il me semble que l'on vous a favorisée, Rébecca. Est-ce Guillaume qui vous a servie?

— Oui, c'est lui.

— Il me semble qu'on vous a favorisée! reprit Déborah.

Et un demi-sourire passa sur son visage renfrogné.

Rébecca se tut. Elle prit du beurre et se mit à le travailler avec une cuiller de bois, dans une écuelle de bois brun, battant le beurre et le sucre mêlés à petits tours rapides de

son poignet blanc et fort. Éphraïm la guettait ; assis près d'une fenêtre, il ôtait les pépins du raisin sec. Sa mère lui avait défendu d'en manger, pensant que le raisin lui ferait mal : aussi calculait-il ses chances et en fourrait-il une poignée dans sa bouche quand elle regardait Barney ; mais ses mâchoires étaient toujours nettes quand elle se tournait de son côté.

La figure d'Éphraïm avait une curieuse teinte bleuâtre, comme si son sang avait eu la couleur du jus de raisin. Sa respiration était courte et pénible. Le médecin du village avait dit à sa mère qu'il avait une maladie de cœur et que cette maladie pouvait être fatale, comme elle pouvait passer avec la croissance ; mais Déborah avait fait bonne contenance devant cette menace. Dans les yeux noirs d'Éphraïm pétillait un esprit de révolte gamine et d'importance. Sa bouche était sérieuse avec méchanceté ; sa silhouette, gauche, embarrassée, se tortillait toujours comme pour se faufiler dans quelque trou défendu. Il y avait quelque chose dans sa physionomie qui faisait que si par hasard, sa mère le regardait tout à coup, elle était chaque fois persuadée qu'il avait désobéi.

— Qu'avez-vous fait, Éphraïm ? — lui demandait-elle souvent avec sévérité, sans cause apparente, quitte à être absolument déroutée par la grimace d'étonnement et d'innocence qu'elle obtenait pour toute réponse.

Éphraïm était soumis à un système de privations qui rendait sa vie misérable ; mais la tâche d'éplucher du raisin sec pour un gâteau était tout à fait de son goût. Il aimait beaucoup le raisin sec, qui lui était formellement défendu. Il en roula un grain, tranquillement, sous sa langue et se mit à examiner sa sœur avec des yeux perçants. Elle pouvait difficilement lui dérober son visage en même temps qu'à sa mère.

— Dites donc, mère, Rébecca a pleuré ! s'écria-t-il soudain.

Déborah se retourna et regarda la figure de sa fille, de plus en plus penchée sur l'écuelle de bois. Il y avait un cercle rouge au long de ses cils noirs, et ses lèvres étaient gonflées.

— Je voudrais bien savoir à propos de quoi vous avez pleuré.

Chose étrange, elle n'eut pas une minute la pensée que Rébecca fût affligée par sympathie pour Barney. Elle attribua

de suite son chagrin à quelque raison personnelle, égoïste.

— A propos de rien ! répondit Rébecca, très misérable.

— Pas du tout! Vous avez pleuré pour quelque chose. Je veux savoir ce que c'est.

— Rien. Je vous en prie, mère, n'insistez pas.

— Avez-vous vu Guillaume Berry, au magasin ?

— Je vous ai déjà dit que oui.

— Bon ! Vous n'allez pas me manger !... Vous a-t-il dit quelque chose ?

— Il a pesé le sucre. Ce que je sais, c'est que jamais de la vie je ne remettrai les pieds au magasin !

— Je serais curieuse de savoir ce que cela veut dire, Rébecca Thayer !

— Je ne veux pas que les gens se figurent que je cours après Guillaume Berry.

— Je serais curieuse de savoir qui se figure cela ! Si c'est Hannah Berry, elle ferait bien de se taire, après la façon dont sa fille est venue ici faire la chasse... Rose Berry ne venait que pour vous peut-être? Ouais! je me permets d'en douter... Que vous a dit Hannah Berry.

— Elle ne m'a rien dit. Je ne l'ai pas vue.

— Qu'est-ce qui s'est passé, alors ?

Mais Rébecca ne voulait pas conter à sa mère ce qui s'était passé. Pouvait-elle lui dire que Guillaume, invité à la reconduire, avait froidement refusé? Finalement, Déborah repoussée avec perte, s'en prit à elle :

— J'espère, dit-elle, que vous n'avez rien fait qui ne fût convenable !

— Mais vous le savez bien !...

— Rien, n'est-ce pas ?

— Mère, je ne supporterai pas qu'on me parle ainsi.

— Et moi, j'estime que j'ai le devoir de vous dire tout ce que je crois être pour votre bien ! — reprit Déborah obstinément. — Je n'admets pas qu'une fille à moi dise quelque chose de trop libre et de hardi.

Rébecca pleurait maintenant sans se cacher.

— Mère, vous savez bien que c'est vous-même qui m'avez envoyée au magasin ; il n'y avait personne d'autre pour y aller ! dit-elle en sanglotant.

— Que vous soyez allée au magasin, cela ne signifie rien. Il me semble que vous pouvez y aller pour échanger des œufs contre du sucre, le jour où je fais un gâteau, sans que Guillaume Berry ou sa mère puisse imaginer que vous courez après lui... Mais il n'est pas nécessaire que vous ayez des entretiens particuliers avec lui ou que vous ayez l'air de mourir d'envie de le voir!

— Je n'ai pas fait cela. Je ne traverserais pas la chambre pour voir Guillaume Berry. Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi, mère!

— J'ai le droit de dire ce que je veux à ma fille. Où irions-nous bientôt, si je ne pouvais rien vous dire quand je vois que vous ne suivez pas le droit chemin!... Ce que je sais, c'est que vous ne retournerez plus au magasin. J'irai moi-même, la prochaine fois. Avez-vous fini de mélanger le sucre et le beurre?

— Je l'espère bien, que vous irez... oh! oui... Je ne veux plus y aller.

Elle avait fini de pleurer, mais ses joues étaient en feu. Elle frappait de petits coups avec la cuiller de bois.

— Ne faites pas l'impertinente!... Cela suffit; passez-moi l'écuelle.

Déborah termina le gâteau, avec un tour de main magistral. Quand elle prit les raisins épluchés par Éphraïm, elle lui jeta un regard scrutateur, mais il y était préparé : il s'était fait une mine suppliante et maladive.

— Est-ce que je ne peux pas avoir un seul grain, mère?

— Si, à condition que vous n'en ayez pas mangé déjà!

Il avança le pouce et l'index et choisit un grain énorme qu'il avala bien vite avec une ostentation de friandise.

L'estomac d'Éphraïm lui faisait mal, sa respiration en devenait plus pénible, mais il avait dans l'âme la joie du triomphe. La privation de toutes les gâteries qu'il aimait, de tous les plaisirs de l'enfance, avait éveillé en lui un aveugle esprit de rébellion qu'il jugeait beau d'exercer. Éphraïm était absolument dénué de conscience dès qu'il s'agissait de ses plaisirs furtifs.

Déborah possédait un fourneau de cuisine. Elle aimait le

progrès, et, la première dans le pays, elle avait abandonné le fourneau de briques, hormis les cas où une très longue cuisson était nécessaire. Quand le nouveau fourneau fut établi dans son arrière-cuisine, elle fit souvent des allusions méprisantes aux principes conservateurs d'Hannah Berry. La sœur d'Hannah, madame Barnard, lui avait dit qu'on aurait pu très aisément en installer un dans la taverne, mais qu'Hannah dédaignait les nouveautés.

— Hannah n'en veut pas avoir, — avait dit madame Barnard. — Pour moi, j'en voudrais bien un, si Céphas y consentait et n'avait pas la tête montée contre eux. Il me semble que cela épargnerait tout un monde d'ouvrage !

— Il y a des gens si attachés à leurs vieilles idées qu'ils ne peuvent rien admettre en dehors ! avait déclaré Déborah.

Souvent, lorsqu'elle faisait la cuisine sur ce fourneau, elle s'élevait contre la folie d'Hannah Berry :

— Si Hannah Berry tient à chauffer un fourneau de briques et à travailler toute une après-dînée pour faire cuire une tranche de gâteau, c'est son droit ! — dit-elle, ce jour-là, en mettant le gâteau sur le feu. — Surveillez-moi cela, Rébecca Thayer... Ne le laissez pas brûler, et faites des pommes de terre pour le dîner.

— Où allez-vous, mère? demanda Éphraïm.

— Je veux marcher un peu.

— Puis-je sortir aussi ?

— Non, restez tranquille. Vous n'êtes pas en état de marcher, ce matin. Vous savez ce qu'a dit le docteur.

— Ça ne me ferait aucun mal ! dit Éphraïm.

Il avait des moments d'exaspération tels que la maladie et la mort mêmes lui apparaissaient comme des fruits savoureux qui se balançaient devant lui.

— Restez tranquille ! répéta sa mère.

Elle avait une capeline verte, elle aussi, raidie par une carcasse de carton et qui lui frottait les oreilles ; elle la mit en hâte et prit à travers champs pour gagner l'endroit où labourait son fils. L'herbe n'était pas mouillée ; elle n'en relevait pas moins sa robe, elle faisait de grandes enjambées en montrant ses gros souliers et ses bas bleus reprisés. La main au manche de la charrue, Barney allait passer devant elle.

— Arrêtez-vous un moment, dit-elle avec autorité. Il faut que je vous parle !

— Ho ! cria Barney en arrêtant le cheval. Eh bien, qu'y a-t-il ?

Sa voix était bourrue ; il tenait les yeux fichés en terre.

— Allez tout de suite dire aux ouvriers de revenir travailler à votre maison. Laissez le cheval ici, je le surveillerai... Allez dire à Sam de venir avec les autres hommes.

— Hue ! fit Barney.

Et le cheval repartit avec la charrue.

Madame Thayer saisit le bras de Barnabé.

— Arrêtez ! dit-elle. Ho !... ho !... Maintenant, regardez-moi, Barnabé Thayer. Je ne sais pas ce que vous avez fait pour que Céphas Barnard vous ait chassé de sa maison, mais certainement vous avez fait quelque chose. On ne me fera pas croire qu'il ne s'agissait que de l'élection. Il y avait autre chose que ça... Vous avez beau être mon fils, je ne prendrai pas votre parti. Je sais combien vous êtes entêté, comme vous êtes capable de vous laisser aller à la colère. Je vous connais depuis que vous êtes au monde, vous ne m'apprendrez rien de nouveau sur votre compte. Si je ne sais pas ce que vous avez fait pour mettre Céphas en fureur, je sais ce qu'il vous reste à faire. Allez rechercher les ouvriers pour qu'ils finissent votre maison, et puis retournez chez Céphas Barnard et dites-lui que vous regrettez votre conduite... Ce n'est pas que je tienne à Céphas Barnard ; si on m'avait écoutée tout d'abord, je n'aurais rien eu à démêler avec lui ni avec sa famille ; mais, maintenant, il faut que vous fassiez votre devoir, puisque vous en êtes arrivé là, et que Charlotte est prête à vous épouser... Allez-y tout de suite, Barnabé Thayer.

Barnabé resta immobile, comme au-dessus des remontrances maternelles, aussi impassible et résistant qu'un rocher.

— Y allez-vous ?

Barnabé ne répondit pas.

Déborah fit un mouvement ; elle plongea ses yeux dans les yeux de son fils ; ils se regardaient en silence : on eût dit deux volontés croisant le fer.

Puis elle se retira.

— Je ne vous dirai plus un mot de cela, fit-elle, mais

écoutez-moi bien... vous pouvez vous dispenser de rentrer pour dîner... Vous ne vous assoirez plus à la table de votre père et de votre mère tant que cela durera.

— Hue ! fit Barnabé.

Le cheval partit, et Barnabé se courba vers la charrue; sa mère rentra chez elle en piétinant impitoyablement sur la crête des sillons, comme sur des ennemis tués dans la bataille.

Juste au moment où elle atteignait la cour de sa maison, Caleb arrivait, conduisant une charrette. Elle lui fit signe : il arrêta son cheval.

— Je lui ai dit qu'il pouvait se dispenser de revenir dîner ! fit-elle, se tenant droite près de la roue.

Son mari la regarda d'un air consterné.

— Bien ! dit-il. Vous savez, sans doute, ce qu'il y a de mieux à faire, Déborah.

— S'il ne fait pas son devoir, qu'il en pâtisse ! répliqua sa mère.

Elle rentra, et Caleb mena la voiture sous la grange.

Avant le dîner, le vieillard se coula dehors et prit à travers champs, lui aussi ; guettant les fenêtres de la cuisine, il eut soin de se mettre hors de vue. A son tour, il plaida auprès de Barnabé ; vainement ! Le jeune homme se montra plus expansif avec son père, mais non moins obstiné.

— Votre mère est terriblement butée là-dessus, Barney. Vous feriez mieux d'aller trouver Charlotte et de faire la paix.

— Je ne peux pas ; c'est bien fini, dit Barney.

Et, de guerre lasse, Caleb s'en retourna tristement chez lui.

Après dîner, il alla derrière la grange, et Rébecca, qui venait donner à manger aux poules, le trouva assis sous les merisiers : il sanglotait dans son vieux mouchoir rouge.

— Ne soyez pas si malheureux, père ! dit-elle ; Barney finira par céder, et il reviendra souper.

— Non, non, gémit le vieux. Non, voyez-vous... il ressemble trop à votre mère.

VI

Les semaines passèrent — et Barnabé ne céda pas.

L'histoire de sa querelle avec Céphas Barnard et de sa

rupture avec Charlotte était déjà vieille dans Pembroke, mais elle n'avait pas encore perdu son intérêt. Un vrai motif d'excitation était si rare dans ce paisible village qu'il fallait le faire durer, le tourner et le retourner avec soin, comme un fin morceau sous la langue avant de l'avaler. Cette fois, pourtant, il semblait qu'il n'en manquait pas : celui-là même en avait mis d'autres en mouvement; chacun savait que Barnabé Thayer ne vivait plus chez ses parents, — qu'à la chapelle il ne s'asseyait plus dans leur banc, mais dans la galerie, — et que Richard Alger n'allait plus chez Sylvia Crane.

On se promenait peu dans le village, excepté le dimanche, pour aller au service et en revenir; mais maintenant, le dimanche soir, on voyait parfois un couple, ou bien un vieillard curieux, avec des yeux perçants sous des sourcils blancs, le menton en quête comme un chien de chasse, qui passait devant la maison de Sylvia, devant celle des Thayer, devant la maison neuve de Barnabé ou devant celle de Céphas Barnard.

Ils regardaient malicieusement s'il y avait de la lumière dans la belle salle, chez Sylvia, et si l'on distinguait la tête de Richard Alger à travers les vitres ; si Barnabé Thayer, obéissant aux ordres de sa mère, était retourné chez elle; si l'on avait travaillé à sa maison neuve et s'il avait recommencé à faire la cour à Charlotte Barnard.

Mais ils ne virent jamais Richard Alger dans le salon de la pauvre Sylvia, quoique la chandelle y fût toujours allumée; ils ne virent jamais Barney dans son ancienne maison, la maison neuve ne se termina pas, et jamais, un soir de dimanche, Barney ne fut aperçu chez les parents de Charlotte... Une fois, cependant, il y eut une rumeur à ce sujet. Un homme brun, aux cheveux lisses, fut signalé près d'une fenêtre, dans la salle du devant, assis en face de la blonde Charlotte, et tout le monde supposa que c'était Barney.

Le lendemain matin, la mère de Barney alla jusqu'à la porte de la maison neuve.

— Je viens savoir s'il est vrai que vous êtes allé là-bas hier soir, dit-elle.

Sa voix était rude, mais sa bouche était bienveillante.

— Non, je n'y suis pas allé ! répondit Barney d'un ton bref.

Et Déborah s'en retourna, en laissant pour adieu à son fils une apostrophe sévère. Avant peu elle sut, et tout le monde sut avec elle, que l'homme signalé près de la fenêtre était, non pas Barney Thayer, mais Thomas Payne.

Là-dessus, Éphraïm s'en alla tout doucement vers le coin du jardin où Barnabé plantait. Il respirait avec peine et faisait des grimaces. Quand il arriva près de Barney, il l'examina en silence et les grimaces redoublèrent.

— Dites donc, Barney! fit-il tout essoufflé.

— Qu'y a-t-il?

— Vous avez perdu votre fiancée... saviez-vous cela?

Barney grommela quelque chose d'inintelligible, qui ressemblait à l'aboiement d'un chien, mais Éphraïm n'en fut pas intimidé. Il gloussait de plaisir et reprit :

— Dites donc, Barney! Thomas Payne a pris votre fiancée; saviez-vous cela, Barney?

Barney se retourna, menaçant; mais il était impuissant devant la figure malingre de son frère: Éphraïm le savait bien. La rougeur de ses pommettes et sa respiration haletante lui avaient valu plus d'un armistice sur le champ de bataille; il en ressentait une certaine fierté. C'était un triomphe d'un genre lugubre, mais c'en était un, et il en jouissait.

— Thomas Payne a pris votre fiancée, dit-il encore. Il lui faisait la cour hier soir, il est d'accord avec elle.

Barney avança d'un pas; Éphraïm se sentit faiblir, tout en continuant ses grimaces.

— Mêlez-vous de vos affaires! lui dit Barney entre ses dents.

Éphraïm ricana de plus belle et répéta :

— Thomas Payne a pris votre fiancée.

Barney se retourna et se remit à planter. Éphraïm, plus prudent depuis que son frère s'était rapproché, se tenait un peu à l'écart, mais continuait à répéter sa phrase aussi agaçante que le bourdonnement d'un moustique.

— Thomas Payne a pris votre fiancée, Barney, saviez-cela? Thomas Payne a pris votre fiancée.

A la fin, Éphraïm s'arrêta tout contre Barney et lui cria dans l'oreille :

— Dites donc, Barney, Barney Thayer, êtes-vous sourd? Thomas Payne a pris...votre...fiancée!

Mais Barney plantait toujours. Il frémissait de tous ses nerfs, l'envie de frapper vibrait dans ses bras avec une telle force qu'Éphraïm aurait dû, semblait-il, être blessé rien que par cette violence immatérielle, mais il ne fit pas un signe, ne dit plus un mot.

Éphraïm, dompté enfin par le silence, opéra une lente retraite. A moitié chemin, au milieu du champ, sa voix pantelante cria de nouveau :

— Barney, Thomas Payne a pris votre fiancée!...

Le cri s'acheva dans un rire suffoqué.

Barney plantait, il ne fit aucune réponse; mais quand Éphraïm ne fut plus en vue, il jeta sa houe avec un grand soupir, et s'en alla, tout chancelant, sur la terre meuble du jardin, jusqu'à un petit bouquet de bois qui lui faisait suite.

Il s'enfonça sous l'ombrage des arbres et finit par s'abattre, la face enfouie dans les jeunes fleurs et dans les herbes.

— Oh! Charlotte!... Oh! Charlotte! Charlotte!...

Couché par terre, Barney se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant; il remuait les bras convulsivement, il arrachait des poignées de gazon et de feuilles et les jetait au loin, dans un geste inconscient de désespoir.

— Oh! je ne peux pas! gémissait-il. Je ne peux pas! Charlotte!... Je ne peux pas laisser un autre homme vous avoir! Aucun autre homme ne vous aura, — cria-t-il avec rage en relevant la tête ; — vous êtes à moi, à moi ! Je tuerai celui qui osera vous toucher !

Barney se releva, le visage en feu; il partit à grands pas; puis il s'arrêta court et jeta ses bras autour du tronc délicat d'un bouleau, qu'il serra contre lui comme si c'était Charlotte. Il posa sa joue contre l'écorce blanche et froide et sanglota encore.

— Oh! Charlotte! Charlotte!...

La foi de Barney en Charlotte avait été aussi forte que celle d'aucun homme en sa fiancée; il ne douta pas, cependant, qu'un autre eût trouvé grâce devant ses yeux. Il n'eut aucun blâme pour elle, il ne fut même pas surpris de son inconstance. Il n'accusait que les événements : Si cela n'était pas arrivé, jamais elle n'aurait fait attention à un autre », pensait-il; et, à cette pensée, il se révoltait contre Dieu.

Ce Thomas Payne était le plus beau parti du village ; il était le fils du squire, fort bien de sa personne ; il avait été élevé au collège. Barney avait toujours su qu'il avait un penchant pour Charlotte et il avait ressenti un certain orgueil de l'avoir emporté sur lui. Il avait dit un jour à Charlotte :

— Si vous ne m'aviez pas, vous auriez pu avoir quelqu'un de beaucoup mieux que moi...

Et ils savaient bien tous les deux à qui il faisait allusion.

— Je ne veux personne que vous ! avait répondu Charlotte.

Maintenant Barney se disait qu'elle avait changé d'avis ; et pourquoi n'aurait-elle pas changé ? Il faut qu'une femme se marie quand elle le peut : puisqu'il ne pouvait pas l'épouser, devait-elle rester fille toute sa vie pour l'amour de lui ? Naturellement, Charlotte devait se marier, comme les autres... Ce besoin d'amour et de mariage qu'il supposait chez elle faisait frémir d'une terreur presque sacrée son imagination de mâle fortement épris et tout à fait ignorant, d'ailleurs, de la nature féminine... Et puis, il faisait cette réflexion que Thomas Payne serait pour elle un bon mari : « Il pourra lui acheter tout ce dont elle aura envie », se dit-il avec une satisfaction étrange, traversée d'une douleur poignante.

Il pensa aux petits chapeaux qu'il avait voulu lui acheter, et ces détails lui percèrent le cœur comme des aiguilles. Il sanglota. Il vit Charlotte en son chapeau de mariée, se rendant à l'église avec Thomas Payne... Il vit Charlotte avec Thomas Payne, son visage fier et délicat rougissant lorsqu'il la regardait ; il la vit avec les enfants de Thomas Payne...

— Oh ! Dieu ! soupira-t-il.

Et de nouveau, il se jeta sur le sol, et resta là, se cachant la face, aussi immobile qu'un mort.

— Barney ! Barney, où êtes-vous ?

C'était son père qui l'appelait.

— Je viens ! répondit Barney d'une voix hargneuse.

Il se leva et sortit du bois pour entrer dans le carré de terre où se tenait Caleb.

— Ah ! vous voilà ! lui dit son père.

Barney répondit par un grognement inintelligible et reprit sa houe. Caleb le regardait, avec des yeux irrésolus sous des sourcils froncés.

— Barney ! fit-il enfin.

— Quoi, que voulez-vous ?

— On vient de me dire..., commença le vieillard ; mais il s'arrêta brusquement.

— Je ne veux pas savoir ce qu'on vous a dit. Gardez cela pour vous ! cria Barney.

— Je ne savais pas que vous saviez..., — balbutia Caleb en manière d'excuse. — Je ne savais pas, Barney...

Caleb s'en alla au bout du carré ; il s'assit sur une grosse pierre, sous un cerisier. Il ne se sentait pas bien, il avait la tête lourde ; Déborah lui avait fait boire un bol de tisane et lui avait défendu de travailler.

Caleb ôta son chapeau et se passa la main sur le front. Il regardait Barney qui poursuivait sa besogne avec acharnement ; il sembla s'abrutir dans cette contemplation, comme un écolier en tête à tête avec un problème d'arithmétique qu'il ne peut résoudre.

Il n'existait pas un être humain aussi étrange, aussi mystérieux, aussi incompréhensible pour Caleb Thayer, que son fils Barnabé. Il n'avait pas un trait de caractère commun avec lui, — ou du moins pas un seul ne se traduisait dans son langage naturel de façon qu'il pût le comprendre. C'était pour Caleb comme si, se regardant dans un miroir, il y avait vu la figure d'un étranger.

Le vent était froid. Barney regardait Caleb assis sur la pierre.

— Vous prendrez froid, père, si vous restez là.

Il y avait dans sa voix une tendresse rude.

Caleb se releva :

— C'est bien possible. Je crois que vous avez raison. Je ne comptais rester ici qu'un instant...

Il se rapprocha de Barney et le regarda travailler. La houe de Barney heurta une pierre ; il la ramassa et la jeta au loin.

— Il y a beaucoup de pierres dans ce champ, dit le vieillard.

— Oui, quelques-unes.

Ç'a a été un rude ouvrage de le mettre en état la première fois ! Vous n'aviez pas plus de deux ans, alors... Mon frère Siméon m'a aidé... C'était cinq ans avant qu'il prît la fièvre dont il est mort.

Caleb regardait son fils avec une anxiété hors de proportion avec ses paroles. Barney continuait sa besogne en silence.

— Il me semble pourtant que... si vous alliez là-bas... vous la reprendriez à ce Thomas Payne!

Il avait lâché cela tout à coup; puis il recula devant la rebuffade attendue.

Barney, avec sa houe, fit voler une motte de terre.

— Une fois pour toutes, père, je ne veux plus entendre un mot là-dessus!

— Je n'aurais pas dû en parler, Barney, mais je pensais...

— Je n'ai pas besoin de savoir ce que vous pensez; gardez vos pensées pour vous.

— Je sais qu'elle a toujours beaucoup pensé à vous, et...

— Pas un mot de plus là-dessus, père!

— Bon, je ne dirai plus rien, si cela vous contrarie. Barney, mais vous connaissez les idées de votre mère, et... C'est bon, je ne dirai plus rien.

Caleb se passa encore la main sur le front. Il s'en allait; avant qu'il fût trop loin pour entendre, Barney le héla:

— Vous sentez-vous mieux, père?

— Qu'est-ce que vous dites, Barney?

— Vous sentez-vous mieux que ce matin?

— Oui, je vais mieux, Barney, beaucoup mieux. J'ai la tête moins lourde.

— Vous devriez vous coucher et tâcher de faire un somme, dit Barney.

— Oui, c'est ce que je vais faire; je crois que c'est une bonne idée! répondit le vieillard d'une voix satisfaite.

Il enjamba un petit mur de pierre, et disparut derrière des arbres.

Il était juste cinq heures de l'après-midi: une femme traversa le champ; elle courait, tenant à la main un ouvrage de couture: elle avait cousu, toute la journée, chez une voisine, et se hâtait de rentrer pour faire le souper de son mari. C'était une jolie femme, mariée depuis peu de temps. Elle fit un signe de tête à Barney lorsqu'elle passa près de lui, en relevant sa jupe de calicot égayée de fleurs imprimées.

Ses beaux cheveux blonds brillaient au soleil comme du satin ; elle portait, noué sur la tête, un petit fichu bleu qui glissait pendant qu'elle courait contre le vent. Elle ne parla ni ne sourit à Barney : il lui sembla que ce joli visage le regardait avec sévérité.

Il se demanda si elle venait de chez Charlotte, si Charlotte ou sa mère lui avait parlé, si elle savait ce qu'il en était de Thomas Payne. Il suivit de l'œil, aussi longtemps qu'il le put, les mouvements de sa jupe, sa tête bleu et or qui se balançait au rythme de son allure dansante, puis il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à sa pauvre maison neuve avec son foyer sans feu... Si tout avait bien marché, Charlotte et lui seraient mariés maintenant ; elle serait occupée, à cette heure, à faire son souper ; peut-être elle rentrerait en courant de chez une voisine avec son ouvrage, comme cette jeune femme...

Il se dit tout à coup que Charlotte préparerait le souper d'un autre homme.

— Il ne l'aura pas ! cria-t-il à haute voix, avec fureur.

Le son de sa voix sembla le calmer ; la bouche contractée, il se remit au travail.

Une demi-heure après, il rentra chez lui, portant sa houx sur l'épaule, comme une arme.

La maison était juste comme les ouvriers l'avaient laissée le samedi soir qui précéda sa querelle avec Céphas. Il avait posé des vitres lui-même aux fenêtres de la cuisine et de sa chambre ; il avait bouché les autres avec des planches. Il avait acheté quelques meubles très simples ; et c'était là tout son misérable établissement de célibataire. Il n'entendait rien à la cuisine et l'on ne pouvait trouver aucun aliment tout cuit dans Pembroke. Il avait vécu principalement de lait, d'œufs et d'une méchante bouillie de farine grumeleuse, qu'il était venu à bout de confectionner après maints efforts infructueux.

La première chose qu'il vit en entrant, ce soir-là, dans la chambre fut un gros morceau de gâteau, posé sur la table. Il n'était pas sur une assiette, les bords en étaient émiettés.

Barney comprit que son père l'avait mis de côté, sur son propre souper, l'avait glissé dans sa poche ; après quoi, il avait traversé le champ avec le fruit de ses détournements.

Sa mère ne lui avait pas envoyé une bouchée de nourriture

depuis qu'elle lui avait défendu de venir manger chez elle, et sa sœur n'avait pas osé le faire.

Barney s'assit et mangea le gâteau en regardant sa table solitaire, où jamais il ne verrait en face de lui que les figures de ses rêves morts. Ensuite il mit une chaise devant une fenêtre ouverte, et, accoudé sur la barre, il resta là, les yeux perdus dans le vague.

Le soleil se coucha, la nuit s'épaissit, les oiseaux chantaient encore et l'on entendait au loin des cris d'enfants ; peu à peu toutes les rumeurs s'éteignirent, les étoiles apparurent. L'air était doux et humide ; de pâles bandes de brouillard glissaient sur les champs et changeaient de forme ainsi que des fantômes. Une femme entra sans bruit dans la cour, se pressa, haletante, contre la porte et frappa. Avant que le coup résonnât dans la maison, Barney avait vu passer une robe légère. Il se leva en tremblant, ouvrit la porte et resta là, regardant la femme qui baissait vers le seuil sa tête encapuchonnée.

— C'est moi, Barney ! dit la voix de Charlotte.

— Entrez, fit Barney.

Mais Charlotte resta immobile.

— Je peux vous dire ici ce que j'ai à vous dire, Barney !...

— Qu'y a-t-il, Charlotte ?

— Barney...

Barney attendit.

— Je suis venue pour vous voir, Barney, — dit Charlotte, avec des pauses entre ses mots ; — je crois bien que j'aurais dû avoir plus d'orgueil... J'ai d'abord cru que je ne pourrais pas... et puis, j'ai pensé que c'était mon devoir... Barney, comptez-vous... laisser les choses où elles en sont... pour toujours ?

— Cela ne sert à rien d'en parler, Charlotte.

La figure de Charlotte se dressa devant lui, droite et rigide. Il y avait de la résolution dans toute sa personne, et sa voix suppliante était grave et solennelle.

— Barney ! dit-elle encore.

Et Barney attendit, son pâle visage évanoui dans l'obscurité.

— Barney, pensez-vous qu'il soit bien de laisser les choses

où elles en sont... quand nous étions presque mari et femme?

— Cela ne sert à rien d'en parler, Charlotte.

— Barney, pensez-vous que cela soit bien?

Barney ne répondit pas.

— Si vous ne voulez pas me répondre, je m'en vais.

Et elle se détourna; mais Barney la prit dans ses bras. Il la serra contre lui, respirant à grands coups. Il lui enleva son capuchon avec force, en tremblant, et la couvrit de baisers rudes.

— Charlotte!

Il sanglotait presque.

La voix de Charlotte, pleine d'une grande indignation, résonnait à son oreille:

— Barney, lâchez-moi!

Et Barney obéit.

— Si je suis venue ici toute seule, dit-elle, c'est que j'avais la conviction que vous vous conduiriez en homme d'honneur.

Elle remit son capuchon, prête à partir.

— Je ne vous dirai plus jamais un mot de ceci. Vous avez choisi votre route; vous devez savoir si vous y trouverez la justice et le bonheur.

— J'espère que vous serez heureuse, Charlotte! fit Barney avec un gros soupir.

— Cela vous est bien égal! dit Charlotte froidement.

— Non, Charlotte. Quand j'ai entendu parler de Thomas Payne, je me suis dit... je me suis dit que vous seriez heureuse. J'ai...

— Qu'est-ce que vous dites de Thomas Payne? demanda Charlotte vivement.

— On m'a dit...qu'il venait vous voir.

— Que voulez-vous dire?... Vous désirez que j'épouse Thomas Payne, Barney Thayer?

— Je désire que vous soyez heureuse, Charlotte.

— Vous désirez que j'épouse Thomas Payne?

Barney se tut.

— Répondez-moi! cria Charlotte.

— Oui, je le désire, — répliqua Barney avec fermeté, — si cela doit faire votre bonheur.

— Vous désirez que j'épouse Thomas Payne? répéta Charlotte. Vous voulez que je devienne sa femme au lieu d'être la vôtre, que j'aille demeurer avec lui au lieu de demeurer avec vous? Vous voulez que je passe ma vie avec un autre homme?

— Il serait malheureux pour vous de ne pas vous marier, dit Barney d'une voix rauque.

— Vous me conseillez d'épouser un autre homme! Savez-vous bien ce que cela veut dire?

Barney poussa un gémissement qui était presque un cri.

— Le savez-vous?

— Oh! Charlotte! — gémit Barney comme s'il implorait sa pitié.

— Vous voulez que j'épouse Thomas Payne, que je vive avec lui?...

— Ce sera... un bon mari pour vous!... Charlotte... Moi, je ne peux pas... Charlotte... Il faut que vous soyez heu- Il n'est pas juste... Moi, je ne peux pas...

— C'est bien, dit Charlotte, je l'épouserai... Bonsoir, Barney Thayer.

Elle s'en alla d'un pas rapide.

— Charlotte!

Barney l'appela comme malgré lui, mais elle ne retourna pas la tête.

MARY E. WILKINS

(Traduction de Pierre Mercieux.)

(A suivre.)

LA TRANSPORTATION

EN SIBÉRIE

De toutes les peines qui sont inscrites dans les codes des nations européennes, aucune certainement n'a une histoire aussi intéressante et ne suscite autant de discussions que celle de la transportation. Dans tous les pays qui la pratiquent, la transportation, après avoir été un objet d'engouement pour les gouvernements et les criminalistes, a causé aux uns et aux autres un désappointement. Cette peine a une double fin : punir le transporté et l'amender, coloniser un pays dépeuplé et y porter une force-travail gratuite, ou tout au moins à bon marché. Or, il s'en faut que la première de ces deux fins soit toujours atteinte; quant à la seconde, sitôt qu'une colonie se sent en force de vivre, l'apport de l'élément criminel lui devient une charge gênante et odieuse. Si la population de cette colonie a des libertés civiles suffisantes et des institutions de *self-government*, elle prend l'initiative d'empêcher la transportation. C'est ainsi qu'elle fut supprimée dans la Nouvelle-Galles du Sud, dans l'Australie occidentale et en Tasmanie, où l'Angleterre l'avait d'abord pratiquée largement. Dans les pays où ces institutions n'existent pas, le gouvernement seul peut décider.

Pendant plusieurs dizaines d'années, la population sibérienne et de savants publicistes ont saisi toutes les occasions de montrer les inconvénients et les vices de la transportation. La Russie continuait néanmoins de pratiquer ce système irra-

tionnel de peine et de colonisation. Mais, par le décret du 6/18 mai 1899, la question a été soumise à la discussion d'une Commission spéciale présidée par le ministre de la Justice, et il faut espérer que ce fléau social va disparaître.

Pour bien comprendre ce décret, dont l'importance est de tout premier ordre, une courte histoire de la transportation en Sibérie est nécessaire.

*
* *

Depuis qu'en 1580, les souverains moscovites ont ajouté à leur titre celui de « Tsar de Sibérie », ils se sont occupés de peupler les pays trans-ouraliens. Déjà, en 1590, on ordonna à trois cents paysans de partir pour la Sibérie avec leurs femmes et leurs enfants. Un décret semblable, en 1592, envoie dans cette contrée des familles munies de nombreux privilèges. Des prisonniers de guerre suédois, polonais, sont également envoyés en Sibérie. La population indigène pratiquait à peine l'agriculture. On était obligé d'expédier du blé de la Russie aux soldats de l'armée d'occupation, ce qui n'allait pas sans inconvénients de toutes sortes. C'était donc une nécessité pour le gouvernement russe d'y envoyer des « hommes ruraux », pour cultiver le blé et pour russifier le pays.

Déjà au XVIe siècle, les Russes avaient fondé quelques villes : Tumen, Tobolsk, Beresov, etc. En même temps que la colonisation officielle, se développait la colonisation volontaire. Des paysans, des artisans, des entrepreneurs se frayaient des routes à travers les *taïgas* (forêts sibériennes) et les grandes plaines de la Sibérie. Ces hommes allaient chercher la liberté loin du servage, « loin des désordres, des révoltes, de l'oppression, des réglementations sévères, des impôts insupportables et des abus[1] ». Jusqu'à Théodore, fils d'Ivan le Terrible, et Boris Godounoff, cette émigration du peuple russe ne rencontra guère d'obstacles et se produisit en masse. La loi promulguée par Boris pour fixer les paysans sur le sol gêna, mais n'arrêta pas ce mouvement. Elle stimula, au contraire, la passion du « vagabondage », comme disent les documents historiques.

1. Iadrintsef, *La Sibérie comme co'onie.*

Dès 1622, il y avait en Sibérie 77 000 originaires de la Russie, y compris les colons par ordre, ces derniers au nombre de 7 400 seulement. C'était, pour l'immense étendue de la Sibérie, un contingent bien médiocre; aussi le tsar moscovite décida d'élargir sa politique coloniale et commença à pratiquer la transportation comme peine criminelle. Elle fut appliquée d'abord aux criminels d'État, puis à tous les autres : en même temps qu'elle avait son utilité pratique, puisqu'elle colonisait la Sibérie, elle était un progrès d'humanité, comparée aux horribles supplices du XVIIe siècle. C'est pendant le règne de Michel Féodorovitch que la Sibérie devint un pays de transportation. Celle-ci, réglementée par son fils Alexis Mikhaïlovitch, fut étendue à tous les paysans qui avaient violé la loi de Boris Godounoff en quittant leurs terres, à tous les voleurs, aux brigands et aux faux-monnayeurs. Les condamnés emmenaient en Sibérie leurs femmes et leurs enfants. Le tsar Théodore, de la dynastie des Romanoff, ajouta de nouvelles catégories de condamnés. En 1709, il y avait 229 227 Russes en Sibérie.

Un moment, la colonisation par transportés fut suspendue. Pierre le Grand, qui avait besoin d'une grande quantité de travailleurs pour la réalisation de ses plans gigantesques, employa les condamnés sur les galères ou dans les différentes régions de l'Empire, pour y construire des forteresses, des ports, etc. Après lui, la transportation reprend son cours. Élisabeth l'alimente en supprimant la peine de mort pour les délits de droit commun. Mais la transportation ne peut guère fournir à la Sibérie que les éléments les plus dépravés de la population et les moins capables du travail obstiné qu'exigeait la Sibérie du XVIIIe siècle, où la culture de la terre commençait à peine. Les transportés arrivaient aigris par les fatigues et les privations d'un long voyage. Exaspérés par le manque de femmes, saisis par le spleen, mal gardés par une administration paresseuse, ils s'échappaient et se cachaient. Tous les efforts de l'État pour améliorer la transportation et organiser des villages de transportés, restèrent sans résultats pour la colonisation.

Le XIXe siècle arrive; on essaie un nouveau type de colonisation : les « colonies d'État ». Le travail, dans ces

colonies, était obligatoire, la vie des transportés réglementée étroitement. L'essai ne réussit pas. Dans les villages ainsi fondés, les colons commirent de nombreux crimes, et les évasions furent tout aussi nombreuses.

En 1819, avec la nomination de Spéransky au gouvernement général de la Sibérie, le régime de la transportation fut heureusement modifié. Spéransky commença par condamner les anciens administrateurs comme Treskine, Loskoutoff, auteurs de cruautés sans nom, d'actes arbitraires de toutes sortes, et de prévarications. Il élabora ensuite un plan très large de réformes. Des fabriques furent fondées pour occuper les transportés. Mais, dans la pratique, l'effet fut nul. Les fabriques étaient mal outillées ; l'administration sibérienne, encombrée de formalités et d'abus, ne put organiser le travail. Sous Nicolas 1er, on inaugura un type nouveau de « colonies d'État » où, « par une étroite surveillance et des occupations agricoles », on espérait empêcher la fainéantise et les évasions des criminels. Pour fonder ces colonies on dépensa, en 1829, 500 000 roubles, et on envoya en Sibérie 63 358 individus parmi lesquels 3 835 femmes seulement, ce qui devait fatalement amener la prostitution. Les crimes continuèrent, les évasions aussi ; les transportés qui ne s'enfuyaient pas faisaient de leurs villages des repaires de brigands[1]. Le gouvernement se convainquit que les « colonies d'État » et le travail réglementé ne pouvaient donner de bons résultats. Pourtant il continua d'envoyer chaque année en Sibérie des milliers de condamnés qui n'y trouvaient ni moyen d'existence ni surveillance organisée.

Le bagne n'était pas dans une meilleure situation. La condamnation au bagne existe en Russie depuis 1721 ; les condamnés au bagne expédiés en Sibérie étaient employés dans les mines et dans les fabriques de l'État ou des particuliers. Les condamnés s'y épuisaient dans un travail au-dessus de leurs forces ; une nourriture insuffisante, le défaut de toute précaution hygiénique engendraient de graves maladies. A cela s'ajoutaient les sévérités et les abus épouvantables d'une administration laissée sans surveillance par le

1. Drill, *La transportation en France et en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1899.

gouvernement central. L'exploitation des fabriques était ruineuse ; les forçats s'enfuyaient en masse : il y eut en dix ans 12 929 évasions; sur les routes, ces cheminaux terribles commettaient d'énormes crimes. Alors le gouvernement résolut de réunir les condamnés au bagne dans l'île Sakhaline, espérant « que les fuites seraient presque impossibles, que la transportation dans cette île aurait un caractère correctionnel, amènerait la colonisation de l'île et diminuerait les dépenses». En 1869, commença une transportation régulière dans cette île et les forçats furent mis à l'exploitation de la houille. Au commencement de 1880, le gouvernement décida de retenir sur place tous les condamnés qui auraient fait leur temps et de leur procurer des terrains. Mais la terre est infertile, le climat très rude; le travail obligatoire, ici encore, se montra improductif, et ce nouvel essai se termina en pleine banqueroute.

*
* *

Est-il possible de déterminer le chiffre des transports en Sibérie? Un savant spécialiste, Maximoff[1], nous fournit quelques données, d'après lesquelles, pour la période de 1754 à 1864, on aurait envoyé en Sibérie 900 000 condamnés. Pour la période de 1864 à 1888 le nombre, d'après Iadrintsef, aurait été de 415 000 environ. Si, enfin, nous prenons le chiffre moyen annuel de 112 000, donné par le professeur Kotliarevski, nous obtenons, pour la période de 1888 à 1898 inclus, le chiffre de 132 000. Ainsi, sans remonter plus haut que 1754, nous avons le chiffre considérable de 1 450 000 transportés.

Il semblerait que, grâce à cette immigration et à l'accroissement normal de la population indigène, la Sibérie dût commencer à être bien peuplée. Cependant le pays, avec son immense superficie de 12 518 487 kilomètres carrés, n'a que 5 727 090 habitants d'après le dénombrement de 1897 ; et la terre noire, si l'on prend la densité moyenne de la population d'Europe, pourrait y nourrir, d'après Tchoudnovski, 51 362 000 habitants. La population de la Sibérie reste presque stationnaire. Il n'est pas étonnant que la transpor-

1. Maximoff, *La Sibérie et le bagne.*

tation ne profite guère au pays. Ceux qui connaissent le mieux la question estiment que la Sibérie ne garde pas un cinquième des transportés : les autres meurent ou s'enfuient, Les évasions sont plus fréquentes que jamais. D'après des chiffres officiels, le nombre des fuyards atteint en certains endroits 50, et même 90,5 p. 100. La statistique de l'an dernier constate que, dans la province de Krasnoïarsk, sur 20 798 déportés, il y en avait 10 248 en fuite en 1898 ; la même année, dans la province d'Atchinsk, sur 9 413, 5 190 sont évadés ; dans celle de Kansk il y en avait 8 814 sur 16 746 ; dans celle d'Amour 358 sur 506 ; dans celle d'Irkoutsk 434 sur 561. Les misérables conditions dans lesquelles on laisse les transportés, sans ressources pécuniaires ni matérielles, les rapports hostiles avec la population sibérienne, l'incapacité de ces malheureux à un travail régulier auquel ils ne sont pas préparés, suffisent à expliquer le grand nombre des évasions[1].

Comment d'ailleurs la transportation serait-elle un moyen efficace de peuplement ? Spéransky avait déjà remarqué en 1822 que, dans le nombre total des transportés, « il n'y a pas même 1 p. 100 de femmes ». D'après les données recueillies en 1867, 1868, 1869 et 1870, les femmes qui sont passées avec les transportés par la ville de Tumen formaient le quart, le dixième, le huitième et le septième du convoi. Sur cent transportés dans le gouvernement de Vladivostok, il n'y a que 45,5 p. 100 de femmes ; dans l'île Sakhaline, d'après le dénombrement de 1897, sur 20 518 individus il n'y avait que 7 648 femmes, soit 27, 8 p. 100. Une pareille disproportion entre les sexes donne naturellement naissance à une démoralisation épouvantable. Les transportés eux-mêmes disent que « les femmes sont absolument perdues ». La prostitution étant inévitable, des transportés vivent de cette ressource. Ce ne sont pas seulement leurs maîtresses qu'ils vendent. « Celui-là vit bien ici, dit un transporté, dont la femme et la fille sont bonnes : dans ce cas, nul besoin de vaches[2]. »

Autre condition défavorable à la colonisation : la proportion énorme des hommes âgés. Ce grand nombre de vieux et de

1. Tchoudnovski, *La Colonisation par rapport à la transportation en Sibérie.*

2. Drill, *La Transportation en France et en Russie*, p. 93.

faibles est d'autant plus lamentable que la vie est plus pénible. En 1894, parmi ceux qui avaient fini leur temps de bagne et restaient en Sibérie pour coloniser, il y en avait 472 au-dessous de 40 ans, dont 326 de 36 à 40 ans; 159 de 40 à 50 ans; 28 de 50 à 60 ans; 13 de 60 à 70 ans, et 2 de 70 à 80 ans. Et cette année-là, le tsar Nicolas II avait, à l'occasion de son avènement, grâcié beaucoup de transportés ou réduit leur temps de bagne. En 1895, année également exceptionnelle en raison du couronnement du tsar, il y avait: 1 565 condamnés au-dessous de 40 ans, dont 983 de 30 à 40; 438 de 40 à 50; 116 de 50 à 60; 18 de 60 à 70, et 6 au-dessus de 70 ans. Tous ces transportés étaient dans l'île de Sakhaline, où l'on envoie de préférence les plus jeunes. Au bagne de Nertchinsk, l'âge moyen de ceux qui finissent leur temps de bagne était, en 1895, de 41 ans; sur 800 transportés, il y en avait 128 de 50 à 60 ans; 60 de 60 à 70 ans, et 16 au-dessus de 70 ans sur 800.

Dans ce triste milieu de la transportation, toutes les sortes de maladies sont installées à demeure. C'est ainsi que, en 1895, la proportion des malades dans l'île de Sakhaline était de 13,47 p. 100 chez les hommes et de 7,46 p. 100 chez les femmes. Ceux qui étaient dans l'incapacité absolue de travailler étaient dans la proportion de 2,69 p. 100 chez les hommes et de 0,84 p. 100 chez les femmes. Dans la prison de Rychov, contre 714 hommes valides, il y avait 285 malades; dans la prison d'Alexandrov, où le travail est le plus pénible, contre 54 hommes valides, il y avait 30 malades. Enfin la syphilis propagée par les transportés « s'est acclimatée; des villages entiers en sont contaminés et des générations entières en meurent ». La mortalité est énorme: en 1873, elle était, dans les hôpitaux, de 9,5 p. 100.

La transportation ainsi pratiquée a créé en Sibérie un prolétariat qui vit de mendicité, de vagabondage et de crimes. Dans son ouvrage célèbre de statistique criminelle [1], Anoutchine montre l'accroissement continu du nombre des crimes à mesure que l'on va de l'ouest à l'est de la Russie, jusqu'à la frontière sibérienne. Le maximum des crimes est constaté

1. Anoutchine, *Matériaux de statistique criminelle pour la Russie.*

dans les gouvernements voisins de l'Oural, ceux de Perm et d'Orenbourg. L'auteur explique cette forte criminalité dans ces gouvernements par la présence des échappés des bagnes et des transportés en fuite. Que doit être alors la criminalité au milieu même des pays de transportation? Elle est supérieure à celle de tous les autres pays de l'empire russe, et les crimes les plus épouvantables occupent ici la première place [1]. « Dans les pays que l'on peuple de transportés, le nombre des crimes est plus élevé et le caractère même de la criminalité est tout à fait différent tant au point de vue des dommages causés que de la férocité. » Dans l'arrondissement d'Ichinsk, pas un pouce de terre, lit-on dans un journal sibérien, qui n'ait été arrosé de sang humain; « il ne se passe pas une semaine sans qu'il s'y commette un ou deux assassinats », — et l'arrondissement d'Ichinsk est loin d'être une exception.

*
* *

Si l'on compare la colonisation russe en Sibérie à la colonisation anglaise en Australie, quelle différence! Bien que celle-ci ait commencé beaucoup plus tard, puisque les 757 premiers transportés ont été envoyés en Australie il y a seulement un siècle, l'Australie a plus de 3 300 000 habitants. Sans doute la différence du climat explique la différence du succès, mais la cause principale de la prospérité australienne, c'est que l'Angleterre a renoncé à la colonisation forcée, qui a été remplacée par la colonisation libre. En Sibérie, la colonisation libre ne se développe guère. Il y aurait place en Sibérie pour des millions de paysans de la métropole, toujours menacés de famine. Le paysan russe ne demanderait pas mieux que de s'expatrier pour chercher de meilleures conditions de vie. Après la loi favorable à l'émigration du 13 juillet 1889, le nombre des émigrants s'est élevé au point d'atteindre en 1896 le chiffre de 200 000. Mais alors intervint, en janvier 1897, une loi qui enraya le mouvement. En 1898, le nombre des émigrés libres n'est plus que de 68 000. Au reste, la colonisation forcée fait obstacle à la colonisation libre.

1. Iadrintsef, *La Sibérie comme colonie.*

Les Sibériens eux-mêmes disent que « les transportés constituent le vrai fléau de leur pays par leur dépravation, leur paresse, leur ivrognerie et leurs crimes; ils portent la pourriture dans les familles autochtones, corrompent la jeunesse par leurs paroles et leurs actes, et entraînent la société à tous les vices ». Ce sont eux qui font à la Sibérie la réputation d'être « un pays de crimes » dans lequel « rien n'a moins de prix que la vie d'un homme »[1].

« La transportation est très peu correctionnelle pour les criminels, peu civilisatrice pour la Sibérie, et ne concourt pas du tout à la sécurité de la société »[2], telles sont, d'après le professeur Kistiakovski, les conséquences pratiques de la transportation. Et ces conclusions sont adoptées maintenant par presque tous les auteurs criminalistes. Le délégué officiel du gouvernement belge au Congrès de criminologie de Paris, l'inspecteur des prisons Prins, nie absolument la possibilité d'une colonisation par les transportés. De même M. Starcke, délégué de l'Allemagne, M. Bérenger, délégué de la France, et aussi les délégués de la Russie. En 1878, au Congrès de criminologie de Stockholm, on a voté cette déclaration : « La peine de la transportation présente des difficultés qui ne permettent pas de l'adopter dans tous les pays, ni d'espérer qu'elle y réalise toutes les conditions d'une bonne justice ».

Le gouvernement russe s'est inspiré de ces idées, et il a résolu, sinon de supprimer, au moins de limiter la transportation[3]. De là, le décret du 6/18 mai 1899.

En vertu de ce décret, la question est renvoyée à l'étude d'une commission que préside le ministre de la justice Mouravieff et qui s'est assuré le concours de nombreux jurisconsultes et des différents ministères. Le décret justifie la nécessité d'une prompte solution par les déclarations suivantes : La transportation « concourait autrefois au peuplement de ce

1. Cité par Drill, *La Transportation en France et en Russie*.

2. Kistiakovski, *Cours de droit criminel*.

3. Il faut noter que la transportation coûte très cher. Selon Iadrintsef, chaque individu transporté en Sibérie coûte près de 426 roubles; d'après le professeur Lochvitski, cette dépense atteint même 800 roubles en y comprenant les frais d'administration; en France, au contraire, la dépense pour chaque transporté est de 400 francs en Nouvelle-Calédonie et de 275 francs en Guyane.

pays vaste et riche de ses ressources naturelles (la Sibérie) »; mais aujourd'hui, « à mesure qu'il commence à arriver en Sibérie toujours plus d'émigrés libres créant par leur travail honnête et pénible le bien-être dans ces pays auparavant vastes et déserts, l'envoi continu de transportés n'est pas seulement inutile, mais nuisible au pays ». « Avec l'amélioration des voies de communication et des moyens de transport des criminels, avec le développement général de la Sibérie, la transportation perd peu à peu son caractère pénal... » « Dans sa forme actuelle, la transportation a pour unique effet la dépravation des transportés et celle de la population autochtone. » « La transportation est une charge lourde pour la Sibérie et un obstacle au développement de ce pays. »

Nous nous arrêterons seulement aux quatre points de ce décret qui sont les plus importants : 1° le remplacement par d'autres peines correspondantes de la transportation prononcée par les tribunaux; 2° la suppression ou la limitation de la transportation prononcée par les communautés de paysans ou de bourgeois; 3° la transformation du bagne et de la relégation qui le suit; 4° l'amélioration de la condition des transportés qui sont maintenant en Sibérie.

Pour juger avec précision ce décret, il est nécessaire de le comparer avec le « Projet de nouveau code pénal » qui est en discussion au Conseil d'État russe. Ce projet est le fruit du long travail d'une commission nommée en 1879 à l'effet de préparer la revision de la législation pénale russe. Aux termes de ce projet, la transportation n'est désormais une peine spéciale et distincte que pour les crimes qui n'ont point le caractère infamant, comme les crimes contre la religion et l'État. Elle subsiste comme peine additionnelle ajoutée à la condamnation au bagne. Pour tous les autres cas, elle est supprimée. C'est une limitation considérable.

Ce sont ces conclusions de la « Commission de revision » qui sont la base du décret du 6/18 mai. Il est très désirable qu'elle les adopte. La transportation d'individus condamnés pour crimes non infamants présenterait pour la Sibérie de moindres inconvénients. Les condamnés de cette catégorie, étant des hommes habitués à la vie de travail honnête, pourraient trouver assez facilement l'emploi de

leur activité en Sibérie, et cette activité serait bienfaisante.

Mais il y a encore en Russie un genre spécial de transportation qui a disparu depuis longtemps de tous les codes civilisés : la transportation sans jugement *par ordre administratif*. Cette transportation a lieu dans trois cas : 1° transportation des individus vicieux remis, à la suite de jugements des communautés de paysans ou de bourgeois, entre les mains du Gouvernement ; 2° transportation des personnes qui ne sont pas acceptées par les communautés lorsqu'elles se présentent après avoir subi leur peine dans les prisons ou aux travaux publics ; enfin 3° la transportation politique administrative, c'est-à-dire la transportation des personnes que le gouvernement estime « peu sûres » (en russe : *niéblagonadiéjny*) pour l'État, souvent seulement sur un soupçon, par ordre de l'administration, et sans intervention du pouvoir judiciaire.

Cette dernière catégorie est très nombreuse. Le chiffre moyen annuel des transportés par ordre administratif atteint 6 000[1] (4 000 femmes et enfants les accompagnent[2]) ; dans les époques de troubles politiques ce chiffre s'élève beaucoup plus haut. Ainsi, pendant la réaction qui suivit les expériences pourtant si libérales de l'empereur Alexandre II, le nombre des transportés administratifs augmenta énormément : pour la période de 1867 à 1876 il y en eut 78 686[3], et le règne d'Alexandre III a plutôt encore accru ce chiffre.

Le décret du 6/18 mai ne parle que de la première catégorie de transportés, c'est-à-dire de ceux qui le sont par suite de jugements prononcés par les communautés de paysans et de bourgeois ; il n'y est pas fait mention de la transportation politique administrative. Sans doute, il ne faut pas espérer que ce mode de transportation soit de sitôt remplacé par la légalité judiciaire ; mais on pourrait y substituer la surveillance de la police, la caution, d'autres mesures encore (pourvu que ce ne soit pas le long internement dans les forteresses).

1. Professeur B. Kotliarevski, *Cours de droit criminel*.

2. D'après Anoutchine, pour la période de 1826 à 1846, c'est-à-dire depuis le début du règne de Nicolas Ier, sur les 79 909 transportés, plus de la moitié étaient des déportés administratifs.

3. Pour la seule année 1895 ils forment plus de 65,3 p. 100 de tous les transportés.

Le 7 décembre 1895, l'empereur ordonna au ministre de l'intérieur de soumettre immédiatement à la revision la législation de la transportation administrative politique. Mais cette « revision immédiate » n'a pas encore été faite. Puisse la commission, bien qu'elle ne soit pas saisie de la question, proposer l'abolition de ce fléau de la vie russe!

Quant à la suppression complète de la transportation à la suite des jugements des communautés paysannes et bourgeoises, il ne semble pas qu'elle doive faire difficulté, et elle sera un sérieux progrès social. N'espérons pas que l'existence des transportés qui se trouvent à présent en Sibérie sera sérieusement améliorée, bien qu'une amélioration, si petite qu'elle soit, ne soit pas à dédaigner. Mais il serait à souhaiter que le gouvernement s'inspirât des paroles prononcées par l'initiateur du Congrès international des prisons, à Londres, le Dr Wines : « Traitez les coupables comme vos semblables, et il est plus que probable que leur conscience se réveillera à votre appel. »

Revenons, en terminant, à la Sibérie. Ce vaste pays a un grand avenir. Jusqu'ici la colonisation libre n'y a pas été encouragée sérieusement ni d'une façon continue. La transportation, comme on l'a pratiquée, a été désastreuse pour les transportés et pour le pays. Limiter la transportation, si on ne peut la supprimer, ce sera ouvrir une ère nouvelle. L'accroissement si considérable de la population sur le sol russe lui permet d'essaimer largement. Nous avons dit que la terre noire sibérienne peut nourrir 50 millions d'hommes. Le jour viendra sans doute (dans combien d'années?) où elle nourrira ces 50 millions. Pour le bien de l'humanité, pour l'honneur de la Russie, nous faisons le vœu que ce futur grand peuple sibérien soit fils d'émigrants libres et non de transportés pour crimes, non pas surtout de transportés pour crimes politiques, et sans jugement.

SERGE DUJOUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1899

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
DUC DE CHOISEUL	L'Attentat de Damiens	1
R. H. DE VANDELBOURG	Fumées d'Orient (*1re partie*)	25
FRANÇOIS PONSARD	Avant « Charlotte Corday »	73
GABRIEL TARDE	L'Opinion et la Conversation. — II	91
AUGUSTIN FILON	Sous la Tyrannie (*fin*)	117
DANIEL MASSÉ	Au Dahomey	169
EUGÈNE LINTILHAC	Les Contes de ma Mère l'Oye	197
CHARLES RABOT	Les Russes sur la Mer libre	212

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

GEORGE SAND	Autour d'un Enfant. — I	225
R. H. DE VANDELBOURG	Fumées d'Orient (*2e partie*)	263
ACHILLE VIALLATE	Vingt-cinq ans de Finances anglaises	299
JEAN VILLERS	Le Capitaine « Zéro »	327
VICOMTE DE REISET	Les Derniers jours de Louis XVIII	355
RUDYARD KIPLING	Les Croque-morts	377
GEORGES MOUSSOIR	Madame Savalette de Lange	402
FAR EAST	Parlementarisme japonais	434

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
VICTOR HUGO	A Reims (1825-1838)	449
MARY E. WILKINS	Cœurs puritains *(1re partie)*	462
J. CHARLES-ROUX	Le Canal de Suez. — I	505
ANTOINE GUILLAND	Henri de Treitschke	547
GEORGE SAND	Autour d'un Enfant. — II	571
G. GASTINEL	Notes sur le Peuple d'Italie	599
R. H. DE VANDELBOURG	Fumées d'Orient *(fin)*	615
ERNEST LAVISSE	La Réconciliation nationale	648

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

ANDRÉ CHÉNIER	Œuvres inédites. — I	669
J.-H. ROSNY	Le Chemin d'Amour *(1re partie)*	711
J. CHARLES-ROUX	Le Canal de Suez. — II	759
LÉONCE DE JONCIÈRES	Tanagra	798
LIEUTENANT X	Aux Philippines. — Le Siège de Manille	802
COMTE D'ARGOUT	M de Semonville et M. de Talleyrand	833
MARY E. WILKINS	Cœurs puritains *(2e partie)*	839
SERGE DUJOUR	La Transportation en Sibérie	879

Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de Marine

Cordial Régénérateur

KOLA — COCA — QUINQUINA
GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention :
Formule du D A.-C., ex-médecin de la marine.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS EN FRANCE.

Dépôt : **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine).** *Toutes Pharmacies.*

EXTRA-VIOLETTE
Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL
Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

A.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE, 44, rue d'Arenberg.

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleures bicyclettes pour la route et la course, illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition

29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

FRÈRES MARISTES

SOLUTION DE BI-PHOSPHATE DE CHAUX

***Saint-Paul-Trois-Châteaux* (Drôme).**

29 *Ans de Succès* contre **Scrofule, Débilité, Ramollissement, Carie des Os, Maladies des Voies respiratoires.** — Spécialement recommandée pour **Enfants** et **Jeunes Filles**, excite l'appétit, facilite la digestion. *Notice franco.*

LA

WILLIAMS

Machine à Écrire

la plus simple

la plus pratique

Écriture visible

Plus de Ruban

The WOLFF AMERICAN CYCLE

La MEILLEURE marque DU MONDE

La véritable Machine de grand luxe

Demandez les Catalogues

JAS. S. DUNCAN, 26, rue du 4 Septembre

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 28 octobre 1899, à 2 heures, UNE MAISON RUE PIGALLE, 73.
Contenance 304 m. 25 c.
Mise à prix 250.000 francs.
S'adresser à Me Ernest Leboucq, avoué à Paris, 29, rue des Pyramides, et Me M. Raynaud, avoué.

VENTE au Palais de Justice, le 21 octobre 1899.
MAISON A PARIS
Rue Quatrefages, 5. Revenu 11.088 francs.
Mise à prix 100.000 francs.
MAISON A PARIS
Rue Frémicourt, 17. Revenu 7.630 francs.
Mise à prix 50.000 francs.
S'adresser à Mes Leroy et Briquet, avoués, et à Me Cousin, notaire à Paris.

PROPRIÉTÉ A VERSAILLES-GLATIGNY
Bourgeoise et Industrielle. Jouissance de suite, 4, rue Laurent-Gaudet. M. à prix 50.000 fr. A adj. sur 1 ench., le 17 octobre 1899, à 2 heures, en l'étude de Me Langlois, notaire à Versailles, 17, rue Hoche.

HOTEL A NEUILLY, rue de Chézy, 29, et 34, rue Borghèse; beau jardin, écurie, remise. Contenance 780 mèt. Mise à prix 55.000 fr. A adj. s. 1 ench., le 23 octobre 99, à 2 h., étude de Me Brault, not. à Neuilly.

60 ANNÉES DE SUCCÈS
2 GRANDS PRIX (Lyon 1894, Bordeaux 1895)
Hors Concours, Membre du Jury
Exposition de ROUEN 1896 et BRUXELLES 1897

ALCOOL DE MENTHE DE **RICQLÈS**

Le seul Alcool de Menthe véritable
Contre **Maux** *de* **Cœur**, *de* **Tête**, *d'Estomac*
INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
EXIGER le nom : **DE RICQLÈS**

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 200 MILLIONS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

Compagnie des Chemins de fer

DU NORD DE L'ESPAGNE

Messieurs les obligataires qui désirent adhérer au Convenio, proposé par l'Assemblée générale extraordinaire des actionnaires, qui a eu lieu le 4 juillet dernier à Madrid, sont priés d'envoyer leurs titres à la Société Générale du Crédit Mobilier Espagnol, 69, rue de la Victoire, à Paris, laquelle leur donnera tous les renseignements qu'ils pourront désirer.

Les titres devront être estampillés, conformément à la Loi, et seront retournés à leurs propriétaires, aussitôt cette formalité remplie.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le **FROID** et la **GLACE**

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

Le **COURRIER de la PRESSE**, 19, boulevard Montmartre, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les Journaux du monde, sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER de la PRESSE** lit **6.000 Journaux par Jour.**

DOMAINE DE MONTHORIN

Contre l'envoi d'un mandat-poste de **9 fr. 50 c.** adressé à M. Hurlin, régisseur à Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine), **il sera expédié un colis postal de 2 kilos 500 de beurre garanti pur** de tout mélange de margarine. Beurre frais de 1re qualité.

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

HIVER 1899-1900

EXCURSIONS

AUX

STATIONS THERMALES & HIVERNALES

DES PYRÉNÉES ET DU GOLFE DE GASCOGNE

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des billets d'Aller et Retour, avec réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du réseau du Midi et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

DURÉE DE VALIDITÉ : 25 JOURS

non compris les jours de départ et d'arrivée.

MALADIES DE L'ESTOMAC — DIGESTIONS DIFFICILES

PILULES DEFRESNE DIGESTIVES

A LA PANCRÉATINE

Quatre à cinq à la fin des deux principaux repas.

COMMISSION **VINS DE BORDEAUX** EXPORTATION

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.

Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

GRAINES POUR SEMENCES

A BERNARD DE JUSSIEU

PLANTES
Vivaces et Bulbeuses
FRAISIERS

Arbres et Arbustes

FRÉDÉRIC BROSSY
Marchand-Grainier

GRAINES
Potagères, Fourragères
ET DE FLEURS

Outils et Accessoires

LYON — 6, Quai de la Guillotière, 6 — LYON

La Maison est fermée les Dimanches et jours de Fêtes

Catalogues illustrés envoyés franco sur demande

Les meilleures conditions seront faites aux abonnés de *la Revue de Paris* qui voudront bien accompagner leur commande de la bande du journal

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 heures du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 4 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin.

Wagon-salon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 4 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & LA HOLLANDE

TRAJET EN 10 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 heures du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 7 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 6 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 46 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS, L'ALLEMAGNE & LA RUSSIE

CINQ EXPRESS SUR COLOGNE, TRAJET EN 9 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Cologne à 4 h. 40, 9 h. 3 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 21 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR BERLIN, TRAJET EN 19 HEURES
(Par le Nord-Express, en 17 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 5, 10 h. et 11 h. 55 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN, TRAJET EN 13 HEURES

Départs de Paris à midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin 5 h. 50 et 11 h. 5 du soir et 1 h. du matin.

DEUX EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG, TRAJET EN 56 HEURES
(Par le Nord-Express, en 46 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 ou 11 heures du soir.
Départs de Saint-Pétersbourg à midi et 8 h. 30 du soir.

DEUX EXPRESS SUR MOSCOU, TRAJET EN 62 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 du soir.
Départs de Moscou à 5 h. 15 et 10 h. 30 du soir.

VOYAGES
EN
Égypte et au Soudan

Les splendides et modernes steamers de **MM. T. COOK et FILS**, partiront régulièrement du Caire pour Luxor, Assouan et Ouadi-Halfa pendant la saison de Novembre à Mars. Ils fournissent l'occasion de visiter tous les temples, monuments et points intéressants dans la Haute-Égypte.

DÉPARTS FRÉQUENTS — PRIX MODÉRÉS

Voyages combinés à prix spéciaux par les chemins de fer Égyptiens et Soudanais et par les steamers de la Maison COOK pour toutes les villes de la Haute-Égypte et pour Khartoum.

Steamers et Dahabiehs en acier, nouvellement et luxueusement aménagés, pour excursions privées.

Pour renseignements détaillés et pour brochure spéciale avec carte et plans, s'adresser à

MM. Th. COOK et FILS, 1, Place de l'Opéra, PARIS

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

63e ANNÉE — JOURNAL — 63e ANNÉE

D'AGRICULTURE PRATIQUE

Fondé en 1837 par Alexandre BIXIO

RÉDACTEUR EN CHEF : **M. L. GRANDEAU**

Professeur d'Agriculture au Conservatoire national des Arts et Métiers

Le plus ancien (62 ans d'existence) et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Répond aux demandes de renseignements agricoles qui lui sont adressées. — Paraît toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et **12 planches coloriées** d'une exécution irréprochable, représentant les meilleurs types des animaux de la ferme, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.; ainsi que des modèles de constructions rurales, de machines, etc.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **23** fr. — Six mois, **12** fr. ». — Trois mois, **6** fr. »

☞ Un **numéro spécimen avec planche coloriée** sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

SAVONS MOLLARD

Paris, 5, Rue des Lombards, 5

35 °/o aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 12	
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

LES ASSURANCES DOTALES

Constituer à un enfant une dot au moyen de versements annuels qui ne seront payés que pendant la vie du père, de telle sorte que, dans le cas où celui-ci viendrait à mourir après le payement d'une seule prime, le capital n'en serait pas moins payé à l'enfant s'il était vivant à l'échéance du contrat, tel est le but atteint par la combinaison nouvelle pratiquée par la Nationale-Vie sous le nom d'assurance dotale.

Un père âgé de 29 ans, qui veut assurer dans ces conditions à son enfant âgé de un an le payement à sa majorité d'une dot de 10 000 francs, devra verser à la Nationale une prime annuelle de 381 francs.

Il suffirait de porter la prime à 405 francs, soit une minime augmentation de 24 francs, pour stipuler le remboursement de toutes les primes payées dans le cas où l'enfant viendrait à mourir avant le terme de l'assurance.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

RENTES VIAGÈRES

COMBINAISONS DIVERSES

ACHATS DE NUES PROPRIÉTÉS ET D'USUFRUITS

SIÈGE SOCIAL : 18, rue du Quatre-Septembre — PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

Maison réputée pour ses mélanges de thés indiens et de Ceylan introduits en France depuis 1889

CHINE ◆ INDES ◆ CEYLAN
THÉ des 3 MARQUES
14, PLACE DE ROME (Gare St-Lazare), PARIS

Qualité supérieure depuis 3 fr. 60 le 1/2 kilo. Envoi franco du Prix courant illustré

COMPRIMÉS DE VICHY
Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature*
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvenient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

B.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 7 OCTOBRE 1899

PARTIE ÉCONOMIQUE.— La Dette publique de la France et l'avenir des finances françaises.— Les Lois sociales et la santé publique. — Les Installations électriques en Suisse. — L'Institut international de statistique à Christiania.— Chimie et chimistes. — Les Marchés à terme sur les denrées et les marchandises. — Lettres d'Angleterre : le rehaussement du taux officiel de l'escompte à la Banque d'Angleterre; la cote de l'argent en lingots ; la baisse des Consolidés anglais 2 3/4 0/0 ; la hausse des cotons à Liverpool ; le mouvement commercial de la colonie du Cap de Bonne-Espérance à l'importation et à l'exportation. — Revue économique : les recettes de l'octroi de Paris pendant le mois de septembre 1899 ; la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; mouvement général des opérations du mois de septembre 1899 ; la production houillère de la Belgique en 1898 ; la consommation de la bière en Allemagne. — Nouvelles d'outre-mer : Bornéo.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Effets de la suspension de la production de l'or au Transvaal sur le marché monétaire. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal, de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus de Paris, des Voitures à Paris, de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, de la Compagnie française de Tramways et du Canal de Suez. — Changes.— Recettes hebdomadaires des chemins de fer français.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

58e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 37. — 14 septembre 1899.

Transvaal.

Die Ablehnung des Mittellandkanals. Von einem Ostelbier.

Der Römerstaat. 2. Soziale Kämpfe.

Briefe eines Zurückgekehrten. 2.

Ein deutsches Künstlerleben.

Massgebliches und Unmassgebliches : Englische Zustände — Die Steingräber im Lande Hannover.

SOMMAIRE DU No 38. — 21 septembre 1899.

Die Rechtsanwaltschaft bei den Amtsgerichten. Eugen Josef in Freiburg im Breisgau.

Humbug und Wahrheit in Okkultismus und Bu dhismus.

Nikolaus Lenau und Gustav Schwab. Mit un druckten Briefen und zum Teil nach ne Quellen. Von Adolf Wilhelm Ernst.

Das deutsche Lesebuch.

Altsächsisches Kunstgewerde. Von M. B, von M terbach.

Litteratur.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

Librairie BELIN Frères, rue de Vaugirard, 52, PARIS

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Depuis ses origines jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle

Par M. A. HENRY

PROFESSEUR HONORAIRE DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY

1 vol. in-12, relié en toile souple . . . . . 4 fr.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

ET SES

NOUVEAUX THÉORICIENS

LES RÈGLES CLASSIQUES ET LES LIBERTÉS MODERNES

Par M. Ch. AUBERTIN

ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
RECTEUR HONORAIRE, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

1 vol. in-12, broché . . . . . 3 fr.

MANUEL HISTORIQUE

DE

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Par M. Émile BOURGEOIS

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, PROFESSEUR A L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES

TOME Ier

LES ORIGINES

Deuxième édition, 1 vol. in-18 jésus, broché. . . . . 4 fr. 50

TOME II

LES RÉVOLUTIONS (1789-1830)

1 vol. de plus de 800 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 5 fr. 50

CORNEILLE. — Théâtre choisi, renfermant *le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Pompée, Nicomède,* et des extraits de *l'Illusion comique, le Menteur, Rodogune, Andromède, don Sanche,* avec une biographie de Corneille, des études littéraires et des notes ; par MM. P. et G. Jacquinet et A. Gasté, 1 fort vol. in-12, relié en toile souple . . . . . 4 fr. 50

MOLIÈRE. — Théâtre choisi, renfermant *les Précieuses ridicules, le Tartuffe, le Misanthrope, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, les Femmes savantes,* et des extraits de *la Jalousie du Barbouillé, l'Étourdi, le Dépit amoureux, l'École des Maris, les Fâcheux, l'École des Femmes, l'Impromptu de Versailles, Don Juan, le Médecin malgré lui, Amphitryon, les Amants magnifiques, les Fourberies de Scapin, le Malade imaginaire,* avec une notice sur le théâtre de Molière, des études littéraires et des notes ; par MM. Boully, Gasté, Henry, P. Jacquinet et Léna. 1 fort vol. in-12, relié en toile souple. . . . . 4 fr. 50

RACINE. — Théâtre choisi, renfermant *Andromaque, les Plaideurs, Britannicus, Iphigénie, Esther, Athalie,* et des extraits de *Bérénice, Bajazet, Mithridate, Phèdre,* avec une notice sur le théâtre de Racine, des études littéraires et des notes ; par MM. Boully, Gasté, P. et G. Jacquinet et Lanusse. 1 vol. in-12, relié toile souple. . . . . 4 fr. 50

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine — PARIS

EN VENTE :

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

MARÉCHAL JOURDAN

(Guerre d'Espagne)

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

Publiés d'après le manuscrit original

PAR

M. le vicomte de GROUCHY

Un volume in-8°. Prix . . . . . **7 fr. 50**

Collection in-18 à 3 fr. 50 c.

ALBERT CIM . . . . . **Émancipées.**
ROMAN . . . . . Un vol.

FÉLIX DUBOIS . . . . . **Tombouctou la Mystérieuse.**
Ouvrage couronné par l'Académie.
NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE . . . . . Un vol.

ÉMILE RICHEBOURG . . . **Une Haine de Femme.**
GRAND ROMAN INÉDIT . . . . . Un vol.

PAUL BONHOMME . . . . **M'sieu la Pudeur,** ROMAN.
(Auteurs Gais) . . . . . Un vol.

HENRI MAGER

NOUVEL ATLAS COLONIAL

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère des Colonies

Contenant 20 pages de texte, 21 cartes en couleurs et 19 en noir

Prix . . . . . **1 fr. 50**

Envoi FRANCO contre mandat-poste

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

LE

Drame des Poisons

ÉTUDES SUR LA SOCIÉTÉ DU XVIIe SIÈCLE
ET PLUS PARTICULIÈREMENT LA COUR DE LOUIS XIV
D'APRÈS LES ARCHIVES DE LA BASTILLE

OUVRAGE CONTENANT 8 PLANCHES HORS TEXTE

Marie-Madeleine de Brinvilliers
Les Sorcières. — La Marquise de Montespan
La Chambre ardente
La Mort de « Madame ». — Racine et l'Affaire des poisons
La « Devineresse »

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR

Légendes et Archives de la Bastille, avec une préface de M. Victorien Sardou. *Deuxième édition* (avec additions et corrections). Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Librairie **HACHETTE et Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Mise en vente par Livraisons, à partir du 21 Octobre 1899

EUGÈNE MÜNTZ

Membre de l'Institut

CONSERVATEUR DES COLLECTIONS DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

RAPHAËL

SA VIE, SON ŒUVRE ET SON TEMPS

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

CONTENANT 187 REPRODUCTIONS DANS LE TEXTE

d'après les Œuvres du Maître

Depuis quatre siècles, Raphaël n'a cessé de personnifier, de la manière la plus complète et la plus éclatante, le génie de la peinture. Ce que les contemporains et la postérité ont admiré en lui, ce n'est pas seulement la science incomparable du dessin, la suavité du coloris, la richesse et la variété de l'imagination : ils ont rendu hommage par-dessus tout à la noblesse de l'inspiration, qui a donné naissance à tant de créations d'une si imposante grandeur.

M. Müntz a essayé de faire revivre et de faire aimer cette radieuse figure dans un volume, dont deux éditions françaises et quatre éditions anglaises ou américaines, qui étaient depuis longtemps épuisées, ont consacré le succès.

Par son bon marché, cette nouvelle édition, dépouillée de tout appareil d'érudition et essentiellement populaire, peut être mise entre toutes les mains.

Grâce à l'exactitude des nouveaux procédés de reproduction employés, les éléments de l'illustration puisés aux sources les plus sûres offrent ce grand caractère de fidélité qui doit tout primer dans un ouvrage de ce genre. Le lecteur a non seulement sous les yeux les chefs-d'œuvre du peintre fameux, mais ses différents travaux de sculpture, d'architecture, de fresques, de mosaïques et de tapisseries.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Raphaël, *sa Vie, son Œuvre et son Temps, par* **E. Müntz**, *sera complet en* **quinze** *livraisons à* **un franc.**

Chaque livraison, contenant de nombreuses illustrations et protégée par une couverture, comprendra 24 pages de texte.

Il paraîtra une livraison par semaine, le samedi, à partir du 21 octobre 1899.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Dernières Publications :

RENÉ BAZIN

Croquis de France
ET
d'Orient

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

MADAME OCTAVE FEUILLET

Une Divorcée

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

BRADA

Une Impasse

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

SIMON BOUBÉE

LA
Dame aux Rubans rouges

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Vient de paraître :

VICTOR HUGO

Choses vues

— NOUVELLE SÉRIE —

Un beau volume grand in-18. — Prix . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

I. A Reims (1825-1838).

II. Récits de Témoins oculaires.
L'exécution de Louis XVI. — Arrivée de Napoléon, à Paris, en 1815.

III. Visions du Réel.
Le bouge. — Le pillage. — Un rêve. — Panneau d'armoiries. — La pâquerette.

IV. Théatre.
Joanny. — Mlle Mars. — Frédérick-Lemaître. — Mlle Georges. — Les comiques, etc.

V. A l'Académie.

VI. Amours de prison.

VII. Aux Tuileries (1844-1848).
Le Roi. — La duchesse d'Orléans. — Les Princes.

VIII. A la Chambre des Pairs.

IX. 1848.
Les Journées de février. — Louis-Philippe en exil. — Les Journées de juin. — Chateaubriand, etc.

X. 1849.
Le jardin d'hiver. — Les meurtriers du général Bréa, etc.

XI. Croquis pris a l'Assemblée nationale.
Odilon Barrot. — M. Thiers. — Dufaure. Changarnier. — Proudhon. — Blanqui. — Lamartine. — Lagrange. — Dupin, etc.

XII. Louis Bonaparte.
Les débuts. — La proclamation à la présidence. — Le premier dîner. — Le premier mois. — Tâtonnement.

XIII. Pendant le Siège de Paris.

XIV. A l'Assemblée de Bordeaux.

Édition in-8° à 7 fr. 50

Cette édition composée dans le même caractère que les précédents ouvrages de Victor Hugo est destinée à compléter les collections dans ce format.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

LES LIBERTINS EN FRANCE AU XVIIe SIÈCLE, par **F.-T. Perrens.**

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens du mot *libertin*. C'est seulement au XVIIIe siècle qu'il devint peu à peu le synonyme de *débauché*. Il ne voulait dire auparavant que *libre penseur*, et c'est seulement parce que certains libertins ont laissé aller leur plume et leur vie au gré de leur caprice, que le mot devint mal famé. M. F.-T. Perrens, en cet intéressant volume, nous raconte en détail l'histoire des libertins et du libertinage au XVIIe siècle : gens de cour, gens du monde, gens de lettres, et non des moindres, figurent en grand nombre dans la galerie des libertins que l'auteur nous présente. C'est un défilé parfois amusant, toujours pittoresque, d'esprits indépendants : même avec leurs tares, certains « ont marqué leur place dans la marche et dans l'histoire de la pensée française ».

UNION D'AMES, par **Jean d'Estray.**

Une assez courte nouvelle, *Vieillir*, accompagne le petit roman qui donne son titre à ce volume, et c'est assurément dans la nouvelle que l'auteur a trouvé le meilleur emploi de son talent. Le roman, avec sa composition trop systématique, ses développements vagues, son style souvent éteint, apparaît plutôt comme un plan détaillé, qu'il faudrait mettre en œuvre. Mais la nouvelle est d'une mélancolie charmante : certaines impressions, à peine indiquées, vous ravissent par leur précision délicate, et le style même, en sa négligence familière, raconte simplement des choses simples.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS, — SHAKESPEARE, — avec une introduction par **Émile Legouis.**

Choisir dans l'œuvre immense de Shakespeare la matière d'un volume d'extraits assez variés pour faire connaître, en ses nombreux aspects, le génie du poète anglais ; nous donner de chaque fragment une traduction élégante et fidèle, assez près du texte et en même temps assez française pour satisfaire à la fois le lecteur ordinaire et les « entêtés » de Shakespeare, — c'était là une entreprise malaisée. M. Émile Legouis a parfaitement réussi. Ce volume est presque uniquement consacré au théâtre de Shakespeare. « Les premiers extraits consistent surtout en tableaux isolés, ayant en soi un sens et un intérêt suffisamment complets. Les autres renferment la série tantôt partielle, tantôt intégrale des tableaux où figure quelqu'un des personnages principaux du drame shakespearien. » Ajoutons que M. Émile Legouis a fort ingénieusement rendu en vers français les passages lyriques, sonnets, chansons, bribes de ballades, adages rimés, qui méritent d'être ainsi traduits. Voilà d'intelligents extraits et d'excellente traduction.

MADEMOISELLE CHERVILLAY, par **Louis Lemaire.**

Voici un roman de l'amour libre. Une jeune fille, une de celles qu'on épouse, préfère se donner simplement à l'homme qui a fait battre son cœur. Au premier aveu, elle laisse paraître son amour ; au premier désir, elle se laisse prendre. Son amant est plus riche qu'elle ; on pourrait l'accuser de calcul si elle se faisait épouser ; elle ne veut pas que personne intervienne dans le don qu'elle fait de tout son être. Et plus tard, quand on l'abandonne, elle n'insiste pas : elle pourrait retenir son amant, mais elle refuse de le garder par contrainte. Elle a senti qu'il l'aime moins : elle-même l'écarte de sa vie. Elle se tuerait ; mais son père veille Depuis longtemps, il connaît sa conduite : il l'approuve et l'admire ; tendrement, il ouvre ses bras. Il y a du talent dans ce volume : pour nous faire admettre la thèse hardie qu'il soutient, le droit à l'amour, l'auteur n'a voulu que rendre sympathiques ses personnages ; c'était le moyen le plus sûr.

LE PAPE ET L'EMPEREUR, scène d'histoire, par **Jacques des Gâchons.**

Le pape et l'empereur, c'est Pie VII et Napoléon, et la scène capitale de cet acte, c'est l'entrevue de Fontainebleau en 1813, la discussion et la signature du Concordat. M. Jacques des Gâchons a su ne point s'écarter de la vérité historique : l'action était trop dramatique par elle-même pour qu'il fût besoin d'ajouter à l'éloquence des faits. L'auteur s'est borné à bien éclairer par les scènes précédentes « le duel tragique et pathétique » de ces deux volontés. En même temps qu'historien fidèle, il s'est montré homme de théâtre avisé.

LA MISSION SECRÈTE DE MIRABEAU A BERLIN (1786-1788), d'après les documents originaux des Archives des Affaires étrangères, avec introduction et notes par **Henri Welschinger.**

Une partie de cette correspondance avait paru en 1789 sour le titre d'*Histoire secrète de la Cour de Berlin*. M. Henri Welschinger a collationné le texte de cette édition avec les minutes authentiques de Mirabeau déposées aux Archives des Affaires étrangères ; il y a même ajouté certaines lettres inédites de Mirabeau et de son correspondant officieux M. de Talleyrand, ainsi que les dépêches inédites de l'ambassadeur de France à Berlin, le comte d'Esterno. Un précis historique accompagne chaque lettre et permet au lecteur de contrôler la valeur des assertions et des renseignements. Chateaubriand disait de cette correspondance, dont il ne connaissait pourtant qu'une partie : « Tout Mirabeau, et Mirabeau supérieur, est dans cette correspondance diplomatique. L'avenir de l'Europe y est à chaque ligne. » Il faut remercier M. Henri Welschinger de nous en donner une parfaite édition.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21130-10-99. — (Encre Lorilleux).

Grande Transformation

A l'heure où la presse quotidienne et périodique tend à se transformer tous les jours, pour répondre aux besoins sans cesse croissants d'information et de documentation du public, *l'Univers illustré*, jaloux comme toujours de ne se laisser devancer par personne sur la route du progrès, entreprend de modifier complètement son aspect, d'augmenter la partie de texte offerte à ses lecteurs, de développer dans le sens le plus artistique la partie réservée aux illustrations, bref, d'améliorer de la plus heureuse façon chacun de ses services.

Pour répondre aux diverses parties de ce programme, *l'Univers illustré*, à partir du Samedi 7 Octobre pro-

chain, paraîtra sous une belle couverture imprimée en très beaux caractères.

Cette couverture ne servira pas seulement à protéger le journal contre la poussière et les taches, à augmenter sa force de résistance aux manipulations du service postal, elle recevra, en outre, dans ses deux pages intérieures, une importante partie de texte. Tous les jeux d'esprit, rébus, dames, échecs, qui remplissaient les deux dernières pages de *l'Univers illustré*, y seront transportés. D'autres récréations y seront ajoutées : charades, logogriphes, anagrammes, mots carrés, etc., etc., pour la confection desquelles *l'Univers illustré* s'adresse à l'ingéniosité même de ses fidèles lecteurs. Des prix seront décernés aux plus heureux devineurs.

A l'intérieur de la couverture, prendront également place les concours de toutes sortes dont *l'Univers illustré* s'est fait une spécialité et pour lesquels des prix soit en argent, soit en volumes, sont décernés et qui obtiennent un si vif succès, et dont on se propose d'augmenter la fréquence et d'élargir le cadre.

La couverture comprendra aussi une revue comique, et un *bon-prime* qui constituera une véritable innovation.

On sait avec quelle impatience est attendue, avec quel empressement est accueillie, chaque année, la prime, que *l'Univers illustré* offre gratuitement à tous ses abonnés d'un an. On a voulu que les acheteurs au numéro de *l'Univers illustré* puissent avoir, eux aussi, certains avantages. A chaque couverture sera donc annexé un *bon-prime*, que le lecteur devra détacher et conserver. A la fin de chaque semestre, il

lui sera remis gratuitement une superbe prime contre la présentation de vingt-six bons successifs.

A la place qu'occupaient dans le corps du journal les jeux d'esprit, les concours, etc., *l'Univers illustré* publiera un nombre plus considérable de contes et de nouvelles, d'intéressantes variétés, des récits de voyage et d'exploration, et les pièces de théâtre les plus célèbres du répertoire contemporain.

En dehors de la partie purement littéraire, *l'Univers illustré* renfermera tous les mois une causerie soit scientifique, soit médicale, soit géographique, une revue judiciaire ou théâtrale.

Enfin, la forme du feuilleton sera, elle aussi, améliorée. Ce feuilleton paraîtra à l'avenir dans le format petit in-quarto de bibliothèque. Les romans seront comme auparavant signés des plus grands noms de notre littérature et illustrés par nos meilleurs artistes. Mais, grâce à ce nouveau format, il sera loisible aux abonnés et aux lecteurs de *l'Univers illustré* de se former une collection de volumes de la plus haute valeur littéraire et de la plus belle exécution artistique et typographique.

On voit que *l'Univers illustré*, fidèle à son passé, n'épargne rien pour augmenter l'agrément de ses lecteurs et pour en étendre le cercle. Ces efforts seront une fois de plus couronnés de succès.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21630-10-99. — (Encre Lorilleux).

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Journal Hebdomadaire

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES

Un an. . . 24 fr. — Six mois. . 12 fr.
Trois mois. . . 6 fr.

PAYS DE L'UNION POSTALE

Un an. . . 25 fr. — Six mois. 12 fr. 50
Trois mois. . 6 fr. 25

Prix du Numéro : 40 *centimes*

RÉDACTION, ADMINISTRATION ET VENTE
3, rue Auber, Paris

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

AGRÉÉ PAR LE TRIBUNAL

BEDEL & CIE

BUREAU : Rue Saint-Augustin, 18.

MAGASINS { Avenue Victor-Hugo, 67 (Passy).
Rue Championnet, 194 (Avenue de St-Ouen).
Rue Lecourbe, 308 (Vaugirard).

PARIS

GARDE AU MOIS ET A L'ANNÉE

Mobiliers — Literies — Caisses — Malles — Tableaux — Objets d'Art — Voitures — Vins et Liqueurs, etc., etc.

Les prix sont fixés à l'amiable, soit sur une liste des objets à garder, soit en voyant les objets sur place. Tout ce qui est confié à la garde de la Maison est entretenu avec soin, la Maison **étant responsable** des détériorations qui peuvent survenir pendant tout le temps de la garde; un inventaire en double est fait par un employé spécial le jour de l'enlèvement.

Le transport est facultatif, se paye à part; le déposant a en outre à payer 0 fr. 30 c. par mille francs et par mois pour l'assurance de son dépôt.

La Maison se charge de fournir des paniers ou des caisses à 0 fr. 20 c. l'un et par mois.

Les vins et liqueurs sont emballés et mis en cave.

L'argenterie et les objets d'art doivent être déclarés à part.

TÉLÉPHONE

DÉMÉNAGEMENTS

CONVENTIONS

Un inventaire, dont la teneur suit, est dressé pour chaque dépôt approuvé et signé par MM. BEDEL et Cie et le déposant.

Paris, le

N° d'Entrée

Reçu en dépôt de M

Rue *Référence à*

Les objets ci-dessous spécifiés aux conditions suivantes .

TARIF MENSUEL	*Garde*		
	Location		
	Assurance		
	Total mensuel		
Transport en magasin			
Divers			
	Ensemble		

Il a été convenu entre MM. BEDEL et Cie et M que le dépôt des effets dont l'inventaire se trouve ci-dessous est effectué, outre les prix et charges indiqués plus haut, aux clauses et conditions suivantes :

1° Tout mobilier emmagasiné paie une assurance de 30 centimes par mille francs et par mois ;

2° Le paiement de la garde se fait par mois, à terme échu ; le mois commence à la date du dépôt ; le mois commencé est entièrement dû. Le déposant devra faire la reconnaissance de son mobilier avant l'enlèvement et en régler le compte. Aucune réclamation ne sera admise si elle n'est faite dans les vingt-quatre heures ;

3° Après six mois de magasinage impayé, le déposant autorise la vente par Commissaire-Priseur des objets déposés, quinze jours après un simple avertissement par lettre chargée ;

4° MM. BEDEL et Cie, responsables des objets qui leur sont confiés, ne répondent cependant pas des objets qui seraient attaqués des vers, au moment du dépôt, ni des objets fragiles, tels que verrerie, porcelaine, passe-partout ou glace sans cadres que le déposant refuserait de laisser emballer ;

5° Le déposant paiera 75 centimes par heure et par homme pour tout dérangement occasionné par lui dans le magasin ;

6° Une commission de 5 0/0 sera prélevée sur toute vente faite dans les magasins.

INVENTAIRE

CONDITIONS

MEUBLES ET MOBILIERS :

Pour le contenu d'une voiture à un cheval. Garde par mois..... 12 »»
Location de Paniers ou Caisses fournis par la maison, **0,20** chaque, par mois.....
Assurance contre l'Incendie, **0,30** par mille et par mois.

MEUBLES ET MOBILIERS EN CAISSES :

Par mètre cube et par mois..... 2 »»
Plus l'assurance.....

MALLES OU CAISSES ORDINAIRES :

Par malle ou par caisse ordinaire, par mois..... 1 »»
Plus l'assurance.....

ARGENTERIE, BIJOUX ET DENTELLES :

Par cent francs et par mois..... 0 20

VOITURES :

A quatre places, par mois..... 8 »»
A deux places, par mois..... 6 »»
Plus l'assurance.....

TAPIS :

Battage et garde..... 4 »»
Tapis Smyrne ou haute laine..... 8 »»
Plus l'assurance.....

TRANSPORTS ET DÉMÉNAGEMENTS

Le transport en magasin et le report des objets déposés se payent à part et sont facultatifs.

Les prix sont :

En temps ordinaire :

Par voiture à un cheval..... 18 »»
— à deux chevaux..... 35 »»

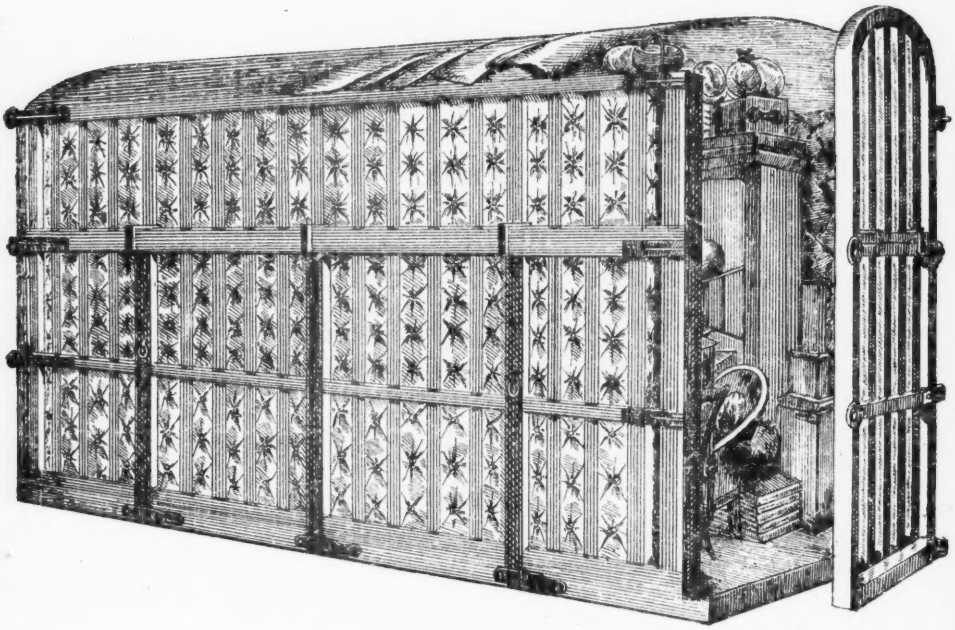
Ces prix sont augmentés au moment des termes de Janvier, Avril, Juillet, Octobre.

Pour les **TRANSPORTS PAR CHEMINS DE FER,** il suffit de communiquer la liste des meubles pour avoir les prix exacts.

CADRE POUR LE TRANSPORT

DES MOBILIERS

PAR CHEMINS DE FER



Ces cadres, garnis de coussins, prennent à domicile et transportent avec sécurité, en tous pays, toute espèce de mobiliers.

Un employé, qui accompagne, fait remettre les meubles en place, sans plus d'embarras que s'il s'agissait de les transporter d'une maison à une autre du voisinage.

CES CADRES SONT ACCEPTÉS PAR L'INTENDANCE MILITAIRE

Tranports spéciaux pour Londres

DÉMÉNAGEMENTS, EMBALLAGES, EXPÉDITIONS

PARIS — IMP BARTHE ET FILS, 51, RUE LE PELETIER. — 10000-1-97